27686

27686

PAUL ANDRÉ

L'ÉDUCATION AMOUREUSE

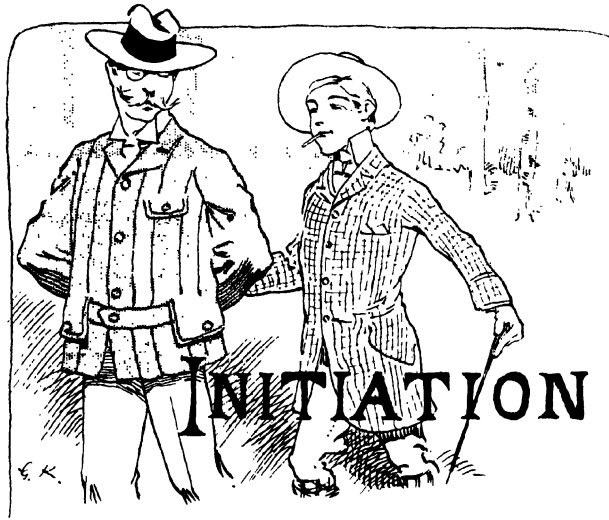
PARIS
« COLLECTION ORCHIDÉE »
OFFENSDADT, frères, éditeurs
1902

à WILLY

PARRAIN DE

L'ADORABLE « CLAUDINE ».

P. A.



INITIATION

On était en septembre. Une fin d'été très ensoleillée laissait traîner sur les champs des restes bienveillants de chaleur, de grande lumière, de gaieté. Depuis quelque temps, le commandant Corbaix avait été un peu moins assidu dans les visites qu'il avait pris l'habitude de faire chaque après-midi au château de Calanges. Moins régulièrement il venait chercher son jeune ami Jean et leurs promenades devenaient plus rares.

— Je n'ai su que faire hier, commandant, hasardait Jean de Calanges en respectueux reproche. Je suis tout dépaysé quand vous n'êtes pas là...

— Et je vous néglige, voudriez-vous ajouter.

Mais vous n'osez pas. C'est vrai pourtant, mon ami. Je me suis fait un peu prier depuis deux semaines. Et vous avez pu croire que je vous oubliais. Il n'en est rien, .

tranquillisez-vous. Mais le meilleur des hommes a ses défauts, Jean ; et moi, qui ne suis pas le meilleur, jugez si j'en puis être indemne !

— Mais, commandant, comment pourrais-je vous trouver en faute pour la seule raison que vous avez manqué de venir parfois me prendre pour notre promenade habituelle ? C'est moi seul qui suis indiscret et qui abuse de trop d'affectueuse obligeance.

— Il n'est question d'aucune obligeance entre nous. J'ai tout bonnement à avouer que, dans ces derniers temps, j'ai occupé pas mal de mes après-midi à des distractions...

Il fut comme embarrassé. Et alors, à brûle-pourpoint, sans plus dire un mot de tout cela :

— Tenez, Jean, voulez-vous venir avec moi du côté du Piroy ?

— N'importe où. Avec vous, je suis toujours certain de m'amuser.

Ils traversèrent le bois de Marlagne. La route, toute d'ombre et de fraîcheur, était bordée de futaies majestueuses. A la lisière, ils descendirent un chemin, vers l'église du Piroy accrochée à mi-côte, mais s'arrêtèrent avant d'y parvenir.

— Entrons un instant ici, dit Corbaix. On finit par avoir chaud, même dans la forêt.

C'était un petit café de campagne, très propre, très simple. La salle, ouverte de plain-pied sur la rue, était meublée par tout l'habituel attirail des cabarets wallons. Quelques bouteilles, des pompes à bière garnis

saient le comptoir, dans l'encoignure ; les verres de toutes formes, de toutes couleurs et quelques statuettes étaient alignés sur une étagère ; sur les dalles de pierre bleue, de lourdes chaises entouraient les tables ; aux murs, des réclames crûment enluminées vantant les bières, les nectars, les apéritifs mirifiques alternaient avec les boniments des Compagnies d'assurances, et des cyclistes affriolantes, chevauchant des vélos aux mérites non-pareils ; des affiches aux teintes pâles tachées de grosses capitales noires annonçaient les ventes notariales des environs ; et, dans un coin, comme honteuse, jaunie, piquée par les salissures des mouches, se dissimulait la pancarte réglementaire de la Loi sur l'Ivresse.

A l'entrée des deux promeneurs, une jeune fille sortit de la chambre voisine du café. Elle devait s'occuper à des travaux de couture, car le ronflement d'une machine à coudre venait de cesser et des fils blancs étaient restés accrochés à son tablier.

Elle parut tout étonnée, rougit, ne sut que dire en apercevant Corbaix et son compagnon.

— Bonjour Lucie, dit le commandant d'un ton dégagé et en tendant la main.

La jeune fille s'enhardit, comprenant que la présence de Jean ne devait pas gêner son attitude qu'on eût pu deviner couramment familière.

Elle accorda, gracieuse, la poignée de main :

— Bonjour, commandant !

Les doigts de Corbaix gardaient, avec des frôlements de caresse, les doigts potelés, mais très roses et de

peau satinée. Quand il abandonna l'étreinte, le dé à coudre tomba et la jeune fille vivement se pencha pour le ramasser aux pieds de Corbaix, où il avait roulé. Dans ce mouvement, elle approcha le buste des mains du commandant ; il en profita pour saisir la taille qui tenta un souple ploiement de défense inutile, et, sans autres façons, il assit sur ses genoux la rieuse Lucie, dont la confusion s'en était allée.

Ce furent des ris et des jeux de gaminerie, des baisers qui luttaient contre de molles résistances, des petits cris nerveux d'agacerie, d'apparentes fuites qui ne demandaient qu'à être impossibles. Finalement, les lèvres savoureuses s'abandonnèrent sous les lèvres avides. Tout le corps se blottit dans l'étreinte câlinante des bras et des mains sans respect...

Jean de Calanges voyait la scène. Devant ce spectacle aussi nouveau qu'inattendu, pour ses yeux innocents, il rougit, détourna inconsciemment la tête. Mais cela ne pouvait l'empêcher d'entendre les voix, les soupirs, de deviner les gestes.

Il eut l'intuition en cet instant d'une chose toute neuve pour son inexpérience ; il soupçonna enfin la Femme...

Une étrange éclaircie se fit dans son cerveau ; un choc physique ébranla son être et, involontairement, de petits gestes nerveux crispèrent ses jambes croisées l'une sur l'autre, agitèrent ses mains, ses doigts, ses lèvres, ses paupières.

Dans l'obscurité jusque là si paisible de sa vie d'adolescent reclus, une aurore radieuse venait de luire.

C'était la révélation d'un être inconnu fait pour les caresses, la volupté, l'amour.

Jean s'était levé, mais sans oser tourner le regard vers le couple en joie. Debout devant la fenêtre, il regardait le chemin, les champs au-dehors ; mais il ne voyait rien que les sourires et l'étreinte dont ses yeux avaient conservé l'impressionnante image. Il entendait derrière lui les rires, les bruits des lèvres qui se jouaient et une envie soudaine de baisers lui emplit la bouche. Un peu de sueur mouilla ses tempes. Il devinait maintenant les gestes et les attitudes de plaisir, et il ne fut plus responsable des mouvements chercheurs et frôleurs qu'ébauchèrent ses mains.

Toujours serrés l'un contre l'autre, se lutinant, les deux amoureux riaient autant du trouble du jeune homme que de leur propre joie.

Et lorsque son esprit et ses sens se furent accoutumés à cette idée et à cette sensation nouvelles, Jean se retourna, n'éprouvant plus ni embarras ni honte. Il sourit au couple ; il sourit aussi pour soi-même à la révélation bienheureuse des plaisirs d'amour qui venait de lui être suggérée. Il souhaita enfin un identique enlacement de belle fille rieuse...

Lucie sembla, d'un dernier effort, triompher — enfin ! — des pressantes démonstrations affectueuses et courut se réfugier derrière son comptoir et le rempart des fioles multicolores. Ses cheveux s'éparpillaient très fous sur le front ; son corsage de coton, tout à l'heure raide

d'empois, était froissé ; un mince fichu pendait, dénoué, sur l'épaule.

Mais le reproche auquel s'essayaient consciencieusement les yeux et la moue ne parvenait pas à se faire prendre au sérieux.

— Commandant ! Commandant ! Vous ne serez jamais raisonnable. Que va dire M. de Calanges ?

— M. de Calanges ? Tiens, ce brave Jean ! Je l'avais oublié. Ma foi, je crois qu'il dira tout simplement que tu es la plus appétissante fille qu'il ait jamais vue. Veux-tu parier qu'il ne demande qu'à être à ma place et que, si je le laisse faire, demain il accourt ici tout seul, en cachette ? Je te préviens que tu n'auras qu'à te bien tenir !

Jean ne s'effarouchait plus. Mais il n'eut aucune réponse à toutes les plaisanteries à son sujet. La conversation continua sur ce ton de badinage quelques minutes encore ; puis les deux amis sortirent.

En retournant vers le château, Corbaix, comme si rien ne se fût passé, ne dit mot de leur entrevue avec la jeune cabaretière du Piroy.

C'était la première fois qu'entre eux deux un manque de franchise empêchait leurs pensées d'être entièrement communes.

Pour la première fois aussi, Jean eut un secret vis-à-vis de son grand-père : de retour au château, il se garda bien de souffler mot à M. de Calanges des incidents de la promenade.

Le hasard seul avait-il fait que Jean pût assister à l'étrange rencontre de son maître et d'une fillette pas

farouche? Non pas. Tout ceci commençait la réalisation d'un plan longuement mûri et dont Corbaix venait de poser le premier jalon

Il y avait trois ans qu'il connaissait M. de Calanges et son petit-fils.

Cela datait de l'époque où il était venu habiter une petite maison vieillotte originalement enfouie dans du lierre, sous des tentures de vigne-vierge, masquée par des houx et des ifs alternés, plantés comme des soldats à la parade le long du chemin

Le commandant Corbaix était fils d'un médecin de campagne. Sa jeunesse s'était passée dans ce pays d'Entre-Sambre-et-Meuse qu'il aimait parce qu'on aime toujours le coin de terre où l'on a vécu ses toutes premières émotions, — les plus inoubliables et les plus chères.

Collégien, puis élève de l'Ecole Militaire, chacune de ses vacances l'avait ramené régulièrement à Bois-de-Villers. Ses premières années de garnison ayant été attristées de ces deux affreuses douleurs successives : la mort de sa mère, la mort de son père, Corbaix ne reparut pas au pays pendant des années. Aucune affection ne l'y attirait.

— Décidément, le capitaine nous a oubliés, disaient de lui parfois d'anciens compagnons d'enfance. Ne cherchera-t-il donc jamais à venir s'installer par ici?

— Ce serait cependant bien commode pour lui s'il était désigné pour le Fort Saint-Héribert. Il pourrait habiter Bois-de-Villers, tout comme autrefois.

— Certes ; mais autrefois n'est pas aujourd'hui. Cor-

baix n'est plus le gamin que nous avons connu. Il est à Bruxelles, à présent et, je crois, n'a guère envie de s'en éloigner. Saint-Héribert, pour lui, ce serait bien morne. Corbaix préfère les cavalcades sur une jument fringante, l'apéritif à la Royale et la soirée à l'Alcazar à toutes les parties de pêche en Meuse, aux promenades jusqu'à Saint-Gérard ou Floreffe, même à une journée à Namur.

— Il nous renie alors, le garnement?

— Non pas, disait-on en riant; mais il fait des comparaisons.

— Oui, une étude qui semble tourner fort mal pour nous, notre existence et notre calme coin de campagne.

— Vous pouvez dire qu'elle a tout à fait mal tourné à l'heure qu'il est. Corbaix a pris un autre air et celui du pays ne lui chante plus rien.

Et c'était vrai.

Après une jeunesse paisible, studieuse, toute aux soins et aux affections familiales, Corbaix s'était trouvé attiré par la vie de luxe et de joie de la grande ville. Il était joli garçon, beau soldat et cavalier élégant. Il aimait l'existence mouvementée, les parades, les parties folles et un sourire de belle fille l'endiablait. Quelques mille francs de rente qui s'ajoutaient à sa solde lui donnaient une large aisance et lui permettaient des caprices de viveur très amoureux.

En juin 1893, Corbaix commandait une batterie qui faisait sa période d'instruction au polygone de Brasschaet.

Tous les artilleurs aiment ce séjour annuel de deux semaines en sauvage Campine. Il leur procure l'agrément d'une vie d'intimité entre camarades. Il leur est comme une saine villégiature en plein air vivifiant, avec ses courses longues à travers les bruyères, avec ses chevauchées par les plaines désertes.

Le commandant Corbaix, plus que tout autre, voyait volontiers venir l'époque de cette diversion dans ses habitudes.

Ce fut là-bas cependant qu'un jour tant de virile ardeur trouva une fin tragique. Depuis quarante-huit heures il pleuvait. Galopant dans le sable lourd où les roues des avant-trains et des caissons avaient tracé de profondes ornières, le cheval de Corbaix buta, s'abattit, entraînant son cavalier, l'écrasant de tout son poids.

Par un rare bonheur, la vie du commandant fut épargnée ; mais il resta estropié, incapable de monter encore à cheval. Une claudication lui interdisait désormais les exercices physiques violents, les longues marches, l'équitation surtout.

Corbaix n'avait pas quarante ans et il devait renoncer à un métier pour lequel il avait eu le feu sacré.

Il essaya de se créer des distractions nouvelles, de s'organiser un autre genre de vie. Rien ne put atténuer la longueur de ses ennuis ; personne ne put consoler son humeur chagrine.

La vie de théâtres, de fêtes, de parties folles en joyeuse compagnie ne chassa aucune de ses idées sombres. Le voisinage et le spectacle de ses collègues d'autrefois,

à la santé toujours robuste ; la rencontre des cavaliers fringants ; la vue des uniformes chamarrés étaient chaque jour de nouvelles piqûres dans sa plaie vive.

Il eut maîtresses sur maîtresses, les lassa toutes aussitôt par son humeur mauvaise.

Des conseils et des réconforts d'amis furent accueillis sans reconnaissance, avec une brusque fâcherie, avec la nette volonté de ne vouloir être ni consolé, ni plaint.

Après douze mois de cette existence triste et désœuvrée, Corbaix avait vieilli de dix ans.

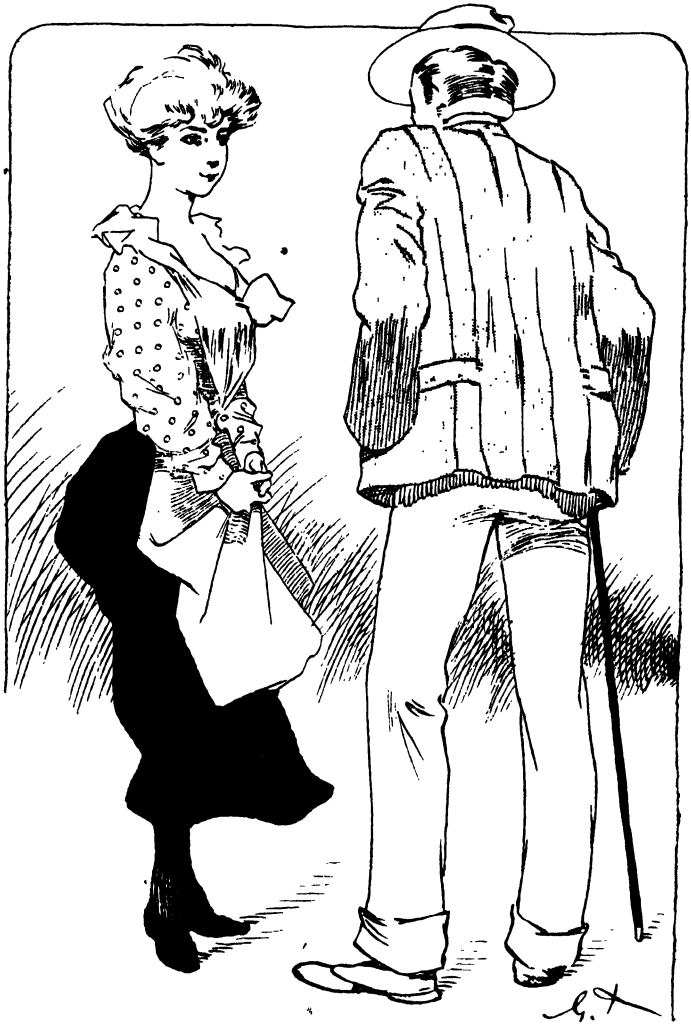
On était au printemps de 1895.

Pour tenter une diversion, Corbaix avait voyagé. Le midi de la France et l'Algérie, par le spectacle nouveau de leurs décors merveilleux, étaient parvenus à distraire un peu ses yeux indifférents.

La fièvre mondaine, l'opulence jolie de Nice aux soirs du Carnaval ; les splendeurs de nature entrevues du haut de la Corniche ; les panoramas prestigieux qu'il vit plus tard s'éloigner lorsque le bateau quitta la côte tout en azur et en vert tendre ; puis ceux qui vinrent à lui tout en soleil, en blancheur et en lumière blonde lorsqu'il s'approcha d'Alger ; — ces féeries successives enchantèrent des yeux que n'avaient jamais éblouis semblables aspects.

A son retour, il s'arrêta près de la Turbie, s'installa très haut dans la montagne, à l'écart de la grande route Dans ce calme heureux, il acheva de retrouver du courage et la gaieté enfin triompha de son humeur morose.

Corbaix, un jour, voyant passer une accorte fillette,



— *Elle parut tout étonnée en apercevant Corbaix.* (page 7)

se retourna ; accueilli une autre fois par une jolie montagnarde, il retrouva auprès d'elle le joie vraie d'amour qu'il croyait avoir à jamais oubliée.

Le soleil, la beauté des choses, la paix de son repos rustique furent le souverain remède à son mal.

Revenu à Bruxelles où, après tant de lumière, tout lui sembla morne, gris, maussade, il rêva sans cesse d'une existence calme et heureuse en pleins champs. Il se souvint du pays wallon si agreste, si avenant et où tant de souvenirs joyeux de son enfance devaient lui rendre familiers les bois, les terres, les haies, les pierres des chemins, les rires des ruisseaux jaseurs, les chansons même des oiseaux

Toujours prompt aux décisions, même à celles qui pouvaient donner une tout autre orientation au reste de sa vie, il partit pour Namur, fit la route à pied jusqu'au Bois-de-Villers. C'est avec émotion qu'il se retrouva devant le panorama de la Meuse jusque Wépion et qu'il gravit la route dans la montagne, cette route jadis tant de fois parcourue, mais oubliée par lui depuis des années.

Arrivé au Six-Bras, ayant un peu dépassé le village, il prit au hasard la chaussée qui redescend vers la Meuse, le long de l'étroite vallée du Burnot.

Bientôt, sur sa droite, il remarqua un toit rouge émergeant d'un bouquet de verdure. On arrivait à cette habitation par un chemin de terre en retrait duquel s'élevait la façade, derrière un jardinet très-négligé, où s'enchevêtrait une broussaille de roses, de chèvrefeuilles, de

coquelicots. Par-dessus tout cela, des lis très fiers érigeaient leurs hampes.

Des arbustes de verdure vivace bordaient le chemin. Corbaix poussa la barrière à claire-voie que ne fermait aucun verrou et, piétinant les fleurs, les branches des groseilliers, la végétation qui avait envahi les sentiers abandonnés, il fit le tour du bâtiment

L'examen lui donna satisfaction. Il revint vers le village et s'informa. On le reconnut. Ce fut une grande joie qui accueillit le retour de l'enfant prodigue au pays.

— Et c'est pour de bon, cette fois ?

— Pour de bon, mais oui.

— Ah ! voyez-vous, Corbaix, il n'y a encore que l'air du chez soi.

— Et donc, ce serait pour vous installer dans la maison des Ifs? Bonne idée. Et ce ne sera pas difficile. Vous aurez cela pour le prix que vous voudrez.

— A qui appartient-elle ?

— A un original, un vieil ermite qu'on ne connaît guère, qu'on ne voit jamais, qui vit à l'écart de tout et de tous, dans un château pas éloigné, lui non plus, des Six-Bras.

— Nouveau alors ; car je n'ai jamais connu de château dans ces environs.

— C'est-à-dire qu'on a fait aménager une ancienne propriété qui existait de votre temps à la lisière de la forêt de Marlagne, sur la route de Floreffe.

— Parfaitement, je me souviens. Et comment s'appelle ce mystérieux propriétaire ?

— M. de Calanges. Nous appelons sa demeure "le château", mais, à vrai dire, ce n'est qu'un grand corps de bâtiments symétriques sans élégance, au milieu d'un vaste parc très sévère. Au surplus, vous devrez bien aller jusque là et vous en jugerez par vous-même.

— Quand croyez-vous que j'aie le plus de chances d'être reçu?

— Probablement que vous ne serez pas reçu du tout. On n'entre jamais en rapport avec M. de Calanges et, comme les autres qui ont affaire là-bas, c'est avec un vieux serviteur, un peu intendant, un peu domestique, un peu cocher que vous devrez vous entendre pour la location de la maison des Ifs.

— Mais vous m'intriguez avec l'histoire de ce vieillard renfermé. Vit-il seul?

— Il n'a auprès de lui qu'un tout jeune homme, son petit-fils, qu'on ne voit guère non plus, et quelques gens pas loquaces.

— Eh bien! dès aujourd'hui, j'irai jusque là. Peut-être...

Et il n'acheva pas sa pensée. Mais le sourire de son interlocuteur montrait combien peu de foi il ajoutait à la crédulité confiante de Corbaix.

Et ce fut ainsi que, l'après-midi de ce jour de juin, le commandant vit, mais simplement par hasard, M. de Calanges.

Bien qu'il se fût reposé avant de se rendre au château, Corbaix, dont la jambe affaiblie n'était plus accoutumée aux efforts, se sentait las de sa longue course. Parvenu à

l'extrémité de l'avenue de mélèzes qui menait de la grande route aux pelouses étendues devant l'habitation, se voyant seul dans les chemins du parc, il s'assit sur un banc rustique ombragé par les branches retombantes d'un sureau.

Beaucoup de calme planait sur ce jardin et cette maison. Aux parfums des verdures, des fleurs ; aux effluves montant des herbes et de la terre chauffées par le soleil d'un jour estival, se mêlait l'indéfinissable odeur vieillote du mystère et du silence.

Corbaix, distrait, rêveur, laissait inconsciemment s'écouler l'heure.

Un vieillard et un jeune homme, comme s'ils revenaient du bois, se dirigèrent lentement vers la maison.

Corbaix devina qu'il allait se trouver en présence des hôtes ; pourtant il n'espérait plus les voir, après ce qu'on lui en avait dit. Pour être remarqué d'eux, il dut quitter son coin d'ombre et s'avancer à leur rencontre. Le bruit de ses pas sur le gravier de l'allée déchira le silence et fit aussitôt lever les yeux qui aperçurent l'intrus.

Vue ainsi de près, la physionomie éminemment expressive du vieillard fit impression sur Corbaix. Elle imposait le respect. Du regard très profond, fixe, mais sans dureté, émanait une étrange suggestion. La stature était haute : la tête maigre, au teint un peu pâle, ne se dégageait pas des épaules, légèrement voûtées par l'âge ou la lassitude. Une forte moustache blanche accentuait la rougeur des lèvres dures, au pli très droit. Les mains, très longues et fines, attiraient le regard par la coloration

d'ivoire de leur chair, par leur dessin élégant. L'un des bras était pendant, sans nonchalance, le long du corps ; l'autre s'appuyait sur l'épaule de l'enfant et la main y posait un geste ferme mais gracieux, très caractéristique. Corbaix fut frappé par la vue de ce vieillard en qui il devina tout de suite une personnalité originale. Comme sa boiterie ne lui permettait pas de hâter sa marche inégale, M. de Calanges, dès qu'il l'aperçut, l'attendit venir, prêt à sa question.

— Je suppose avoir l'honneur de parler à M. de Calanges ?

— M. de Calanges, oui.

— Moi-même je suis le commandant Corbaix, commandant d'artillerie retraité pour l'accident dont vous avez pu remarquer les suites.

— Que pouvez-vous désirer de moi ?

L'accueil était affable, sans effusion de familiarité, la voix sonore et douce.

— Vous êtes propriétaire d'une petite maison située ici près. Je reviens habiter ce pays, qui est le mien d'ailleurs, après plus de dix ans d'absence. Vous n'occupiez pas alors ce château : la propriété a été entièrement transformée. Je ne connaissais ici qu'une très modeste maison dans un immense jardin sans l'aspect et le luxe du parc d'aujourd'hui.

— J'ai fait aménager ceci il y a huit ans ; je ne l'ai pas quitté depuis lors.

Le vieillard ne fit pas plus de confidences. Il reprit, après un instant :

— Vous désirez louer la petite maison, la maison des Ifs, comme on dit, je crois, dans le pays?

— Il me semble que j'y serais en paix et coquettement installé.

— Je m'occupe peu moi-même des détails d'administration. Depuis de longues années, j'ai à mon service un brave homme qui est mon intendant, mon valet de chambre, mon cocher. C'est un serviteur universel, mais sûr.

A le voir sourire, Corbaix comprit que M. de Calanges avait une âme de bonté.

— Il est allé à Namur. Dites-moi où je pourrai l'envoyer vous trouver demain?

— Mais tant d'amabilité... Je viendrai moi-même; ce sera l'occasion d'une promenade agréable.

— Pourquoi vous déranger? Joseph chaque jour doit aller au village.

Corbaix eut peur que ne fût indiscrète son insistance. Il donna le nom de l'auberge où il était descendu et prit congé.

L'enfant qui accompagnait M. de Calanges pouvait avoir seize ou dix-sept ans. Il n'avait pas dit une parole pendant ce court entretien. M. de Calanges n'avait pas abandonné l'affectueux appui qu'il prenait sur lui.

Lorsqu'il se fût éloigné dans le chemin qui le ramenait à l'avenue, le commandant se retourna et vit les deux habitants rentrer chez eux.

Corbaix alors de son pas lent, regagna la grande

route, l'esprit occupé à des projets d'installation, des arrangements pour l'avenir.

Il allait sortir de la propriété lorsqu'il fut tout surpris de voir surgir des taillis le jeune homme qui, tout à l'heure, accompagnait M. de Calanges. Une course rapide par le détour des sentiers lui avait permis de rejoindre le visiteur sans être aperçu. Il s'était arrêté au bord du chemin et regardait venir Corbaix. Quand celui-ci s'approcha, il comprit qu'une gêne timide empêchait l'enfant d'engager la conversation.

— Eh bien? mon jeune ami, dit-il, pour l'enhardir, vous allez en promenade, vous allez au village?

L'enfant hésitait, plus rouge, tout confus.

—Non, Monsieur.

— Monsieur de Calanges ne vous a pas envoyé vers moi pour me dire quelque chose à la suite de notre conversation, n'est-ce pas?

— Oh! non, Monsieur!

— Et comment vous appelle-t-on?

— Jean ; Jean de Calanges.

— Vous n'êtes pas le fils de M. de Calanges?

— Non ; il est mon grand-père. Je n'ai plus mes parents. Nous vivons seuls à nous deux ici.

Il prenait confiance. Sa timidité fondait comme neige au soleil devant l'accueil cordial du commandant.

— Voulez-vous faire un bout de chemin avec moi? Venez jusqu'aux Six-Bras ou jusqu'au village.

— Non merci, Monsieur ; je...

— Eh! bien? M. de Calanges vous attend à cette heure-ci?

— Non, mais je ne puis pas.

— Pourquoi cela?

— Je ne puis sortir du parc. Je ne puis jamais sortir du parc.

— Jamais?

— Jamais sans grand-père en tout cas. Et lui ne sort que bien rarement. Mais dans le parc et dans le bois, nous nous promenons presque toute la journée.

— Ah! mais, dit en riant Corbaix, cela doit devenir monotone à la longue.

— Grand-père est si bon! Cela ne vaut rien, me dit-il, de voir ce qui se passe et d'entendre ce qui se raconte chez les gens.

— Chez quelles gens?

— Je ne sais pas. Chez ceux de *maintenant*, paraît il. Grand-père dit qu'autrefois la vie était bien plus belle et qu'on était bien plus...

— Bien plus...?

— Je.. je ne sais pas. Vous devez me trouver bien innocent et naif. C'est que je vais avoir dix-sept ans, voyez-vous, Monsieur...

— Et vous ne savez rien autre chose du monde que ce que vous en voyez autour de la maison de votre grand-père?

— Oh! si, je sais beaucoup de choses. J'ai beaucoup appris ; j'aime beaucoup à étudier. Et grand-père sait tout. Et puis, il m'a donné tant de livres!

— Et qu'allez-vous faire plus tard? Si riche qu'il soit, il faut qu'un homme s'occupe.

— Nous ne savons pas encore. Grand-père a dit qu'il déciderait bientôt.

— Vous n'avez pas d'amis?

— Jamais personne ne vient ici. Jamais nous n'allons chez quelqu'un. Quand je vous ai vu tout à l'heure, et quand vous avez annoncé que vous habiteriez près d'ici, j'ai espéré que grand-père vous dirait de venir parfois nous voir. Il n'a rien dit...

— Il ne me connaît pas. Il ne peut ainsi, dès l'abord, m'inviter.

— Je ne vous connais pas non plus, moi, et...

— Et pourtant vous avez vite fait connaissance. Est-ce que, par hasard, les heures vous seraient parfois longues?

Jean de Calanges, qui avait peu à peu repris de l'assurance et s'était vite confié à la familiarité bienveillante du commandant Corbaix, rougit, pris de gêne, quand il lui posa cette question. Elle touchait sûrement au vif un intime souci du jeune cœur. On est toujours honteux de livrer, et surtout à un étranger, si sympathique trouve-t-on son abord, le secret que l'on a gardé pour soi seul et qui vient tout à coup de se laisser deviner. On éprouve une pudeur à l'avouer.

Jean de Calanges avait menti à son interlocuteur en niant ce qu'il lui demandait. Il eut éprouvé du dépit à le confesser entièrement.

— Mon grand-père fait tout pour me distraire et

m'intéresser. Je n'ai pas une minute le désœuvrement dans ma journée.

Ce n'était pas répondre à la question. Corbaix comprit le détour. Il n'eut pas l'indiscrétion d'insister. D'ailleurs, le jeune homme reprenait :

— Viendrez-vous nous voir ?

— M. de Calanges m'accueillera-t-il ?

— Je parlerai de vous ; nous trouverons ensemble un prétexte.

— Ensemble ?

— Oui...

De nouveau, la même gêne rougissante.

La nature de cet enfant, tout naïf encore malgré son âge, était essentiellement confiante et affectueuse. Inhabitué aux mensonges et aux restrictions, dès qu'une pensée surgissait dans son esprit, il avait la naturelle franchise de l'exprimer. On ne se cache, on ne se tait que pour mal faire ou mal dire. Le mal était inconnu de cette âme encore toute neuve. De la timidité seule, comme en cet instant, pouvait arrêter sur les lèvres de Jean les mots prêts à sortir.

Il venait de concevoir le projet d'une entrevue, d'autres rencontres ensuite, peut-être, avec le commandant. Aussi, il lui avait avoué cette idée.

Mais voilà qu'en même temps s'éveillait le scrupule du sans-façon de sa proposition. N'était-ce pas mal également de la laisser ignorer à son grand-père ? Ceci, pourtant, ne l'arrêta guère, car il n'avait aucune intention de mentir ou de cacher quelque chose de sa conduite.

Un désir venait de surgir en lui, après avoir sans doute couvé très longtemps. C'était de voir sa réclusion et sa solitude monotone égayées, distraites par la présence et l'affection d'un ami, celui-ci fût-il, comme le hasard le lui avait amené, d'un tout autre âge que le sien.

Il s'était brusquement décidé à lier connaissance avec cet étranger. La sympathie était née dès le premier instant, — réciproque du reste.

Jean de Calanges rêva de suite la possibilité d'introduire le commandant Corbaix dans l'intimité si paisible et retirée de leur vie à deux : le vieillard et l'enfant.

Et quand il eût répondu : oui, au commandant étonné de cette demande du jeune homme le priant de revenir pour chercher ensemble un prétexte à reparaître devant M. de Calanges, il ajouta, moins empressé mais tout aussi sincère et presqu'implorant, craintif d'un refus :

— Oui... si vous le voulez bien?... Nous pourrions, par exemple, nous retrouver ici,... demain? Vers dix heures, grand-père me donne une heure de liberté. Nous irons dans le petit bois. Il y a un gros tronc de chêne abattu sur lequel nous serions très bien pour causer. Aujourd'hui, il est temps que je rentre.

— C'est entendu, mon ami. Je serai ici même demain. Parlez de moi déjà à M. de Calanges. Préparez-le à me revoir.

— Encore un mot, permettez-vous?

— Dites.

— Vous avez été officier? C'est beau, n'est-ce pas, l'armée, c'est gai? Grand-père aime beaucoup cela.

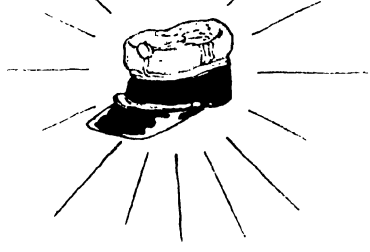
— Oui, c'est beau, mais, vous voyez, cela tourne mal parfois. J'en suis devenu infirme d'avoir été soldat.

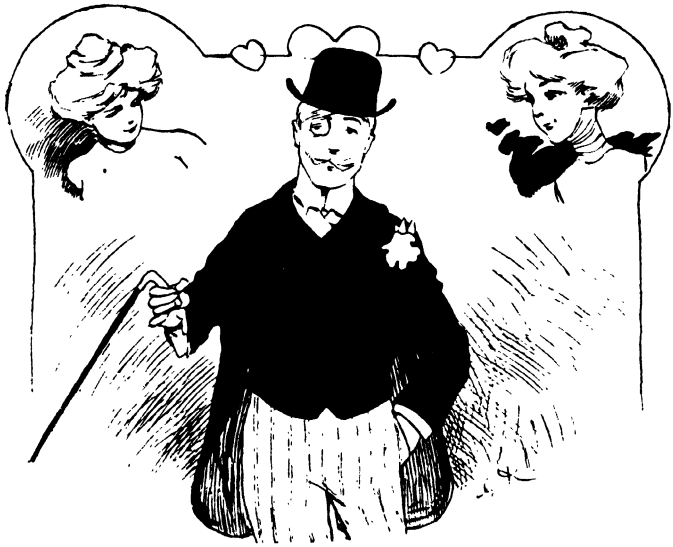
— Soldat!.... Pourrais-je être soldat, moi?

— Ah! parbleu, dit Corbaix en riant; mais il faudrait pour cela que grand-père vous donnât la clé des champs. Allons, ne le fâchez pas en rentrant trop tard. A demain.

L'enfant suivit des yeux Corbaix qui regagnait la grande route. Puis il revint lentement vers le château, son cœur et ses pensées en tumulte.

Le commandant, de son côté, retournait à l'auberge du village où il devait passer les premiers temps de son séjour et, tout en allant de son pas inégal, il songeait à l'étrange enfant, à cette jeune vie hors du monde; il songeait à cette neuve conscience, à ce cœur vierge dont venaient de se confier à lui les peines et les désirs, s'apitoyant devant l'inquiétude et la fragilité de cette âme.





II

M. de Calanges était né vers 1820.

Il était le descendant d'une très vieille famille de gentilshommes terriens dont le domaine et le château se trouvaient dans les montagnes des Ardennes belges.

Sa vie jamais n'avait été fort heureuse.

Léonard de Calanges était très jeune lorsqu'il devint orphelin. Son tempérament, naturellement affectif, son cœur de douceur et de bonté un peu timide ne connurent pas assez longtemps la tendresse et le conseil sûr de la sollicitude paternelle.

On loua le château, ce qui mit dans le souvenir de l'enfant la tristesse d'un inconsolable regret.

Un oncle l'éleva et sa jeunesse se passa sans amour dans une grande maison triste du vieux Liége.

L'enfant avait la nostalgie de la liberté dont s'étaient égayés ses premiers ans vécus à la campagne.

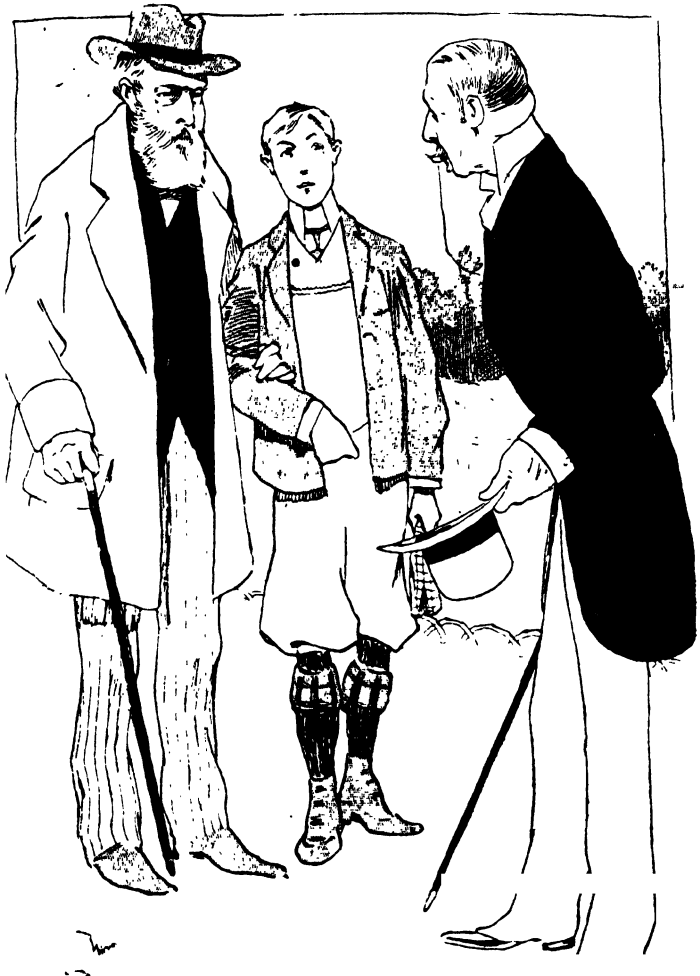
Aussi, dès qu'il fut en âge, Léonard de Calanges reprit possession du domaine paternel. Très seul, ne s'éloignant jamais de ses bois et de ses montagnes, il retrouva enfin du bonheur, sinon de la joie.

Mais il n'est pas de prédilection qui ne se sacrifie à un devoir de reconnaissance. Le jeune homme savait qu'une traditionnelle fête réunissait chez son oncle, tous les ans, à son anniversaire de mariage, les parents et les amis. Dépaysé dans un monde bruyant, Léonard n'avait cependant manqué aucune de ces réunions, malgré qu'elles l'obligeassent à abandonner momentanément son existence solitaire, mais aimée. C'était d'ailleurs le seul jour de l'année où il quittât ses terres.

En février 1847, il advint que Léonard de Calanges passa les heures de la fête auprès d'une jeune fille dont le charme et la timide douceur ne manquèrent pas de lui produire une impression profonde.

Jamais un visage, un regard, un geste, un mot de femme n'avaient détourné Léonard de Calanges du seul souci de ses plaisirs personnels, de son existence de réclusion heureuse.

Mademoiselle Jeanne de Montleux ne fit rien, n'eut aucune coquetterie pour attirer l'attention de son cavalier. Mais de la tentation, innocente précisément, de sa beauté, de la saveur sans ruse de sa jeunesse émanait un charme tel que, plus jamais, M. de Calanges ne devait pouvoir s'en affranchir.



— *Monsieur de Calanges l'attendit venir...* (page 19)

L'inconscience de leur amour fut entière de part et d'autre. Sa puissance n'en fut que plus irrésistible.

Un autre homme se révéla en Léonard. Rien de son passé, de ses goûts, de ses habitudes ne fut modifié extérieurement. Tout fût neuf, et tout fut autre, dès qu'il s'agissait d'un mot, d'une chose, d'un acte se rapportant à Mademoiselle de Montleux.

Après la fête de février, Léonard ne retourna pas dans ses Ardennes. L'étonnement de son oncle et de sa tante s'égaya d'une joie : on aimait ce grand garçon solitaire et sombre, si bon.

Mais Léonard refusa toute sortie, tout plaisir auxquels ne participait pas la jeune fille.

Ce furent quelques mois d'une idéale félicité.

L'aveu s'était fait un soir. M. de Calanges avait, dans un coin d'ombre du petit salon contigu à la grande salle où bavardaient et riaient les autres, passé près d'une heure assis aux côtés de Mademoiselle de Montleux, sans rien dire, sans rien demander. ,

Mais pour l'un et l'autre ce silence avait été très décisif par tout ce que les regards et les sourires et les rougeurs frissonnantes à fleur de peau avaient avoué de leurs pensées.

On les maria bientôt et ils vinrent habiter le château de Calanges.

Le vieux Joseph, qui racontait les détails de ce passé au commandant Corbaix, s'émouvait encore au rappel de ces temps heureux. Le serviteur venait de traiter avec

le nouveau locataire de la maison des Ifs et, bavard, se laissait aller aux confidences. Corbaix s'intéressait à l'existence romanesque de M. de Calanges ainsi rappelée dans le parler sans-façon du brave homme, témoin depuis tant d'années des malheurs successifs de la famille qu'il servait.

— J'étais là quand ils arrivèrent au château et je vous promets que ce furent de belles amours durant tout l'été qui suivit leur mariage.

27686.

A leur âge, n'est-ce pas, on a d'ordinaire le goût des plaisirs, du luxe, du monde. Et leur fortune à tous deux leur permettait toutes les fantaisies. Eh bien! malgré cela, dès le premier jour, ils se cloîtrèrent dans un tête-à-tête de chaque minute. L'amour de Mlle de Montleux, au voisinage de l'amour de son mari, était devenu égoïste et jaloux. Elle oubliait tout de sa jeunesse et ils semblèrent éviter la moindre relation.

— Ils ne durent guère tarder à s'entourer de petits de Calanges, en menant cette vie d'ermites?

— Un fils leur est né quinze mois après leur mariage. Vous devinez leur joie pendant l'attente de cet événement. Mais on eût dit que ce fut le signal du début des malheurs dans la maison. Notre mignonne madame mourut en mettant l'enfant au monde. Ce fut brusque, épouvantable. On crut que M. Léonard deviendrait fou. Pendant plusieurs mois, il ne sortit plus de la chambre où sa femme était morte ; il ne dit plus une parole à personne ; il n'eut ni pleurs, ni colères, ni reproches.

Ainsi muette et d'apparence résignée, sa douleur était plus effrayante.

— Et l'enfant?

— Monsieur ne demanda pas à le voir. On n'osa pas lui en parler, ni le lui montrer. Sa main jamais ne quittait une miniature de la morte. C'était comme si cette image eût été rivée à ses doigs.

Il était devenu pâle, très mince, s'était voûté ; son regard seul avait acquis une étrange fixité, un éclat des plus vifs. Et cela dura des années. Il ne faisait pas gai au château, pendant ce temps-là! Notre maître avait voulu qu'on ne touchât à rien de ce qui avait entouré sa morte. L'appartement resta dans l'état où l'avait abandonné Madame. L'inconsolable seul y venait passer des heures. Tout le reste de la maison d'ailleurs était demeuré sans changement. Au cours de ses promenades dans les allées du jardin, on eût dit que le pas de Monsieur s'accouplait à celui d'une compagne invisible pour d'autres yeux que les siens ; on eût dit qu'aux détours des allées il rencontrait quelqu'un. Je suis certain de l'avoir entendu parler alors qu'il était absolument seul. Ses vêtements, cependant renouvelés plusieurs fois, étaient toujours de la même nuance que ceux de l'époque douloureuse.

Le brave vieux avait des larmes dans la voix en rappelant ces souvenirs. Il évoquait avec une impressionnante vérité l'hallucination de cette vie qui avait paru ne plus prolonger qu'une existence suspendue et restée invariable tout à coup à la suite du deuil imprévu.

Joseph poursuivait :

— Quand il se trouva en présence de son fils, M. de Calanges témoigna d'une totale indifférence à son égard.

Le petit Jean grandit dans cette solitude et ce manque d'affection apparent. Martine et moi nous fîmes tout le possible pour les rapprocher, mais nous n'avons jamais su obtenir de Jean autre chose que du respect pour son père ; il restait craintif devant cette mort vivante d'un homme.

Quand il fut en âge de comprendre et de guider sa vie, Jean reçut la liberté complète.

— Fais ce que tu veux, lui dit son père. Reste ici ou cherche ton avenir au dehors. Mais souviens-toi que toujours tu seras accueilli dans cette demeure. Tu pourras venir revoir l'endroit où ta mère a vécu, où elle a été heureuse, où je l'ai été par elle.

— Et il est parti ?

— Oui, pour ne revenir presque jamais. Il écrivait régulièrement à son père des lettres graves, sans effusion. Celui-ci répondait en ne parlant jamais de soi, en rappelant toujours la morte. Vingt ans avaient passé : on eût dit, à les lire, que les lettres de M. de Calanges dataient sans cesse du lendemain de la catastrophe. Son fils se détacha fatalement de l'homme qui ne faisait rien pour éveiller ou entretenir son affection.

Je n'ai pas à me mêler de cela, voyez-vous, M. le commandant, mais, en toute franchise, ne trouvez-vous pas que j'ai eu tout de même raison le jour où j'ai

essayé de faire comprendre à Monsieur qu'il devrait bien se montrer plus aimable envers son fils?

— Que lui avez-vous dit?

— Oh! pas grand'chose. Il m'a arrêté dès les premiers mots. Et sur un ton!... Je me suis tenu pour averti.

— Et vous n'avez pas renouvelé la tentative?

— Parbleu non. Aussi qu'est-il arrivé? Des malheurs nouveaux. Dieu sait pourtant si on en manquait de tristesse dans la maison...

Et Joseph raconta la pitoyable jeunesse de Jean de Calanges, dit ce qu'il savait de la vie aventureuse, fastueuse et bruyante menée à Bruxelles.

Réputé pour son élégance et sa belle allure, Jean eut toutes les maîtresses, fut célèbre par les conquêtes qu'il fit, ici à la pointe d'un madrigal, là, grâce à d'opulentes générosités.

Pareil renom de bonnes fortunes lui devait assurer bien vite les faveurs et les tentatives amoureuses des jeunes innocentes affolées par le récit sans fin de ses fredaines que l'on colportait, tout en minaudant et rougissant sous les dentelles et les éventails.

Il se maria, à l'approche de la trentaine, avec la plus spirituelle et la plus riche des héritières bruxelloises.

Il avait demandé à venir présenter sa fiancée à son père. La même lettre donnait un minutieux et enthousiaste portrait de l'incomparable beauté. Cette perle rare était brune, très expansive, petite et nerveuse, d'une

élégance outrée, ignorante de l'orthographe, mais impeccable écuyère.

Dans sa réponse, M. de Calanges donna par procuration son consentement au mariage ; n'invita son fils et sa bru ni pour avant ni pour après les noces ; ne souffla mot de la jeune fille qui allait devenir son enfant, mais parla plus longuement de la femme " auprès de laquelle il vivait depuis tant d'années. "

" Le plus complet bonheur que puisse connaître un " homme en ce monde, écrivait-il, est celui de rencon- " trer la créature de son espoir et de son rêve. J'ai eu " ce bonheur ; ma vie entière en aura été toute illumi- " née. J'ai rencontré la femme blonde, douce et tran- " quille, grande et calme, simple de caractère, simple " d'aspect, instruite comme le doit être une jeune fille " de bonne éducation, modeste en ses façons, sans prédi- " lection pour les choses extravagantes, la femme enfin " que mes goûts avaient imaginée ainsi qu'un idéal très " rare. "

— J'ai vu les lettres qu'ils échangèrent à ce moment, Monsieur. J'étais devenu de plus en plus le seul dans la maison qui s'occupât de quelque chose. Monsieur m'abandonnait le soin de tout diriger. Même sa correspondance n'avait aucun secret pour moi. Aussi, ce qu'il écrivit à son fils en ce moment me frappa à un tel point que je l'ai toujours retenu.

D'ailleurs, M. Jean comprit que son père désapprouvait son choix. Il s'en consola puisqu'aucune défense, ni aucune colère ne s'ensuivait.

Le tableau de la vie à deux des nouveaux époux après le mariage fit ensuite les frais de l'indignation de Joseph. Il décrivit avec des paroles scandalisées l'enfer de ce ménage où le plaisir, la mondanité, la fête voulue et obligée sans répit avaient été les corvées auxquelles s'étaient astreints les deux époux. Nulle affection, nul réconfort de baisers n'avait trouvé place dans cette folie d'une existence échevelée.

Chacun pour soi, vagabondant de la mer aux courses, des voyages aux bals, des dîners aux chasses, ils ne se voyaient jamais seuls, ne connaissaient rien de l'intimité si douce d'un couple bien uni. Si parfois ils accordaient une heure au sentiment, c'était comme un fait exprès toujours lorsqu'ils étaient à des lieues l'un de l'autre : Monsieur à la ville, Madame à la campagne, ou vice-versa. Naturellement que pouvaient-ils faire en pareil cas? Madame tombait dans deux de ces bras toujours ouverts à la portée d'une jolie femme qui a un instant d'émoi amoureux à passer, — Monsieur ouvrait les siens pour recevoir la chute savoureuse de l'une ou l'autre aimable consolatrice toujours chancelante à point là où un galant homme se trouve subitement en mal d'aimer.

On ne s'expliqua jamais bien comment Madame de Calanges trouva le temps d'avoir un fils. Son mari chercha, lui surtout, longtemps l'explication de ce mystère. Ne parvenant pas à en découvrir de plausible ni principalement d'honnête, il fit régulariser une situation nettement établie depuis quelques années. On prononça

le divorce de M. et de Mme de Calanges. Ce furent de palpitantes représentations mondaines au théâtre du Palais. Le Tout-Bruxelles friand vint savourer la pièce. Beaucoup purent faire leur profit de cette interprétation de rôles qu'ils étaient destinés à jouer eux-mêmes un jour ou l'autre.

M. de Calanges, en sa retraite ardennaise, fut avisé du scandale. Rien ne l'émouvait plus depuis trente ans. Il avait conçu une suprême indifférence envers toute chose, toute personne, toute femme, toute femme surtout, autre que celles parmi lesquelles il vivait en illusion ; aujourd'hui la triste fin du mariage de son fils lui donnait, en plus du dégoût pour les autres femmes, de la haine pour une société, pour une époque.

— Ah ! de mon temps !... murmurait-il souvent dans ses mornes songeries.

Mais, quoique divorcé et quoiqu'il s'en fût étonné, puis irrité, Jean de Calanges n'en avait pas moins un fils. Même on l'avait appelé Jean, comme lui. Son existence débutait tristement. Mis en nourrice à la campagne, élevé chez les mêmes gens ensuite largement indemnisés, à six ans il ne connaissait ni son père, ni sa mère.

Celle-ci, une fois libre, avait continué sa vie de folie, moins épargnée par les accusations prononcées déjà à voix haute autour d'elle.

Elle ne décourageait d'ailleurs pas les libertés qu'on s'autorisait à son égard. De grande ville en grande ville, de plage en plage, elle se fit une gloire de sa beauté, de la liberté de son corps qu'elle abandonnait

aux amours retentissantes selon le gré d'un caprice, d'une envie. Grand seigneur ou rastaquouère, bellâtre ou pauvre collégien timide et diseur de ballades, tous eurent le don de la splendeur de sa chair. Elle écrasa sur des lèvres fièvreuses des baisers de mille louis ; elle accepta des caresses tremblantes pour la seule offrande de deux vers d'amour ; plus tard, — de petites rides moiraient les coins de ses paupières et de l'argent se tissait parmi sa torsade brune - -, elle glissa, rougissante, un papier soyeux dans des mains brutales et peu propres qui venaient de l'étreindre...

De chute en chute, de scandale en scandale, on la suivit quelques années. Puis le silence se fit, — silence de la mort ou de la misère ou de l'oubli...

Jean de Calanges, moins pardonnable aujourd'hui, moins respecté d'ailleurs, moins admiré surtout, avait repris sa vie galante de jeune homme.

Il se vengea de tous les maris qui l'avaient trahi en devenant tour à tour l'amant de leurs femmes ; il se paya le luxe canaille de tromper ouvertement ceux dont il avait eu discrètement les femmes pour maîtresses.

Il était pris d'une haine envers l'humanité entière comme s'il la rendait responsable de sa vie désemparée et de son déshonneur. Il apprenait avec rage tout ce qui se disait et s'écrivait sur le compte de celle qui avait été sa femme. En souillant le plus de jeunes filles et le plus d'épouses qu'il pouvait — et ces besognes, hélas! réussissent avec trop d'aisance - — il se figurait se venger de toutes les femmes, de tous les hommes.

Un soir de l'hiver de 1887, Jean de Calanges trouva une fin digne de sa vie. Il fut tué dans une chambre d'hôtel par un jeune homme qui était venu le surprendre contant de douces fables d'amour à une fillette, sa sœur.

M. Léonard de Calanges apprit ce nouveau drame et ne parut pas s'en émouvoir plus que des autres douleurs qui s'acharnaient depuis des années à endeuiller sa vie.

— Mais ce n'est pas tout, terminait Joseph. Une autre catastrophe, très peu de jours après du reste, devait l'accabler, celle-ci intéressant plus directement son cœur et sa souffrance et nous atteignant tous au château.

Vous savez probablement que les anciennes demeures ardennaises possèdent encore ces hautes cheminées au bas desquelles, sur une dalle de fer, on fait flamber les bûches entre les chenêts et où pendent de lourdes crémaillières auxquelles s'accrochent les repas de famille. Chez nous c'était ainsi. Un soir, on avait allumé dans l'âtre des cuisines un énorme feu de bois. Mal surveillé, celui-ci entama la cheminée de chêne, le plafond, les murailles. Très vieilles, les constructions ne firent bientôt plus qu'un brasier et du château, en quelques heures, il ne resta que des ruines.

Impassible, sans colère, sans tristesse, sans désespoir, M. de Calanges avait assisté au désastre. Nous étions parvenus à sauver les valeurs ; mais lui ne s'était acharné qu'à retourner par trois fois dans la chambre de Madame malgré nos efforts pour le retenir en présence du danger. Une fois, il revint avec un portrait ; l'autre fois avec un coffret de reliques que je lui avais vu ouvrir

bien souvent ; la troisième fois, il risqua sa vie pour la satisfaction de regarder longuement, avidement une dernière fois la chambre, le sanctuaire de son amour.

Vous devinez bien ce qui arriva après ce malheur. M. de Calanges n'avait plus aucune raison de vivre dans le pays de reconstruire le château puisque rien ne serait plus de ce qui avait été le cadre de son bonheur passé.

Aussi résolut-il de partir. Martine et moi, ses deux plus anciens serviteurs, nous l'accompagnâmes seuls.

— C'est alors qu'il se fixa au Bois-de-Villers?

— Oui. Depuis un mois à peine était parvenue la nouvelle de la fin tragique de M. Jean. Et c'est cette circonstance qui provoqua indirectement le choix de la résidence nouvelle.

— Va chez mon notaire, m'avait dit Monsieur, demande qu'il t'indique une propriété quelconque à vendre et examine si cela peut nous convenir.

— Mais encore faudrait-il que je sache, lui ai-je naturellement objecté, de quel côté vous aimeriez...

— Peu m'importe, a-t-il interrompu. Que le hasard seul décide. Ici ou là, ce m'est indifférent ; ma vie ne doit plus être que calme, triste, abandonnée, inutile...

Je me permis une remarque, presqu'un reproche :

— Inutile, Monsieur? Pourquoi? N'y a-t-il pas quelque part un pauvre petit sans père ni mère, et qui porte votre nom, après tout? Il n'est coupable de rien, cet enfant, et il a droit à votre attachement.

— Et M. de Calanges vous a écouté?

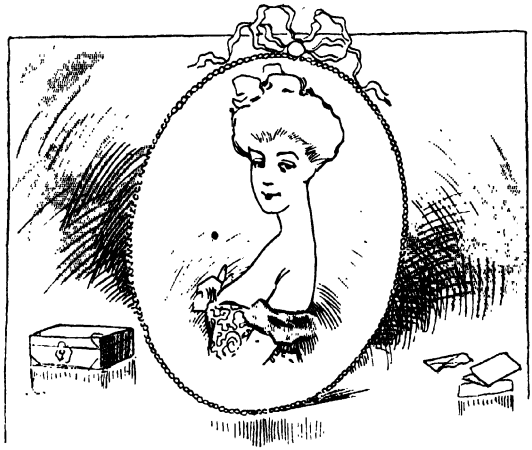
— Il n'a rien dit ; mais je devinai qu'au fond de sa conscience il me donnait raison. Aussi, je me suis empressé de venir dans ce pays où je savais que l'enfant était à la garde de petits fermiers. Je le trouvai en meilleur état que je n'osais l'espérer. Et lorsque Monsieur arriva s'installer, aussitôt l'aménagement achevé de l'ancienne propriété, il accueillit le bambin sans questions, sans étonnement, sans joie comme sans ennui apparent.

Mais, Dieu merci, Martine et moi nous avions eu de rudes moments de crainte.

— Allons, Joseph, je crois que ce jour-là vous avez fait une bonne action !

— Oh ! à présent, tout le monde est content de ce qui s'est passé. On en a l'air tout au moins. Mais, pardonnez-moi, je vous quitte ; je m'attarde à bavarder. Au surplus, n'allez pas dire à Monsieur que je vous ai raconté toutes ces affaires pas bien gaies. D'ailleurs, je ne pense pas que vous le verrez souvent...

L'avenir devait démentir ces prévisions et Corbaix allait prendre une large place dans l'existence de M. de Calanges et de son petit-fils.



III

Après les confidences de Joseph, c'est avec plus de curiosité encore que le commandant se rendit, le lendemain, au rendez-vous fixé par le jeune homme quelques instants entrevu.

L'homme énergique, le viveur joyeux que Corbaix avait été se trouvait un peu dépaysé devant la douce mélancolie, la timidité, l'innocence certaine de ce grand enfant. Corbaix se souvenait de l'époque où il avait cet âge, des éoats bruyants, des premiers éveils de juvénilité ardente. Quel contraste avec ses quinze ans de collégien écervelé et les quinze ans qu'il venait de rencontrer, frêles, pâles, craintifs comme une jeunesse de fillette!

Après le premier échange de paroles banales, Jean s'enhardit.

— Depuis hier, j'ai beaucoup pensé à vous, Monsieur,

dit le jeune homme. Il me semble que vous pourrez m'aider énormément dans un projet qui vient de me venir à l'esprit.

— Moi?

— J'ai plus de quinze ans et je crois que ma vie entière ne pourra se continuer et s'achever dans les conditions où elle se passe actuellement.

— Votre grand-père doit avoir pour votre avenir des intentions quelconques?

— Je ne sais. Jamais il ne m'en a parlé.

— Que voudriez-vous être?

— Soldat, officier.

La réponse fut dite avec force, sans hésitation. On sentait l'expression d'une idée très arrêtée.

— Diable, vous semblez bien convaincu. Voilà longtemps que vous mûrissez en cachette votre beau projet?

— Depuis hier soir je me suis mis à songer qu'il me faudrait trouver une occupation, choisir un métier. Depuis que je vous ai vu, j'ai songé à ce que je serai plus tard. Vous êtes, voyez-vous, la première personne que j'approche seul et de près, à laquelle je confie mes pensées, avec laquelle j'ai un secret vis-à-vis de mon grand-père.

Tout en marchant avec lenteur, après avoir quitté l'avenue, les deux promeneurs s'étaient engagés dans un sentier à travers la futaie; ils venaient de s'arrêter en un endroit où les bûcherons avaient abattu de hauts arbres. Les troncs, élagués des branches, gisaient encore



Elle avait continué sa vie de folie. (page 36)

sur le lit de feuilles et d'herbes. Jean s'assit sur l'un d'eux, invitant le commandant à l'imiter.

Ils étaient très seuls dans du silence.

L'enfant raconta, avec de menus détails de naïveté, avec une inconsciente franchise qui amena plus d'une fois un sourire involontaire sur les lèvres de son premier ami, l'existence menée depuis huit ans au château de son grand-père. Corbaix comprit ce qui l'avait étonné au premier abord dans cette âme et dans cette intelligence, encore au seuil de la jeunesse. Il s'expliqua l'étrange contradiction, surprise très souvent, entre la science, profonde pour un enfant de cet âge, et l'ignorance ou la fausseté des idées, inattendue chez quelqu'un de notre époque.

Rien de moderne n'entrait dans ce savoir et ce jugement souffrait d'être en retard sur toutes les questions d'actualité. Cet étrange phénomène s'était passé que Jean de Calanges, en 1887, était exactement un jeune homme très érudit pour son âge, très délié de cœur et d'esprit, mais apte à vivre quarante ans plus tôt dans un monde aristocratique dont le genre et les façons de penser et d'être avaient été violemment changés.

— A part Joseph et Martine, disait-il, personne n'est jamais avec nous dans le château. Personne, si ce n'est une femme.

— Une femme?

— Oui, une femme que grand-père et moi nous aimons. Nous l'aimons parce qu'elle est l'être de tendresse

et de beauté et de douceur le plus accompli qu'il soit donné à un homme de rencontrer jamais.

On devinait la phrase stéréotypée, apprise par cœur à force d'être entendue. Corbaix ne cachait pas sa surprise pour le fait comme pour les paroles qui le lui apprenaient.

— Grand-père aime une femme unique entre toutes et me l'a fait aimer tout autant. Nous n'en avons, hélas! que l'image. Mais il paraît que son souvenir est vivace dans le cœur de grand-père, comme aux jours de sa présence auprès de lui. Moi, je la connais comme si je la voyais sans cesse existante ici. Je me suis habituée à l'aimer comme si elle était ma mère. Je la considère comme telle ; on ne m'a du reste jamais parlé d'aucune autre femme.

— Et votre mère à vous?

— Ma mère?...

L'enfant réfléchit, un peu étonné.

— Ma mère... je ne sais pas.

— M. de Calanges ne vous en parle-t-il jamais?

— Ton père et ta mère sont morts tous les deux, m'a-t-il dit plusieurs fois. Ton père m'a quitté très jeune, je ne l'ai presque pas connu. Je n'ai jamais vu ta mère. Fais-toi cette raison : ni l'un ni l'autre n'ont existé jamais ; cette femme dont je t'ai appris à admirer les mérites et moi, nous sommes ceux que tu honoreras toujours comme s'ils étaient ton père et ta mère. Cela vaudra mieux ainsi, pour ton esprit et pour ton cœur.

Corbaix continua de questionner l'étrange enfant, de

soulever le voile mystérieux qui couvrait cette intelligence faussée.

Aimer, pour cet innocent, c'était concentrer tout le souci, toute la force de ses pensées sur le bonheur d'unn être unique et absolument parfait ; c'était, plus tard, vouer sa vie entière au culte de ce souvenir... Grand-père avait aimé, aimait toujours la jolie jeune femme du tableau.

Mais impunément ne s'atteint pas la quinzième année sans que de plus nettes et de plus inexplicables préoccupations n'agitent l'esprit. Bien des questions qu'il s'était posées étaient restées sans réponses ; bien des éclaircissements qu'il recevait de son grand-père ne satisfaisaient plus ses ignorances ou ses incertitudes.

— Pourtant, si vous voulez être soldat, objecta Corbaix, il faudra changer vos habitudes, vous accoutumer à voir, à entendre bien des choses nouvelles. Beaucoup de celles-ci seront pour vous très inattendues. Votre grand-père consentira-t-il à voir ainsi se modifier entièrement et loin de lui l'œuvre de ses années patientes d'éducation ?

— Je ne sais.

Et après une hésitation :

— ... J'ai un peu compté sur vous pour cela.

— Sur moi ? Mais, d'après ce que vous dites, je crains bien que M. de Calanges ne me tienne, comme tout le monde, très éloigné de son intimité, même de sa présence. Lui avez-vous parlé de moi depuis hier ? Le verrai-je tout-à-l'heure ?

— Je lui ai parlé de vous. Mais vous ne le verrez pas encore aujourd'hui. J'ai réfléchi à mes projets ; je crois qu'il est prudent de ne rien brusquer. La vie de mon grand-père est trop uniformément calme pour qu'on ne tente pas sans danger de la troubler et de la modifier. Voulez-vous être pendant huit jours mon confident et mon ami, sans être introduit à la maison? Cela ne vous froissera-t-il pas, ce secret de nos entrevues, comme si elles étaient une faute que nous n'oserions avouer?

Ce scrupule de politesse à son égard fit sourire le commandant, mais confirma l'estime qui naissait en lui pour les sentiments de délicatesse et de franchise du jeune homme.

L'existence et les préoccupations de Jean de Calanges durant la semaine qui suivit l'arrivée de son premier ami au Bois-de-Villers furent partagées entre ses confidences d'un côté et ses adroites insinuations de l'autre.

Auprès de Corbaix, il racontait les progrès de ses tentatives, la marche des aveux qu'il hasardait chaque jour, la façon dont était acceptée la révélation de sa vocation militaire, de son désir de quitter la réclusion du château en faveur d'une liberté et d'un avenir autrement agités et lointains.

Auprès de son grand-père, il déploya les ressources très rusées d'une tactique qu'on n'eût point soupçonnée chez cet enfant jusque là sans mensonge, sans secret, sans détour.

Il affecta brusquement un intérêt passionné pour l'histoire des conquérants, les hauts-faits des guerriers glo-

rieux. Il se fit narrer à plusieurs reprises les batailles célèbres, relut ostensiblement les récits des campagnes et les descriptions les plus techniques des choses de la guerre.

Le château n'était pas éloigné du Fort-Saint-Hilaire bert. Sur la route passaient parfois des détachements de canonniers en reconnaissance ; à certains jours mugissait la grande voix des pièces cuirassées qui simulaient un tir de défense ; à chaque instant, on entendait les sonneries de trompettes annonçant l'appel ou le repas, rendant les honneurs ou fanfarant la retraite.

Le moindre détail de cet organisme militaire vivant si près de lui intéressait passionnément Jean ; il profitait de la plus minime circonstance, toujours passée inaperçue jusque là, pour interroger son grand-père. Mais le vieillard ne savait guère. La mystérieuse, et, disait-on, formidable puissance des engins lui était inconnue. Il n'était initié que vaguement aux rouages de l'organisation de l'armée. Il n'avait pas réponse à toutes les questions de son jeune disciple.

— Mais, grand-père, dit un jour celui-ci, M. Corbaix a été officier.

— M. Corbaix ?

— Oui, ce Monsieur venu l'autre semaine ici et qui a loué votre maison des Ifs.

C'était entre eux la première allusion directe aux projets échafaudés en secret.

— Vous ne l'avez plus revu, grand-père ?

— Il m'était inutile de le revoir. Je l'ai mis en rapport avec Joseph.

Le lendemain, d'autres jours encore, plus insinuante, plus pressante, plus catégorique, la sollicitation fut renouvelée.

M. de Calanges, sans en laisser rien paraître, avait deviné, dès les premières tentatives, le désir ardent, mais timide, de son petit-fils. Il s'en représenta longtemps les dangers ; vit aussitôt la révolution complète que l'intrusion de cet inconnu dans leur intimité allait provoquer. Il comprit que le moment était venu où, peu à peu, fragment par fragment, allait se détacher de lui son œuvre, le lent résultat de ses seules préoccupations de bien des années. Mais la vie est faite de ces tristesses : voir passer et passer toutes choses, changer et se remplacer toutes gens. Et, comme l'amour du fils échappe à la mère au jour où se l'attache une autre femme, ainsi M. de Calanges comprit que l'affection et l'unique pensée du jeune homme allaient se tourner vers d'autres amitiés et d'autres désirs et d'autres conseils que les siens.

— Tu as revu ce M. Corbaix?

Il n'osa mentir. La feinte était inutile, du reste.

— Oui. Je vous assure qu'il est bon et qu'il m'aime bien.

— Déjà?

Le mot et le ton avaient de l'ironie.

— Vous verrez.

Ceci avait été dit spontanément, vivement. Pour atténuer tant de confiance dans l'assentiment de son grand-

père, Jean ajouta, plus hésitant, un peu de rougeur au visage :

— Vous verrez... si vous me permettez de vous amener M. Corbaix?

— Si cela peut t'être une grande joie, j'y consens. Qu'il vienne ici. Je le recevrai correctement. Mais, dis-moi, que veux-tu que je raconte à ce monsieur? Sous quel prétexte le prier de nous faire une visite?

L'enfant, cette fois, résolut de brusquer les choses et d'avouer toute sa pensée. L'accueil à sa demande était encourageant plus qu'il ne l'avait même espéré. Il confia ardemment ses souhaits, les espoirs subitement surgis en lui, d'une destinée nouvelle.

— Grand-père, depuis quelque temps je me suis demandé si le calme et la paisible affection que j'ai trouvés auprès de vous pourraient suffire à ma vie? J'ai senti des besoins, très vagues encore, et j'ai soupçonné toute une autre existence hors de la solitude de ce château. Je ne démêlais pas encore le trouble de ces pensées, mais depuis que j'ai vu M. Corbaix et qu'avec lui j'ai parlé de ce qui existe au-delà des clôtures de votre parc si rarement franchies, depuis qu'il m'a laissé entrevoir tant de choses ignorées et qu'il m'a parlé de son métier d'autrefois, je veux être soldat. Il m'approuve, lui, il se met à ma disposition pour m'aider dans mon projet. Mais il a voulu que je vous parlasse nettement comme je viens de le faire.

— Tu agis bien, Jean. Je ne contrarierai pas ton désir. Je ne le discuterai même pas. L'approuver serait

autre chose. Je n'ai pas vécu depuis plus de quarante ans. J'ai façonné ton esprit et ton cœur selon l'image de ce que j'étais moi-même et de ce que je suis resté depuis tant d'années. J'eusse aimé te voir continuer ma vie. En quittant ce monde, je me serais imaginé que mon amour perdurait au-delà de moi-même. Tu viens d'en décider autrement. Il y aurait un égoïsme inutile, et dont je suis très incapable, à m'opposer à ton ambition. Dis à M. Corbaix de se présenter ici : je lui ferai bon accueil. Puisse-t-il me paraître digne de la confiance que je voudrais lui accorder en lui abandonnant la conduite de ton nouvel avenir, tâche pour laquelle je me sais ignorant et sans expérience.

Le lendemain, le commandant fut reçu au château. A partir de ce jour, il y vint régulièrement.

En apparence, les habitudes ne furent pas sensiblement modifiées. Les préoccupations et les idées de M. de Calanges continuèrent à être teintées de la même mélancolie. Sa voix, ses gestes, son regard révélèrent la même résignation ; d'identiques paroles revinrent dans sa conversation ; il évoquait comme auparavant l'époque disparue de son court bonheur, citait à tout propos tel ou tel souvenir, tel exemple de sa jeunesse, n'avait aucune notion — sciemment ou non — des changements qui pouvaient, depuis sa claustration voulue, avoir transformé les gens et les choses de ce monde.

Mais ce qui fut bouleversé du jour au lendemain, ce fut l'âme de Jean.

Le jeune homme, éduqué selon les sentiments suran-

nés de son aïeul, instruit dans les livres choisis à cet usage et demeurés arriérés dans leur science, ne connaissait pas grand'chose et ce qu'il savait ou ressentait était très faux. Sa conception de la vie s'accordait à peu près à une existence rétrograde d'un demi-siècle.

Quel champ fertile que cette intelligence neuve où Corbaix, devenant initiateur, à son insu souvent, sema les germes d'une éducation adéquate à l'avenir que Jean de Calanges venait d'élire!

Il fut décidé que le commandant, puisqu'il s'y offrait, assumerait la tache de compléter en deux ans les connaissances littéraires et scientifiques nécessaires pour aborder l'examen d'entrée à l'Ecole Militaire.

Le goût inné et l'irrésistible vocation du disciple, l'expérience technique du maître lui faisaient présager un succès.

Le grand-père dut octroyer une liberté plus grande à Jean. Ce fut une douleur encore pour lui ; mais leur succession ininterrompue avait trempé d'indifférence, même envers l'adversité, cette âme tant éprouvée. M. de Calanges sentit que son petit-fils, cet enfant en qui il avait espéré se voir entièrement revivre un jour, s'éloignait de lui à son tour, comme tous les siens les plus chers s'en étaient détachés... Un dernier lien allait se briser.

Mais M. de Calanges acceptait depuis des années tous les destins. On ne put lire sur son visage, ni comprendre dans ses paroles le moindre regret, la moindre

tentative de s'opposer à ce qui naturellement était pour le bien et l'avenir de l'enfant.

Jean de Calanges sortit presque chaque jour avec le commandant Corbaix. Les chemins des environs, la maison des Ifs, les gens aussi qu'on voyait sur le pas de leurs portes ou qu'on rencontrait aux champs et sur les routes lui furent bientôt aussi familiers que les recoins du parc où s'était isolée son enfance.

Un an s'enfuit ainsi, rapide, et Jean devint un homme, presque. Bien loin était l'enfant timide, façonné par un vieillard halluciné du rêve douloureux de son passé.

Le commandant Corbaix, qui était venu s'établir à Bois-de-Villers pour y chercher de paisibles distractions et s'y ordonner une vie facile et heureuse, avait un peu hésité au début de la rencontre extraordinaire. Accepter cette liaison d'une incertaine cordialité et d'un douteux amusement avec un ermite signalé par tous comme un insociable maniaque, était-ce donner satisfaction aux projets de calme et d'indépendance? L'amitié ne serait-elle pas accaparante de ce jeune homme naïf passant pour un peu simple aux yeux de ceux qui ne le voyaient et ne lui parlaient jamais? N'assumait-il pas enfin une responsabilité en prenant sur soi le soin d'une éducation nouvelle et d'une instruction sérieuse?

— Certes, se disait Corbaix, la fréquentation du château serait une précieuse distraction si les hôtes n'en étaient pas tellement étranges, d'aspect plutôt revêche. Pourquoi ne suis-je pas tombé sur le voisinage de sei-

gneurs bons vivants, joyeux, de châtelaines élégantes et avenantes? J'aurais pu espérer d'autres confidences, dans les chemins écartés du parc, que celles d'un galopin trop innocent.

Et le commandant, en songeant à l'austère et volumineuse Martine qu'il avait entrevue lançant du maïs à sa volaille, rêvait à regret de soubrettes pimpantes, d'une plantureuse et rose servante peu farouche qui serait venue de temps en temps aux Ifs lui dire les messages de ses maîtres au lieu de ce bavard de Joseph, encombrant et obséquieux.

Son installation en pleins champs ne devait pas tenir Corbaix dans une austérité sévère ni l'exiler définitivement de Bruxelles. Il avait au contraire décidé un exode mensuel de deux jours vers la capitale, sans préjudice des départs imprévus au gré de l'appel d'un ami, de l'envie ou de l'occasion. Au Bois-de-Villers même, Corbaix se savait de trop franche humeur pour mener une vie d'anachorète et ce n'étaient pas Messieurs de Calanges ni leur entourage qui lui procureraient jamais le plaisir ou l'occasion d'une aventure.

Cependant Corbaix, malgré les raisonnements et les craintes, se laissa conquérir par la sympathie de Jean ; il ne trouva pas les mots ou les excuses qu'il eût fallu pour résister à ce confiant appel affectueux.

Engagé presqu'à son insu, sans qu'il se fût rendu compte de ce qu'il avait accepté, il dût s'avouer un beau jour tenu dans l'engrenage de sa liaison et de sa mission si nouvelles.

Il en prit son parti, intéressé d'ailleurs déjà plus qu'il ne l'eût soupçonné par la découverte du caractère de M. de Calanges, par les progrès de son élève.

Alors que personne, depuis quarante ans, n'était entré dans l'intimité de M. de Calanges, Corbaix trouva auprès du vieillard un accueil de véritable amitié. Rien ne s'ouvrit complètement de ce cœur fermé à tous ; cependant la société du commandant, sa causerie parvinrent à détourner le vieillard de sa volonté de solitude, de son désintéressement de tout.

Le changement ne se fit pas en un jour ; mais chaque entrevue — et dès le début elles furent quotidiennes - - ramenait un peu de l'esprit du vieil isolé vers d'actuelles pensées.

C'est sur le compte de l'enfant que roulèrent naturellement leurs entretiens.

En peu de mots, M. de Calanges avait conté à son compagnon nouveau ce qu'il jugea bon de lui dire des malheurs de sa vie. Plus longuement, il s'était complu à lui narrer, en des phrases encore toutes vibrantes d'amour, avec des paroles de dévotion, sa grande passion de jadis, — sa passion d'aujourd'hui, de toujours. Il lui avait comme chanté le cantique de cet amour perdurant malgré la mort et les années. Il lui avait montré l'image adorée, la miniature fine au sourire de jeunesse, cette Jeanne de Montleux à la veille de son mariage, toute rose dans la négligence adroite de ses boucles d'or blond, frêle et gracieuse sous une dentelle au travers

de laquelle transparaissait un col à l'attache fine et souple, d'où sortait, harmonieux, le geste nu des deux bras.

L'admiration du commandant ne trouva pas de paroles assez enthousiastes pour célébrer ce charme ; il comprit combien l'amour de M. de Calanges avait dû être ineffable.

— On ne meurt pas, M. Corbaix, lorsqu'on laisse dans le cœur d'un homme et dans ses yeux de tels souvenirs de tendresse et de beauté. Ma femme ne mourra qu'avec moi ; elle est toujours à mes côtés jusque là.

Lorsque l'entretien abordait un sujet d'une plus positive actualité, le commandant rencontrait en son interlocuteur à la fois beaucoup de bon sens et de raison, mais aussi d'amertume et de scepticisme.

— De mon temps, ne cessait-il de dire...

Et un parallèle ou un souvenir établissait la corrélation entre les deux époques, entre ce qu'il savait et ce qu'on lui révélait.

Cet élément nouveau, ce rajeunissement que Corbaix avait introduits dans les idées et les notions de M. de Calanges et de son petit-fils n'influèrent en rien sur l'existence et les sentiments du vieillard. Il apprit plus d'une chose qu'il ignorait ; il fut initié à ce qui s'était passé dans le monde depuis quarante ans ; mais ne changea pour cela en rien ses habitudes, ni ne modifia ses pensées intimes.

Très contraire fut l'effet produit sur le jeune homme. Ces âmes d'enfant, ces cerveaux en éveil sont des tou-

ches fragiles qu'un rien agite et fait vibrer. L'influence de Corbaix fut décisive et totale.

Les matinées étaient consacrées à l'étude, soit que Corbaix vînt au château, soit que Jean se rendît à la maison des Ifs. Il avait été entendu que le commandant, après le repas, garderait sa liberté entière et ne viendrait prendre son élève pour une promenade ou pour s'installer avec lui dans un coin du parc que s'il ne trouvait rien de mieux à faire.

Quand le temps y obligeait, ils se retiraient dans une chambre, entamaient de longues causeries plus profitables aux enseignements que les leçons les plus ardues.

Dès le début, Corbaix constata que nulle autre distraction ne pouvait lui offrir plus d'agrément que la société de son jeune ami.

La plupart du temps, ils s'en allaient en promenade jusqu'à l'un ou l'autre village voisin, rentraient à l'heure du dîner qu'ils partageaient souvent à eux trois.

L'hiver, les excursions furent plus difficiles forcément, les entrevues de l'après-midi moins fréquentes.

On en était arrivé ainsi au deuxième été du séjour de Corbaix au Bois-de-Villers. Un an encore, et Jean devrait être en état d'affronter les examens. Son maître affirmait toute confiance dans l'issue des épreuves.

Jour par jour, progrès par progrès, le grand-père suivait les travaux du jeune homme. Il assistait avec une indifférence apparente, avec presqu'une encourageante approbation, à la complète transformation morale de son enfant ; mais au fond de son cœur il était navré et



Ils s'amusaient au contact chaud de leurs genoux. (page 66)

pleurait la destruction de son œuvre d'autrefois, sa désespérance de revivre plus tard en son Jean.

Et encore ne voyait-il pas tout le changement, ne savait-il pas tout ce que, involontairement ou par la force des choses, ou avec intention, le commandant avait dû laisser connaître de la vie et du monde à son jeune compagnon.

Par son aïeul, souvent Jean avait entendu parler d'amour. Il n'en savait rien d'autre que ce que lui en faisait pressentir la sorte d'extase en laquelle le souvenir de sa morte adorée plongeait le vieillard, l'obligation très agréable de vénérer par la suite et toujours, lui-même, cette jolie et douce femme au visage de madone heureuse.

Mais la saveur d'aimer ouvre dans les jeunes cœurs d'autres floraisons involontaires et plus troublantes en leur mystère.

Jean de Calanges lisait beaucoup. Même choisis, les livres parlent tous d'amour, puisqu'ils parlent de la vie et que, l'une sans l'autre est mensonge. Jean de Calanges eut des incertitudes, des étonnements, des soupçons. Il interrogea. Les réponses furent vagues, rieuses un peu parfois. Des sous-entendus, des restrictions l'intriguèrent.

Corbaix d'ailleurs n'était pas l'homme des pruderies inutiles et des secrets ridicules.

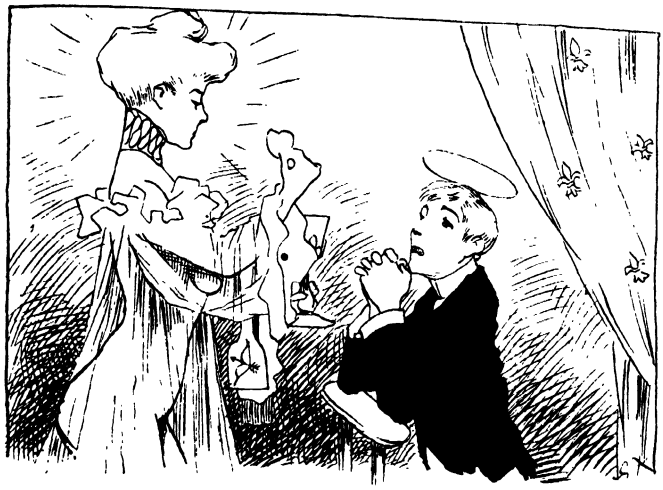
Puisque son jeune élève se disposait à vivre une vie autrement libre et agitée que celle qui le tenait simple et ignorant dans le domaine paisible, il estima prudent

de lui laisser entrevoir quelques-uns des nouveaux aspects de son existence à venir.

— Je lui épargnerai la dangereuse surprise des réalités trop subitement découvertes, pensait Corbaix.

Et il jugeait que son devoir lui imposait une obligation de prévoyance et de révélation. Sa ligne de conduite fut vite tracée. Jean, selon lui, ne pouvait arriver à Bruxelles ignorant de la femme, de l'amour et des grands secrets du sexe.

C'est ainsi qu'il l'amena chez la jeune cabaretière du Piroy ; le fit assister à ses badinages sans façons avec la belle fille appétissante ; exaspéra sa jeune ivresse allé-chée au spectacle de ses ébats ; dessilla des yeux vite instruits et ouvrit sans grande peine un cœur tout prêt pour les tendresses confiantes et les folles aventures.



IV

Quelques jours après leur première visite chez Lucie, une après-midi qu'ils hésitaient sur le choix d'une promenade :

— Si nous allions au Piroy, suggéra Corbaix.

Depuis l'incident inattendu, entre eux il n'avait pas été une seule fois question de la fillette. Néanmoins, lorsque le commandant cligna de l'œil malicieusement en faisant sa proposition, Jean sourit d'un acquiescement complice.

— Comme vous voudrez, dit-il.

Et dès lors, presque chaque jour, sans entente apparente, sans préalable accord, Jean et son maître se dirigeaient vers le cabaret et les entrevues fréquentes accentuaient la camaraderie du jeune homme et de Lucie.

Moins farouche et embarrassé à chaque rencontre,

Jean bientôt s'était mêlé à la conversation, avait osé des mots de galanterie, anodine, un peu gauche au début, plus experte et audacieuse déjà bientôt. Il serrait la main de la belle fille avec plaisir, attardait sa poignée de plus en plus longuement, avec plus de douceur voulue le lendemain qu'il n'en avait coutume la veille.

Corbaix, lui, se détachait visiblement, autorisait, favorisait même une naissante intimité hâtée par d'évidentes sympathies et le sûr désir charnel que Jean ne parvenait plus à cacher. Le jeune homme ne se rendait lui-même pas encore bien compte de l'empire irrésistible qu'il subissait sans l'expliquer.

De sa propre initiative seule il ne parvenait pas à satisfaire l'incompréhensible besoin qui l'agaçait, à raisonner le souci perpétuel de sa pensée, la nervosité de tout son être.

Jean était à présent toujours préoccupé de cette jolie tentatrice qui s'était érigée au milieu de son chemin, jusque là sans variété, sans grande joie, et aussi sans dangers.

Et ces choses d'amour et de sensualité sont bien d'instinctifs besoins du cœur et de la nature. Ils sont révélés à l'adolescent au gré de la moindre occasion qui les peut provoquer, comme la parole, la notion du geste, l'idée des nuances, le sentiment de la peur, ou de l'affection, ou de la gaîté sont innés chez l'enfant. La pudeur aussi de ces troubles intimes, Jean l'eut vis-à-vis de tous. Il entoura de silence ses actes nouveaux. Lui qui avait coutume de conter à son grand-père le détail de ses

promenades comme celui de ses travaux ; lui qui jusque là n'avait rien tu de ses découvertes ou de ses rencontres, il enveloppa de secret, de mensonge ensuite, ses visites à Lucie.

Au commandant lui-même, il n'avoua pas le fond de sa pensée ; il ne pouvait s'empêcher d'en laisser assez paraître cependant — à son insu — pour que Corbaix devinât le succès de son œuvre malicieuse.

Jean rêvait de Lucie. Il ne sut à la longue faire autrement que de parler d'elle à son maître.

Il était craintif, au début, d'un tel aveu. Mais le résultat concordait trop avec les intentions de Corbaix et celui-ci, loin de s'irriter des confidences un peu honteuses du jeune homme :

— Ah! ah! fiston, l'encourageait-il, on s'est laissé tenter et on veut mordre au beau fruit dont on ignore le goût. Ne crains rien, il n'est pas amer : tu peux t'y risquer !

Septembre ainsi s'acheva, toutes leurs promenades les ramenant du côté du Piroy.

Les soirs étendaient déjà très tôt leurs voiles d'ombre.

Corbaix et Jean venaient, à l'heure coutumière, de sortir du bois de Marlagne. Au moment de quitter la grande route, Corbaix sembla se rappeler une course nécessaire.

— Ah! mais, j'oublie qu'il est temps de commander mes lacets de crin au père Binot pour la tenderie aux grives. Si j'allais jusqu'à Buzet? Je suis sûr de le trou-

ver chez lui. Tu m'attendras chez Lucie : dans une heure, je te rejoins.

Il y a un mois, Corbaix eût demandé à Jean de l'accompagner et Jean n'eût jamais eu la pensée de passer loin du château, et dans un café surtout, une heure séparé de son maître.

Aujourd'hui, l'un et l'autre s'estimaient heureux de l'occasion qui, peut-être, n'était pas sans avoir été quelque peu ménagée.

Quand il entra :

— Tiens, vous êtes seul, M. Jean?

— Oui, Lucie ; cela ne vous effraye pas, au moins?

— M'effrayer, pourquoi? dit la jeune fille dans un sourire qui révélait plus d'une intention maligne et, tandis qu'elle approchait un siége pour s'asseoir auprès de Jean.

Celui-ci, lorsqu'il s'était trouvé seul sur le point d'entrer chez Lucie, avait senti une bouffée de désir, comme l'exaltation d'un véritable triomphe, lui gonfler le cœur. Il s'était décidé à dire enfin ou à tenter tout au moins de dire ce qu'il ressentait depuis des jours. Il ne savait pas si les mots lui viendraient aux lèvres. Il ne cherchait pas à les préparer, trop persuadé qu'il fallait que cet aveu fût spontané comme le cri de toute émotion sincère.

Et puis, si les mots ne surgissaient pas, les regards, et les gestes, et les baisers parleraient pour lui.

Qu'avait-il à dire, qu'avait-il à faire? Il avait à mettre aux pieds de la jeune fille, à offrir à sa bonté et à sa

tendresse bienveillante tout son cœur, tout son corps délirant, affolé d'un désir inconnu qu'il ne pouvait encore comprendre. Il était décidé à se jeter dans des bras dont l'étreinte serait le baume à sa souffrance bien-aimée.

Lucie, de son côté, attendait l'aveu du jeune homme.

Elle était de ces filles du peuple ou de ces filles de campagne qu'une ambition travaille et qu'une envie sotte de grandeur amène à tous les consentements. Son père peinait dans les carrières voisines ; sa mère était aux champs du matin au soir. Elle restait seule au logis, faisait le ménage, servait les quelques clients de passage. Belle fille, on sut vite le chemin de chez elle. Les citadins qui passaient par là, galants par habitude devant un frais sourire, furent accueillis avec une engageante familiarité.

La coquetterie des filles pauvres ne va guère sans quelques sacrifices de leur vertu. Lucie était très pauvre et très coquette. Et puis la fierté d'afficher vis-à-vis des amies moins heureuses et moins jolies la faveur d'un " Monsieur " bien mis ; le plaisir d'être serrée dans des bras pas trop brutaux, de sentir des baisers et de frôler des peaux parfumées ; la vanité de tutoyer ceux que les manants saluent avec un respect un peu farouche, valaient bien à ses yeux le risque d'être vilipendée, — mais tout bas — par les matrones du village, la petite honte de n'oser s'approcher du confessionnal au temps pascal, de n'avoir aucun galant " pour le bon motif " parmi les jeunes rustres de l'endroit.

Quant à ses père et mère, on leur criait au scandale

de tous côtés : ils n'avaient rien vu, jamais rien vu de leurs yeux, — donc ils ne croyaient rien : jalousies et racontars.

Et le commerce allait si bien ! A elle seule, Lucie, dans son cabaret, rapportait autant que leurs deux salaires péniblement réunis.

Lucie envisageait — initiée par le commandant aux détails de l'intrigue — la conquête, et mieux : l'initiation du jeune et appétissant châtelain de Calanges comme une aventure à la fois précieuse à son amour-propre et profitable à ses petites affaires.

Ce commerce d'amour est le seul dont le sens s'acquiert vite et sans études. Lucie, quoique trop jeune et friande de baisers pour être intéressée déjà, avait deviné l'avantage qu'elle pouvait tirer de la passion, devenue excessive et irrésistible, du jeune homme.

Elle comprit, le voyant seul auprès d'elle ce jour-là et il la mangeait de baisers, et ses mains, pour la prérer aux dénouements définitifs, mais prévus.

— Non, Lucie, dit Jean, ne t'effraie pas ; mais crois-moi quand je te dirai enfin que je ne pense qu'à toi, que toutes les nuits je fais des rêves dans lesquels je nous vois enlacés, toi me disant des choses si douces, si tendres, moi te les répétant en te baisant sur les yeux, sur les joues, sur les lèvres, partout.

Et ses bras avaient étreint furieusement la jeune fille, et il la mangeait de baisers, et ses mains, pour la première fois, serraient des contours chauds, des rondeurs fermes d'un buste de femme. Lui-même éprouvait la

morsure vive des baisers qu'on lui rendait, des caresses inconnues qui lui parcouraient le corps, rapides, habiles, — délicieuses.

A tous petits pas lents, elle avançant, lui reculant, ils gagnaient un banc propice à leur enlacement, le long du mur, dans un peu d'ombre.

Ils ne se disaient rien ; ils ne se voyaient pas, leurs paupières fermées pendant que leurs lèvres échangeaient la fraîcheur grisante du contact gourmand. Lorsqu'ils s'assirent, Jean sur le banc, Lucie sur les genoux de Jean, ils désunirent leurs bouches, écartèrent leurs têtes, ouvrirent les yeux, et leurs regards ravis, longuement, se marièrent comme si, eux aussi, eussent voulu goûter la saveur du contact.

— Méchant, qui m'as tant fait attendre !

— Tu pensais donc à moi ?

— En douterais-tu ?

— Et moi qui ne vis que de ton souvenir, que dans l'espoir de cette heure enfin venue...

— Tu m'aimes ?

— Si n'exister qu'avec la pensée de toi, nuit et jour, et la faim de ces baisers que je devinais sans en soupçonner la joie exquise, — si cela est aimer, je t'aime, Lucie !

Et les bouches se reprenaient, en de nouvelles délices. Les mains de la fillette jouaient avec les boucles des cheveux de Jean, ses coudes s'appuyaient sur ses épaules, sa poitrine haletait contre la poitrine du jeune homme.

Tout à coup Lucie se redressa, s'écarta :

— Prenons garde, on pourrait entrer.

Jean était pâle, comme ivre.

— Qu'importe? Viens, je veux encore te tenir...

Il s'élançait pour l'étreindre à nouveau. Elle esquiva le geste ouvert des bras, la bouche avide.

— Non, non ; soyons prudents. Si on sait la moindre chose, nous ne pourrons plus nous voir. Et comment à présent voulez-vous que je vive sans vous, ajouta-t-elle languissante, l'œil de tendresse mi-ouvert, la main nonchalante frôlant la main moite de Jean.

— Et moi donc... Mais je te reverrai, dis, n'est-ce pas?

—Demain, voulez-vous? Mais venez plus tôt. Venez vers deux heures. Il ne passe personne à ce moment. Je puis, jusqu'à quatre heures, fermer le café : nous serons seuls. Comme nous nous aimerons bien! Comme je vais trouver le temps long d'ici demain!...

Jean promit, grisé de bonheur. Et ils bavardèrent dès lors gentiment, se dirent de douces choses que Lucie s'efforçait à faire innocentes, que Jean tâchait de rendre le moins naïves possible. Ils se tenaient par la main, s'amusaient au contact chaud de leurs genoux, à l'enlacement de leurs jambes, se prenaient, se rendaient par moments un lent baiser ou se surprenaient d'un brusque bécot d'oiseau sur la joue ou dans le cou.

C'était suave, une joie, une idylle!

On entendit s'approcher le pas inégal de Corbaix. Bruyant, rieur, exubérant, il entra, plaisanta les deux jeunes gens isolés dans le noir de la nuit presque venue

sans que Lucie eût songé à allumer, fit rapidement servir des consommations, prétexta l'heure tardive pour un départ immédiat.

Jean ne remarqua point, sorti le premier après des adieux muettement très tendres, que Lucie disait bas quelques mots à Corbaix. Et, des trois, il fut le seul qui passa une nuit agitée de rêves délirants et hallucinée d'extases.

Lucie avait averti le commandant : son jeune élève devait être libre et seul le lendemain.

Lui-même fournit donc le semblant de raison pour se séparer de Jean, une fois qu'ils furent sortis, et celui-ci partit seul pour le Piroy.

Corbaix passa son après-midi non loin de là à bavarder de choses qui la firent beaucoup rire et un peu rougir avec une plantureuse fillette gaulant des noix dans un verger.

Pendant ce temps, Jean recommençait la scène de tendresse de la veille et renouvelait ses ébats amoureux. Mais cette fois Lucie ostensiblement donna un tour de clef à la porte d'entrée du cabaret aussitôt après l'arrivée du jeune homme et elle l'entraîna dans la chambre voisine.

Une demi-obscurité y régnait : le store était descendu Mais Jean distingua bientôt la table où d'habitude devait coudre son amie, un fauteuil profond dans lequel la mère, les soirs d'hiver, devait reposer sa fatigue, — et, caché sous des cretonnes, le lit large et haut des vieux.

Le soir venait quand Corbaix et Jean se retrouvèrent.

Il fallait rentrer de compagnie au château. C'était le début du mensonge de Jean. Il se cachait de son grand-père, il avait un secret pour lui, — et quel secret!... Celui de sa juvénilité révélée, des premiers délires auxquels on venait de l'initier, le secret de sa chair qui, enfin, savait...

Du vieillard s'était détaché celui qu'il avait cru quelques années pouvoir enfin garder à soi seul, vivant sa pensée, continuant son rêve...

L'hiver passa.

Jean revit souvent Lucie. L'émotion délicieuse des premiers temps, très incertaine et troublée, s'atténua. Un appétit plus net de possession, le besoin de l'étreinte, l'alléchante saveur de la jeune fille le ramenèrent au petit cabaret du Piroy.

Corbaix, après les quelques temps de paisible continence et de plaisirs régulièrement ordonnés suivant les habitudes de ses voyages à Bruxelles, fut pris d'une fringale comme il en avait eu plus d'une autrefois, au temps des garnisons joyeuses. Peut-être la vue incessante du désir, jeune et exalté, de Jean, le voisinage, l'atmosphère de fredaines friandes furent-ils une contagion?

Il entreprit des expéditions de recherche, organisa des plans de conquêtes multiples et, d'un bout à l'autre des

environs, connut bientôt tout le gibier de volupté signalé, leva même de nouvelles recrues, convoita, surveilla, cultiva.

Mais tant d'aventures dont on parle forcément, ces rencontres, ces visites, ces œillades, — et même ces baisers au coin d'un bois, au détour d'un chemin, — ne sont pas longtemps sans se laisser deviner. Le paysan est perspicace, la paysanne jaseuse.

Des coins d'âtres, des pas de portes où l'on potine le soir après tâche finie, les racontars arrivent vite chez Joseph, qui, faisant les courses du château, est l'intermédiaire entre le village et M. de Calanges lorsqu'il en est besoin, et chez Martine qui prolonge un doigt de causette avec les dévotes au sortir de la messe.

Joseph et Martine ont appris l'"affaire" en même temps, le même dimanche.

Jamais la cuisine du château n'entendit aussi orageuse discussion, épouvantée, scandalisée, navrée.

— Je dirai tout, moi, s'exclamait Martine. Il ne se peut pas que Monsieur ignore plus longtemps ce qui se passe. C'est une honte.

— Ne crois-tu pas cependant qu'on exagère?

— Exagérer! Mais pourquoi ce jeune dévergondé se promènerait-il d'un côté et son commandant de malheur de l'autre si ce n'était pour faire tous deux leurs mauvais coups?

— Le commandant a peut-être des occupations qui n'intéressent que lui?

— Ah! oui, des occupations chez la Francine du Ris-

de-Flandre, chez la Marie de l'église et chez les deux rousses des Six-Bras et dans tous les cafés de Wépion où il vient des touristes et où il y a des servantes de Namur et de Bruxelles! Des occupations?... Elles sont propres ses occupations. Et pourquoi ne les raconterait-il pas à Monsieur, alors? Et pourquoi ne dit-on jamais que Monsieur Jean s'en va seul chez cette traînée du Piroy?

— Martine, Martine, calme-toi. Au fond, si même c'est vrai, cela nous regarde-t-il, nous autres?

— Te voilà bien! Vous voilà bien tous, les hommes! Fermer l'œil quand l'un de vous mijote ses infamies. Certes oui, que cela nous regarde. Cela me regarde, moi, en tout cas.

Et Martine s'attendrit, la voix moins colère et indignée, plus mouillée de quelques sanglots apitoyés.

— Qui l'a élevé, somme toute, cet enfant, depuis qu'on l'a recueilli? C'est-y pas nous deux? Monsieur, lui, s'en occupait pour les choses graves, l'instruction et tout le reste à quoi nous ne voyons goutte. Mais autrement, qui l'a soigné, dorloté, aimé comme un chérubin qu'il était? Et puis, dans le désir de Monsieur, que devait-il être son Jean? Un brave homme paisible comme lui, qui penserait tout le temps à la pauvre Madame, hélas! et qui se soucierait pas mal des gueuses courant la prétentaine dans tous les coins!

— Oui, tout cela était bien tant qu'il n'y avait ici qu'un enfant innocent et sans idées. Mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui, oui, aujourd'hui ce Corbaix de mal-

heur est venu et nous a révolutionnés. Ah! en voilà un que je n'ai jamais vu d'un bon œil et j'avais diantrement raison.

— Mais le commandant s'occupe de l'avenir de Monsieur Jean. Celui-ci ne peut rester, à son âge, enfermé avec son grand-père qui ne vivra pas toujours.

— Son avenir! Son avenir! La sotte idée d'en faire un soldat comme lui pour nous le rendre un beau jour aussi avec une jambe de moins, si pas pire! Et pour être officier, il faut donc rouler avec toutes les filles des environs et faire rougir et scandaliser le village entier? Tiens, Joseph, j'en ai assez. Vois-tu, cet enfant-là, c'est un sans-cœur, c'est un maudit : il a de qui tenir Tu te rappelles sa mère, son père...

— Tais-toi, Martine, ne parle pas de cela. Tu sais bien que si Monsieur était là, tu n'oserais dire un mot rappelant ces souvenirs.

— Eh bien! soit, je serai seule à défendre le gamin et à le sauver des mains de son commandant et des griffes des femmes ; mais je te promets que je vais tout raconter à Monsieur. Et ma conscience me laissera en paix, quoi qu'il advienne.

— Quoi qu'il advienne? Facile à dire ; mais crois-tu que Monsieur va prendre tes racontars ainsi tout bonnement, sans se mettre aux cents coups? Tu connais sa vie et ses grandes douleurs aussi bien que moi ; tu sais que son Jean est le seul lien qui l'attache encore à ce monde. Que tu le brises en enlevant au pauvre homme ses illusions et ses espérances dernières, et tu risques de

le tuer affreusement. Crois-moi, va, Martine, laisse faire. Nous ne pouvons rien à ce qui arrive, à ce qui s'est passé surtout et qui est sans remède. Tu te fais du reste, je t'assure, des craintes exagérées. Monsieur Jean grandit, la jeunesse le travaille, il voit volontiers les belles filles : on n'en meurt pas et il est destiné à en voir bien d'autres malgré toi, malgré nous.

Et Martine refoula sa honte, sa colère et sa douleur. Et Jean continua à savourer les baisers friands de Lucie, à leurrer l'affection confiante de son grand-père.





DÉSILLUSION

Au printemps, il fallait prendre les inscriptions pour les examens, réunir les documents nécessaires.

Un voyage à Bruxelles était indispensable. Corbaix accompagna naturellement Jean.

Jamais le jeune homme n'avait dépassé Namur et encore ne connaissait-il la ville que par deux ou trois courtes apparitions récentes.

Rien dans les préoccupations ou les habitudes de M. de Calanges ne se modifiait, bien qu'il fût à la veille de se séparer de son enfant. Tout ce qui se préparait le laissait indifférent en apparence ; il ne paraissait pas s'inquiéter de la liberté et de la nouveauté complète que Jean allait trouver dans sa vie.

Le vieillard abandonnait à Corbaix le soin absolu de tout ordonner, de tout décider. Celui-ci, peu à peu, avait

même perdu l'habitude de soumettre des propositions qu'attendaient d'invariables acquiescements.

Les études de Jean étaient, dans ces derniers temps de préparation, poussées avec ardeur par le maître comme par l'élève. Les sorties de l'après-midi se firent moins fréquentes ; les heures de promenade furent souvent consacrées à revoir des théorèmes, à repasser un règne historique ou à réciter des itinéraires imaginés d'un continent à l'autre.

Lucie se plaignit plus d'une fois d'être négligée. Un jour, elle se fâcha. Jean, que la satiété et l'uniformité banale de cette intrigue commençaient à lasser, ne retourna plus au Piroy.

La grande nouvelle fut vite connue. Martine jubila. Ce n'avait été peut-être qu'une passagère folie, comme un mal étrange dont avait souffert le cher enfant ! Et aujourd'hui tout rentrait dans la joie et l'honnêteté : la guérison était complète.

Les séances d'études se prolongeaient jusqu'à l'heure du dîner. Aussi Corbaix restait presque chaque jour maintenant au château. Après le repas, comme les premiers soirs du printemps embaumeur étaient tièdes déjà, on servait le café sur la terrasse. M. de Calanges et Corbaix, tout en brûlant du tabac blond dont la fumée montait au ciel en frêles contorsions fantastiques mauves et bleues, faisaient une silencieuse partie d'échecs, tandis que Jean échafaudait des rêves, — regardant le jeu sans rien voir, — échafaudait des rêves d'amour, de gloire et de liberté prochaine...

Quand ils partirent pour Bruxelles, M. de Calanges demanda s'ils reviendraient le soir même. Le commandant n'osa dire non. Ils n'eurent que les heures nécesssaires à leurs courses.

Le mouvement tout en gaîté, la splendeur luxueuse, le bruit joyeux, l'élégance des passantes, les décors aux perspectives grandioses de la grande ville émerveillèrent Jean. Il revint, hanté de la brève magie de ce rêve entrevu, sollicité par l'impatience de jouir de cette vie qui lui était destinée pour bientôt.

Corbaix accompagna encore son élève lors des séjours plus longs exigés par les diverses séries d'épreuves, mais il se fit le maître prévoyant et non plus l'ami affectueux et complaisant.

Jean ne quitta l'hôtel paisible où ils étaient descendus, à Ixelles, non loin de La Cambre, que pour les sorties nécessaires à son examen. Le soir, après une heure de causerie avec Corbaix, après une courte promenade jusqu'à l'entrée du Bois, ils se couchaient tous deux sagement.

Les examens terminés, Jean avait la certitude d'une réussite. Il lui restait un mois de complète insouciance avant son entrée à l'Ecole Militaire.

C'était la saison où les derniers touristes occupent les villas et les hôtels des bords de la Meuse. Presque chaque jour, seul ou avec Corbaix, il venait à Wépion.

Ils lièrent là-bas plus d'une de ces liaisons faciles et aimables de villégiature. Ils y nouèrent quelques intrigues avec l'une ou l'autre miss peu farouche ; l'une ou

l'autre jolie abandonnée que le mari très affairé ne vient rejoindre que pour une hâtive entrevue dominicale ; avec l'une ou l'autre belle fille complaisante que la dureté des temps et la pingrerie des hommes empêchent de se payer un séjour aux plages mondaines et aux villes d'eau ruineuses.

Corbaix avait toujours simulé l'ignorance de l'aventure de Jean avec Lucie ; il craignait que le jeune homme, novice et honteux peut-être encore, ne s'effarouchât de la moindre allusion directe, qu'il eût pu prendre pour un blâme.

Et Corbaix ne voulait pas importuner le premier éveil de virilité de son élève. Il voulait que complète fût son initiation. Au moment de l'abandonner aux tentations de la vie libre, il voulait le savoir instruit des secrets d'amour.

Aussi, Lucie abandonnée, c'est vers d'autres désirs que devait se tourner la jeunesse désormais gourmande de Jean. Et moins farouche se fit sa pudeur, plus expansive sa confiance en Corbaix.

Guidé par son maître, Jean se trouva moins gauche en présence des jeunes femmes dont les allures, la conversation et le semblant de retenue, l'apparence vite effarouchée demandaient du tact, de l'adresse et de conventionnels respects momentanés.

Lucie n'avait pas exigé l'apprêt de ces feintes et Jean, sans la prudence de Corbaix, se fût trouvé ou trop timide ou d'une audace gaillarde dont on eût pris effroi et dont on se fût scandalisé !

Dans ce sentier périlleux des amourettes, le commandant fut un guide d'expérience, sûr et bienveillant.

Ce fut surtout un conseiller discret.

Pas un instant, M. de Calanges n'eut le soupçon de ce qui se passait et sa confiance envisageait l'amitié de Corbaix et du jeune homme ainsi qu'une très précieuse bonne fortune, éminemment profitable et de tout repos.

Le vieillard en était arrivé même à se plaire au spectacle de la gaîté de son enfant, à paraître heureux de l'évident bonheur de celui-ci.

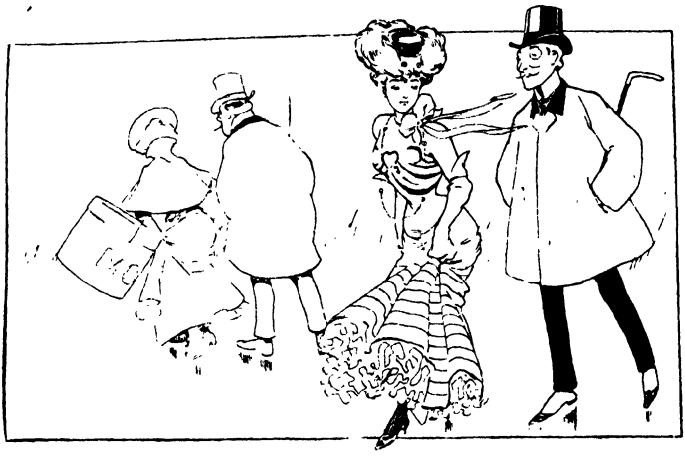
Tout le monde cependant n'était pas aussi aveugle que lui.

Martine et les commères avaient été reprises de leurs pudeurs scandalisées, mais, moins voisines et visibles, les fredaines ne les offusquaient pas aussi douloureusement.

Et Joseph philosophait sur les nécessités des temps, l'indulgence due à la jeunesse et réconfortait les désespoirs de Martine en apaisant ses colères.

Admis à l'Ecole, Jean de Calanges quitta le château dans les derniers jours d'octobre. Corbaix l'accompagnait. Il comptait profiter de ses anciennes amitiés de régiment pour recommander son jeune protégé à quelques officiers qu'il se souvenait encore avoir connus.

M. de Calanges embrassa son enfant sans émotion. Jean partit sans regret. Il n'y eut de larmes que sur les grosses joues couperosées de Martine, très inquiète pour l'avenir...



II

Entré à l'Ecole Militaire, Jean se trouva du jour au lendemain dans un milieu inconnu. Jamais il ne s'était assis sur les bancs d'une classe ; jamais il n'avait gambadé dans une cour de récréation en commun.

Néanmoins, il sut se familiariser immédiatement avec cette camaraderie née de la première heure parmi les élèves d'une promotion. Il éprouva très agréablement la sympathie de ces confidences, de ces conseils donnés et reçus de l'un à l'autre, de cet abandon des pensées, souvent les plus intimes, qui faisaient enfants d'une même famille affectueuse ces étrangers d'hier et lui.

La plupart de ses compagnons sortaient des collèges et des instituts des grandes villes, de Bruxelles beaucoup, et parlaient avec un joyeux sans-gêne, tenant des propos dont Jean ne comprenait pas toujours la lettre,

quoiqu'il en soupçonnât fort bien le sens scabreux et fort libre : plaisirs de leurs sorties, aventures avec l'une ou l'autre de leurs amies, endroits où ils s'étaient rencontrés déjà, où, plus unis, plus nombreux, ils projetaient de se retrouver lors des prochaines sorties.

Les brimades innocentes des " anciens " le laissèrent sans méchante humeur, jovial et conciliant d'accueil à toutes les plaisanteries : c'était le plus sage moyen d'être immédiatement le bienvenu.

L'éducation militaire et les études très arides de l'Ecole le trouvèrent plein de zèle et d'assiduité. Aussi, peu de consignes l'empêchèrent-elles de jouir des libertés du mercredi et du dimanche.

Lors des sorties, il suivit les autres, initiés aux distractions et aux lieux de plaisir de la capitale.

Vers six heures, c'était la descente de la Montagne-de-la-Cour, toute en clarté, en joie bruyante, en luxe étincelant par cette saison d'hiver à ses débuts. Fringant dans le simple uniforme très coquet, Jean de Calanges avait un air de contentement et de jeunesse souriante qui attirait les regards cajoleurs des jolies filles, — les invitations savamment discrètes des autres.

Derrière les glaces de *La Royale*, il assistait au défilé flâneur de toute cette ville dont une moitié était sortie pour se faire admirer par l'autre.

Il n'y avait pas deux mois que Jean était à Bruxelles et déjà il était connu de la plupart des amoureuses aux affections volages, faciles, mais délectables. C'était dans les *bars* du Passage du Commerce et des petites rues

tortueuses voisines des Galeries qu'il achevait d'habitude sa soirée avec plusieurs amis. L'uniforme de l'Ecole était toujours le bienvenu parmi le monde des " serveuses ". A l'entrée d'une tunique de drap gros-bleu épaulée d'or, d'un képi cerclé d'un seul galon, au tintement des éperons, au heurt du sabre sonore, plus d'un petit cœur battait sincèrement. Car il y en a, et souvent, des petits cœurs douloureux d'amour sous les dentelles à l'opulence truquée, sous les soies tapageuses des toilettes aux richesses de contrebande de ces pauvres filles, volontaires esclaves d'un affreux métier de mensonges, de feintes tendresses payées, de labeur éreintant et tuant. Mais, la plupart du temps, les pauvres ne pouvaient rien laisser paraître de leur émoi, par crainte de la " patronne " âpre aux gains ou du client généreux qu'on est en train d'illusionner...

Et, le soir, lorsque, triste, venait l'heure de rentrer au quartier, comme beaucoup d'autres, plus souvent que les autres même, Jean refaisait le chemin de tout à l'heure. La Montagne, descendue au moment très animé de la gaîté mondaine, était, sombre et paisible maintenant, un dur calvaire à gravir pour aller prendre le tramway reconduisant les élèves aux geôles de la Cambre. Les portes, inexorables, se fermaient jusqu'à la sortie prochaine, toujours problématique sous l'incessante menace de la consigne.

Souvent, pour le retour, Jean se trouvait dans un groupe de deux ou trois camarades et de deux ou trois fillettes qui ne voulaient rien perdre des trop courtes

heures d'entrevue. Bien des amies complaisantes connaissent ainsi le chemin du bas-Ixelles pour l'avoir fait sous le regard des étoiles moqueuses, au bras d'un aspirant-guerrier que l'heure de la retraite guette sans rémission.

Ces amours faciles et passagères convenaient à Jean de Calanges et à ses loisirs assez rares d'élève. Son cœur n'avait jamais été façonné pour les épanchements affectueux. L'amour d'une femme ne devait guère le solliciter autrement que pour la joie de l'heure.

Sa passade avec Lucie, l'appétissante cabaretière du Piroy, n'avait rien fait naître en lui de sentimental. Elle ne lui avait révélé que la friande satisfaction charnelle ; elle ne lui avait laissé que le désir de recommencer et la curiosité surtout du changement.

D'ailleurs, ces parties d'amourettes sans lendemain, sans souvenir presque, permettaient l'assiduité aux études et laissaient libre l'esprit pour les tâches nombreuses de l'Ecole.

La base de l'enseignement de Jean avait été solidement édifiée par son grand-père, ensuite par Corbaix. Il eut la facilité de réussir brillamment. Autant il mettait d'entrain et d'insouciance complète au plaisir, autant il réservait d'intelligence et de goût au travail. D'un autre côté, les exercices du corps, l'équitation, l'enthousiasmèrent : il n'avait jamais touché un engin ni soupçonné les dégourdissements athlétiques.

Le congé de Noël ramena Jean de Calanges chez son grand-père. C'était la première fois qu'ils se voyaient

depuis la séparation. Corbaix était venu deux fois à Bruxelles un dimanche, avait prié son jeune ami à dîner avec lui, s'était promené quelques heures, puis l'avait laissé à ses camarades, se réservant à soi-même la liberté de sa soirée.

M. de Calanges fut heureux de constater que l'existence nouvelle de son enfant lui plaisait sans restriction. Il parut s'intéresser à tout ce que Jean lui raconta de l'Ecole, du régime, des études, à tout ce que Jean crut pouvoir lui dire de Bruxelles, de ses sorties, du monde qu'il y rencontrait, des choses qui l'avaient frappé. Mais en réalité le vieillard mettait de la bienveillance à paraître seulement attentif à ces récits. Il n'en retint rien ; nulle particularité ne le frappa. S'il écouta sans indifférence avouée, jamais il ne posa une question, ne fit même une réflexion qui eût révélé de sa part le moindre intérêt.

— Un jour, j'ai dîné chez un de mes amis de promotion : Claude Sermet, et j'ai rencontré chez lui, parmi plusieurs personnes, un monsieur d'un certain âge : M. de Maupast. Mon nom de Calanges l'a frappé. Il a chassé autrefois dans les Ardennes ; il y a connu des de Calanges. Ne vous souvenez-vous pas de lui, grand-père ?

— M. de Maupast, dis-tu ?

— Oui ; il a commencé à venir en Ardennes vers 1860.

— Non, je ne l'ai jamais connu ; j'étais veuf depuis dix ans à cette époque...

J'étais veuf.... J'étais mort à ce qui n'était pas mon deuil et mon souvenir, pouvait ajouter le vieillard.

Sa mémoire lui rappelait seulement ce qui avait pu se passer avant la catastrophe ; tout se rattachait à ce passé inoubliable. Rien n'existait, rien n'avait laissé de traces qui ne fût subordonné aux quelques années d'amour, à l'existence de la morte aimée.

Le commandant Corbaix accueillit avec plus de joie le séjour momentané de Jean au Bois-de-Villers.

Depuis le départ du jeune homme, Corbaix avait continué à fréquenter le château, mais moins assidûment pour deux raisons : les motifs de ses visites régulières n'existaient plus, les leçons une fois terminées, et puis la société de M. de Calanges seul était peu récréative. Corbaix mettait plus de politesse que d'entrain à faire une partie d'échecs avec son silencieux partenaire ou à lui tenir une compagnie que n'égayait aucune conversation, aucune diversion.

Les lettres que Jean écrivait à son grand-père, le commandant les avait toutes lues. Mais Corbaix n'avait pas cru devoir communiquer en échange celles qu'il recevait et où, presque toujours, des allusions ou des récits indiscrets s'ajoutaient aux messages sérieux.

" Hier, c'était la revue des troupes à l'occasion de la " Saint-Léopold. Vous devez vous rappeler la cérémo- " nial : il n'a pas changé. C'est toujours une aubaine " pour nous que ces festivités.

" Tout d'abord, il y a la promesse d'une " levée de " colles extraordinaire qui délivre les malheureux

" consignés et refait une virginité momentanée à tous " les punis. Et puis, il ne nous déplaît pas de parader " en tête des troupes de la garnison, de défiler, super- " bes, admirés, applaudis. Car le bataillon de La Cam- " bre est toujours le chéri du public, et des dames sur- " tout.

" A ce propos, je dois vous conter une étrange aven- " ture qui m'est arrivée hier. Nous étions au repos, ran- " gés sous les arbres de l'Avenue des Arts, attendant " le "garde à vous". Beaucoup de monde nous entou- " rait ; nous nous faisions crânes et fringants pour jus- " tifier les admirations.

" Parmi le public massé en face de nous, sur le " trottoir, de l'autre côté de l'allée laissée libre pour le " passage des Etats-Majors, il m'a semblé tout à coup " avoir le regard attiré par un regard très insistant qui " me fixait. Mais la foule était mobile, très agitée ; le " visage souriant aperçu disparut au même instant. Né- " anmoins je ne crois pas m'être trompé. Vous rappe- " lez-vous Lucie, cette belle fille qui tenait un cabaret " au Piroy et chez qui nous sommes allés souvent en- " semble? Est-elle encore au pays? Je crois bien que " non, car n'est-ce pas elle que j'ai reconnue hier ici, " s'efforçant d'attirer mon attention?

" Si c'est elle, voilà l'innocente (?) fille des champs " bien transformée! En effet, la toilette gauchement " tapageuse et les façons mal assurées encore, mais evi- " dentes, de la jeune personne en question ne laissent " aucun doute sur la vocation de cette bonne Lucie, fati-

" guée enfin de servir de mauvaises consommations pour " assaisonner de plus délectables offrandes.

" Ah! commandant, grand-père ne s'imaginait pas " que tant d'intrigues se nouaient si près de son ermi- " tage! "

.

La lettre s'achevait sur le récit d'une idylle avec une figurante de théâtre, idylle née au cours de cette même journée, finie déjà huit jours après...

Mais, lorsqu'il lui répondit, le commandant ne fit, malgré la demande de Jean, aucune allusion à la rencontre de Lucie à Bruxelles. Et lors de son retour au château seulement, le jeune homme sut positivement que celle-ci avait en effet quitté le pays.

Pendant ses courtes vacances, Jean ne se sépara guère de Corbaix. L'un et l'autre étaient heureux de revivre un peu leur camaraderie d'autrefois. Corbaix se sentait rajeunir de vingt-cinq ans au récit des fredaines, au souvenir des cent aventures de sa vie d'École. Il se remit à parler le pittoresque argot de la "Boîte." Bien des coutumes n'avaient pas changé : c'était souvent le même pittoresque, le même esprit bon enfant ou railleur sans méchanceté qui avait perduré. D'autres événements, d'autres habitudes avaient créé de nouveaux usages ; d'anciennes traditions, par contre, avaient disparu.

Presque chaque élève, dans une promotion, porte son sobriquet. Corbaix, en son temps, avait été le "double-six" de la sienne parce que, toujours mis avec recherche, dépensant largement, raffinant des plaisirs coûteux, on

l'avait au début tenu pour un peu poseur. Or le "double-six" est celui qui *pose* toujours... Il voulut donc savoir lequel des nouveaux amis de Jean était, à son tour, le "double-six" de sa division. Jean lui-même, à son arrivée, avait solennellement été baptisé "Miss" par le Conseil des Anciens, sur la foi de son allure timide, efféminée et de son physique un peu frêle, tout imberbe et tout blond, de sa carnation rose et de ses mains pâles.

Comme l'hiver était très froid et neigeux, les deux amis ne sortirent guère. La plupart du temps se passa dans la maison des Ifs où, tout en bavardant, ils fumaient des cigarettes au coin du feu.

— Mais, à propos, commandant,vous ne m'avez pas donné de nouvelles de Lucie? Est-ce bien elle que j'ai cru apercevoir lors de la revue de novembre?

— Oui, peut-être...

Ce suet de conversation semblait embarrasser Corbaix. Il eût aimer l'abandonner.

— Alors, elle est à Bruxelles? Depuis quand, s'informa Jean?

— Je ne sais pas au juste... Je ne suis plus allé chez elle depuis ton départ... Mais on m'a appris... on m'a raconté dans le village qu'elle était partie. C'est tout récent d'ailleurs. Je crois qu'on ne sait pas au juste où elle est.

— S'il en est ainsi, je suis bien sûr alors de pas m'être trompé. Elle est à Bruxelles. Et, ma foi, je vous assure qu'elle porte son enseigne. Inutile de chercher loin les besognes qu'elle y est venue exécuter. Mais quelle idée



Elles sont deux avec un type plutôt caduc. (page 92)

Elle avait revêtu un domino ample et mystérieux de satin noir ; sa tête disparaissait sous le capuchon très discret ; de son visage voilé d'une épaisse dentelle, on ne distinguait que l'éclat des yeux très vifs et mobiles, le sang aussi des lèvres brillantes.

Jean, à plusieurs reprises, avait observé la solitude et le silence de cette femme, son éloignement du plaisir général. Il avait aussi cru remarquer — illusion, hasard, erreur ? — que son regard croisait un regard posé obstinément sur lui. Il avait cru sentir de la sympathie et de l'attirance émanant de cette inconnue si paisible et si étrangère à la frénésie du milieu.

Il finit par se rapprocher ; ne put douter plus longtemps : le regard suivait son mouvement, engageait à une tentative :

— Vous ne dansez pas, Madame ?

— Est-ce danser que se démener ainsi furieusement ?

— Vous attendez quelqu'un ?

— Non pas. Je regarde et cela m'amuse.

— Vous me permettez de m'asseoir près de vous ?

— Mais certes.

— Et que regardez-vous ?

— Un peu tout le monde ; c'est drôle, tous ces gens, tous ces manèges savants qui échouent ou qui aboutissent. Et vous aussi je vous regardais.

— Moi ?

— Oui, joli blond. Vous aviez l'air de ne pas vous ennuyer.

— Diable, on ne vient pas ici pour cela.

— Et c'est la raison pour laquelle j'y viens.

— Mais il me semble que vous vous y prenez bien mal pour vous réjouir? Cela vous amuse de vous calfeutrer dans un coin?

— Mais cela me réussit?

— Comment cela?

— Puisque vous venez m'y rejoindre.

Jean avait compris, dès les premiers mots, que ses yeux ne l'avaient pas trompé et que l'inconnue avait bien réellement tenté de l'attirer. Et pourquoi ces étranges façons, presque cette timidité d'allures, alors que les paroles osaient une déclaration très nette, que le serrement de main, le rapprochement du corps sur la banquette de velours où ils étaient assis seuls témoignaient d'une franchise bien décidée?

Il est vrai que la femme était masquée et le mystère du loup ou de la dentelle induit les plus hésitantes en des désirs d'escapade et d'aventures.

Ce domino coquet, sombre, sans tapage, et très clos; cette voix douce, sans rien des propos libres et canailles des assidues de ces *Salons*; le parfum émané de sa personne; le sentiment certain né en elle pour le joli garçon pimpant dans son uniforme et rieur dans sa joie, révélaient autre chose et mieux que l'intrigue, la rencontre banales, coutumières de ces bals de Mardi-gras.

La familiarité s'établit vite, mais elle ne cessa d'être affectueuse, sans liberté vulgaire de ton ou de manières.

— Restons-nous ici?

— Ma foi, non. Je préfère changer d'air. Et quel est ton nom?

— Jean.

— Moi, je m'appelle Marguerite.

— Que veux-tu faire?

— Ne pas te quitter si je ne te gêne pas.

— Il est plus de six heures. Allons dîner et après cela nous ferons un tour en ville.

— Quand rentres-tu?

— A onze heures, hélas! Il faut penser trop tôt au départ. Me donneras-tu un pas de conduite?

— Jusqu'où tu voudras.

— Parfait: tu es un ange. Je t'aime déjà tout plein.

— Et moi donc! Mais sois sage. Allons, allons, pas de bêtises ici.

— Ici? questionnait Jean en abandonnant l'étreinte que ses bras avaient ébauchée, en arrêtant le baiser qu'il s'apprêtait à donner au travers du voile sur les lèvres appétissantes. Ici?... Alors je pourrai prendre ma revanche *là-bas?* Tu me dédommageras d'avoir dû tant attendre?

— Nous verrons, petit polisson!

Et ses yeux d'envie disaient assez qu'elle pensait mieux et beaucoup plus que ses paroles ne l'avouaient.

Il était très difficile, au milieu de la cohue persistante, de trouver dans un restaurant une table où dîner à l'aise. Le soir venu, la fatigue aussi peut-être, les ardeurs belliqueuses de la rue s'étaient tempérées. Les bandes exténuées avaient envahi les tavernes.

Jean, de plus, forcément en tenue d'élève, préférait éviter de s'afficher avec une femme masquée. Au lieu de chercher à dénicher une mauvaise place dans un établissement encombré où ils seraient peu ou mal servis, il proposa, puisqu'aussi bien il devait regagner tout à l'heure le haut de la ville, de chercher un refuge paisible.

Ils remontèrent lentement la Montagne-de-la-Cour où, incessant, le flot de foule déferlait sans trêve et il était plus de huit heures lorsqu'ils humèrent leur première "Zélande" dans un restaurant de la Porte de Namur.

Au dîner, Marguerite fut délicieusement gaie, bonne enfant toute affectueuse. Ils partirent très tôt, en voiture ; firent lentement le long détour par l'Avenue Louise pour prolonger le doux tête-à-tête.

Marguerite avait abandonné son voile épais et montrait enfin son visage souriant.

Elle semblait moins jeune que sa gaité et ses propos et son regard surtout ne l'avaient laissé croire à Jean. Mais les traits étaient fins, la physionomie gracieuse. Les joues pâles paraissaient un peu fanées ; un pli tendait la peau aux ailes du nez ; mais la fatigue, la chaleur, la poussière de cette après-midi sous la gêne du masque devaient avoir abattu ses traits. D'ailleurs la persistante lueur des yeux très noirs, très mobiles, étonnamment grands qui envahissaient le visage donnaient une expression très vive ; ils accaparaient l'attention, éveillaient le désir et suscitaient la tendresse.

Le corps ne se défendait plus des caresses.

Abandonnée dans le bras de Jean, l'inconnue savou-

rait d'être bercée dans cette étreinte, au rythme lent de la voiture nonchalante, sur le macadam de l'Avenue.

Des curiosités de réverbères envoyant soudain des clartés après l'ombre d'un arbre surprirent plus d'un rapide baiser durant ce délicieux retour...

Il allait falloir se séparer.

Freins grinçant en mordant les roues, le fiacre descendait vers la vieille Abbaye silencieuse et sombre.

— Quand te reverrai-je, chérie? Demain, c'est mercredi : je puis sortir encore.

— Demain, je n'ose te promettre d'être libre. Je te télégraphierai le matin.

— Sinon, ce sera dimanche?

— Non, sûrement pas dimanche. Mercredi prochain seulement.

— Comme ce sera long!

— Crois-tu que je n'en suis pas triste?

— Et où te verrais-je?... Chez toi, demanda-t-il hésitant.

— Oh! non, répondit vivement Marguerite, pas chez moi, pas en ville non plus. Ici, du côté du Bois ou à Laeken ou bien dans un restaurant discret si tu veux.

— Je t'écrirai d'ailleurs. Où puis-je t'écrire?

— Où? Mais...

La question embarrassait l'inconnue :

— Mais... à la Poste restante, c'est le plus simple. Ecris à *Marguerite B. n° 18*.

— On s'arrête. Voilà, chérie, c'est déjà fini. Il faut rentrer. Mais tâche d'être libre demain. Adieu Margot.

Un dernier baiser plus long, dans lequel la belle fille confia à Jean un peu de son être et affirma de l'amour immensément et, seul enfin, le jeune homme regarda le fiacre placide faire demi-tour, emportant sa nouvelle adorée vers la grande ville dont il voyait au-dessus des toits le halo de fournaise, dont il entendait le sourd murmure lointain.

La nuit, le matin suivant, Jean de Calanges se surprit plus d'une fois avec, dans les yeux, la vision de l'inconnue aux joues pâles, aux regards enjôleurs, aux lèvres humides ; avec, dans la bouche, le goût frais de sa bouche dont les dents avaient touché ses dents en de petits chocs clairs et sonores durant l'écrasement voluptueux de leurs baisers.

Le souvenir de cette femme le préoccupait doublement. Son corps avait gardé un désir ardent et curieux de ce corps qu'il avait senti souple et nerveux sous sa caresse ; son esprit était poursuivi par le mystère de la rencontre et l'absence de tout renseignement, le silence voulu dans lequel on s'était renfermé vis-à-vis de lui.

Il était impatient d'amour, mais aussi de la curiosité de voir cette Marguerite dans la banalité coutumière de l'habit de ville, sous des traits non plus fatigués ni défaits ni altérés par d'étrangères contraintes. Et puis, si sa perspicacité ou une parole imprudente ne faisait pas disparaître un peu de l'incognito, l'intimité grandissante entre Marguerite et lui ne provoquerait-elle pas des confidences, ne ferait-elle pas découvrir le secret?

Nous goûtons moins un baiser s'il est anonyme : la

sensation d'amour est atténuée par le persistant souci de savoir qui le prend ou qui le donne?

Dans la matinée, un télégramme fixa rendez-vous à Jean de Calanges pour six heures dans une taverne très peu fréquentée des environs de la gare du Midi

Quand il entra, Marguerite était seule dans l'établissement. Elle parcourait des journaux illustrés. Au fond de la salle, près du comptoir, un garçon somnolait. Pas un bruit, peu de clarté.

La porte ouverte, Marguerite leva la tête, sourit à l'arrivée de Jean. Le garçon réveillé se leva, prêt aux ordres.

— Bonjour, chérie. Déjà là?

— Oui; j'ai été libre plus tôt que je ne croyais et j'étais si impatiente de te voir!

— Vrai cela? Et tu es rentrée à bon port hier?

— Oui, tout droit dans mon dodo.

— J'ai eu si peur de ne pas te revoir aujourd'hui.

— Ce n'eût pas été de ma faute, va.

— Et que faisons-nous, Margot, ce soir?

Ils dînèrent non loin de là dans un petit hôtel discret et silencieux. Ils se firent servir dans un appartement ménagé pour ces duos à la fin desquels le dessert est grignoté sous les courtines hospitalières d'une alcôve que l'on découvre — comme par hasard — en faisant, après boire et manger, un tour d'exploration dans les deux pièces adroitement disposées par l'hôtelier avisé.

Le repas fut joyeux. Jean connut quelques détails de

la vie de Marguerite et il ne perça pas pourtant l'incertitude de sa situation actuelle.

L'impression de la première minute n'avait, la veille, pas été mensongère. Marguerite n'était plus jeune.

Ou plutôt, ses traits étaient altérés, son teint fané, ce qui donnait à sa physionomie l'apparence d'une trentaine déjà mûre.

En réalité, Marguerite n'avait pas cet âge.

Jean remarqua dans son accent des sonorités étrangères qui lui avaient échappé la veille. L'inconnue était en effet Alsacienne. Elle avait du reste beaucoup voyagé, parlait de séjours en France, en Autriche. Elle connaissait peu Bruxelles, où elle n'était que depuis quelques mois.

— Et tu te plais ici?

— Peu. Je ne vois personne. Je ne sors presque pas. Au surplus, je ne me plaisais pas mieux à Marseille où j'ai habité ces trois dernières années.

— Et en Alsace, retournes tu souvent?

— Jamais.

Sa voix se teint d'amertume ; les mots même, un instant, semblèrent se crisper de douleur :

— J'ai quitté mon pays alors que je venais d'avoir vingt ans ; je n'y suis plus jamais retournée. Il n'y a que là que j'aie été bien heureuse...

— Pourquoi l'as-tu quitté?

— J'ai eu de terribles malheurs. Je ne puis pas te raconter cela, chéri, mais j'ai bien souffert.

— Maintenant, c'est fini?

— Oui, j'ai oublié. Mais... Mais je ne puis pas te dire, vois-tu. Ne parlons pas de cela, c'est trop triste.

— Eh! bien, puisque tu t'ennuies, je te ferai passer tes chagrins, Margot.

— Oui, m'amour ; je les oublierai un moment près de toi. Mais quand tu ne seras pas là?...

— Il n'y a qu'un moyen : c'est de nous voir le plus souvent possible. Tous les dimanches, tous les mercredis, n'est-ce pas? Ah! pourquoi n'ai je pas plus de liberté?

— Elle ne nous servirait de rien. J'en ai moins encore que toi. Nous ne pourrons pas même nous voir les dimanches.

— Jamais?

— Non, jamais les dimanches. Le mercredi, par bonheur, je pourrai presque toujours être à toi.

— Où? Toujours ici?

— Jamais ailleurs qu'à l'hôtel en tout cas. Cela me fait de la peine, va, chéri, de ne pouvoir rien te dire ; mais tu dois m'aimer assez pour me faire une promesse. Tu promets?

— Quoi?

— Dis que tu promets.

— Soit. Je promets pourvu que je te revoie.

— Eh! bien, voici. Jamais tu ne chercheras à savoir qui qui je suis, où j'habite, où je vais en te quittant. Tu devras te contenter de connaître Marguerite, tout court, et de lui écrire bureau restant. Nous ne parlerons pas

d'elle, nous parlerons de toi, nous n'aurons souci que de nous aimer.

Et ce soir-là ils s'aimèrent, radieusement.

Ce soir-là et beaucoup d'autres.

L'aventure était étrange, fleurait un parfum de romanesque qui ne déplaisait pas à Jean. L'affection de Marguerite était un peu maternelle, très douce. Elle avait parfois de subites crises de sanglots silencieux suivies de nerveuses gaîtés qui s'efforçaient visiblement à des joies et des plaisanteries outrées, mal sincères.

Jean, malgré qu'il eût décidé d'en prendre son parti et d'accepter l'aubaine amoureuse telle qu'elle s'offrait, ne pouvait s'empêcher de conjecturer souvent à propos de sa nouvelle maîtresse.

Elle était désintéressée et simple de goûts, portait des toilettes sobres mais riches ; son linge était très élégant et précieusement coquet. Une femme entretenue comme Lucie n'aurait pas eu cette tranquillité de manières ni cette discrétion dans la mise.

Jean faisait de mentales comparaisons avec le luxe criard, souvent le mauvais goût très douteux de Lucie, la paysanne devenue fille riche et dépensière.

Entretenue, au surplus, Marguerite eût été plus libre, moins soucieuse de mystère et craintive d'être vue en public ; elle eût eu surtout dans sa liberté moins de régularité. L'impossible espoir de rencontrer cette femme un tout autre jour que le mercredi et la persistance à disposer, sans accroc depuis qu'ils se connaissaient, de

cette même soirée hebdomadaire intriguaient particulièrement le jeune homme.

Après bien des hypothèses et des observations, Jean en était arrivé à croire que Marguerite était une épouse en mal d'aventures. A ne pas cacher le poids lourd et la contrainte pénible de son existence, elle confirmait son jeune amant dans ses suppositions.

Le mari, peu occupé sans doute au dehors, sauf le mercredi (jour de Bourse précisément), où des obligations le tenaient éloigné formellement, ne lui laissait aucune possibilité d'escapade.

Pourtant, Marguerite ne portait pas d'anneau : un scrupule sans doute le lui faisait enlever lors de leurs rencontres. Jean chercha sur le doigt à découvrir une trace : d'autres bagues avaient marqué des empreintes sur la peau ou cachaient celle qui aurait pu être révélatrice.

Ce qui surtout jetait du trouble dans son esprit et ébranlait malgré tout cette hypothèse après les autres, c'était la science d'amour de Marguerite, très experte, étrangère à aucun raffinement de caresses, à aucune volupté savante. Mais il estima que peut-être — selon ses dires les tristesses de Margot dataient de loin — elle avait, en tous les pays parcourus par elle, cherché des consolations auprès de beaucoup d'amants. Et ceux-ci avaient eu l'enseignement pervers, multiple et minutieux.

Tout cela gâtait un peu à Jean son nouveau roman.

Mais ce n'étaient que des préoccupations lointaines.

Une fois auprès de Marguerite, il était repris de fringales amoureuses. Il n'avait plus de joie qu'auprès d'elle.

D'une semaine à l'autre, pour occuper les heures de son souvenir, il lui écrivait trois ou quatre fois : ces lettres redisaient sans cesse de mêmes phrases d'amour, rappelaient des baisers ou des caresses passés, en promettaient d'autres, faisaient par avance goûter délicieusement le charme infini de l'étreinte prochaine. Qu'aurait-elle pu dire d'autre que cet éternel refrain passionné?

Jean ne savait de sa maîtresse rien que sa douce affection un peu mélancolique, ses élans brusques et de fièvre nerveuse, la splendeur mûre de son corps aux blancs contours potelés.

Les dimanches souvent étaient interminables à son désœuvrement. Il lui arrivait de sortir assez tard de La Cambre, de passer les heures du soir au théâtre et de regagner l'Ecole sans s'attarder comme autrefois à ébaucher une amourette au long du chemin.

Il écrivait rarement à son grand-père. Ce qu'il avait à lui raconter était d'une uniforme monotonie. Ses études se poursuivaient avec des réussites heureuses. Les réponses invariablement étaient brèves et tristes, sans affection apparente, sans intérêt ni conseils. Le langage, l'écriture, le papier comme les pensées étaient surannés, parfumés ou hantés du toujours même et unique souvenir.

Un fait, entre autres, prouvait nettement sa parfaite indifférence, son inattention à l'égard de ce qui pouvait

lui a passé par la tête? Elle n'avait pas l'air bien malheureux et ne semblait pas tellement s'ennuyer au Piroy?

— Il y a eu un tas de racontars. Mais je ne sais pas au juste ce qui est arrivé. Je crois seulement que Lucie n'avait pas le choix et ne pouvait rester encore longtemps par ici.

— Il est de fait qu'on commençait à ne plus être très indulgent à l'égard de ses fredaines.

— Et ces fredaines ne sont pas toujours sans conséquences. Tant va la cruche...

— Ses parents ont fini par s'en mêler?

— Oui; mais parce qu'il n'y avait plus possibilité de faire autrement. La situation devenait dangereuse. Lucie menaçait de les rendre grand-père et grand-mère sans avoir demandé leur avis. Par hasard, l'alerte était fausse. La catastrophe fut conjurée à mi-chemin.

— Le hasard fait parfois bien les choses...

— Oui, mais les commères du voisinage ont peu de confiance dans un hasard venu si bien à point. On a clabaudé. Il était prudent de faire taire tout ce monde en disparaissant. Loin des yeux...

— Loin des cancans. Et Lucie a mis la clef sous la porte?

— Voilà deux mois bientôt. Peu de temps après ton départ elle a disparu de nos parages.

C'était vrai. Lucie avait subi le sort de bien des jeunes filles du peuple ou de la campagne qu'un visage de fraîche beauté, une tournure coquette et le manque de scrupules d'une éducation rudimentaire font la proie

facile des enjôleurs infidèles. Lasse d'être la maîtresse complaisante mais toujours abandonnée, victime à la fin de ces fausses amours sans sincérité, elle avait bien compris que le désir de son corps seul attirait les galants. Dès lors n'était-elle pas sotte de ne pas chercher un bénéfice plus matériel et se créer une existence de paresse luxueuse? Elle n'avait guère le choix de sa vie : parmi les alternatives désolantes, celle-là était encore la plus profitable.

Elle mûrissait un plan de départ, lorsque l'accident d'une menaçante maternité, qu'elle eut la chance — et un peu l'adresse — d'éviter à temps, vint hâter sa décision.

Corbaix, révélant l'aventure à Jean de Calanges, ne dit pas qu'il avait aidé Lucie de ses deniers et de ses conseils à son arrivée à Bruxelles et que souvent il revoyait la nouvelle enrôlée de la légion galante depuis qu'elle revêtait des toilettes d'une criarde élégance et se coiffait de chapeaux extravagants.

— Eh! bien, commandant, voulez-vous parier que si vous voyiez Lucie aujourd'hui, vous ne la reconnaîtriez pas? Si moi-même j'ai pu me souvenir d'elle l'autre jour, c'est grâce à l'insistance de son regard et à ses efforts pour attirer mon attention.

Le jour de l'an passa.

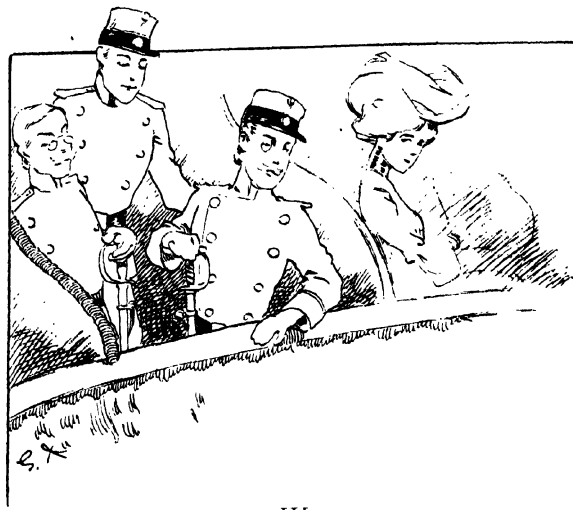
Jean dit à son grand-père les vœux de santé, de bonheur, d'affection qu'il formulait à chaque début d'année. M. de Calanges lui répondit par un froid souhait

de succès d'études et, — plus vibrant dans sa voix, une flamme vive aux yeux, — par l'espoir de continuer à trouver en son enfant, la bonté, la tendresse et la piété du souvenir qui lui faisait perpétuer l'amour de la morte. Et ensemble ils allèrent, émus et silencieux, regarder quelques instants le portrait au doux sourire.

Puis Jean partit, comme délivré d'une contrainte, surprendre Corbaix à la maison des Ifs où l'on n'était guère matinal. Les effusions et les souhaits y furent plus enthousiastes et joyeux.

Les deux amis allèrent achever gaîment cette journée à Namur.





III

C'est un soir de dimanche, peu de temps après le congé.

Jean de Calanges, Claude Sermet et deux autres camarades de promotion ont loué une baignoire à l'Alcazar. Avec l'apparence d'applaudir les chansons alertes, les couplets drôles, les mots à sens équivoque d'une Revue de fin d'année, ils envoient en bruyants bravos leurs admirations aux pimpantes filles qui, sur la scène, offrent le charme indiscret de leurs corps gracieux, le sourire prometteur de leurs lèvres et de leurs yeux maquillés.

Les costumes symboliques d'attributs, sous le prétexte d'évoquer les actualités célèbres, révèlent savamment de suggestives intimités ; les sous-entendus sou-

lignés du geste et de l'accent excitent de gourmands désirs par toute la salle.

L'évolution chatoyante du ballet ; les poses, les groupes, les caresses simulées, les appels, les refus, les étreintes mimés, les danses provocantes sur des rythmes de langueur ou des cadences passionnées, dans les jeux de lumière faisant étinceler les ors, les rouges, scintiller les blancs pâles d'argent, de neige, d'aurore, atténuant la douceur des mauves, des roses, des gris de perle ou des gris de crépuscule ou des gris de tristesse, faisant flamber les bleus de ciel intenses, les verts qui vibrent, les jaunes de cuivre ; le jeu des cent attitudes en harmonie ; les accords et la mélodie de l'orchestre ; les mille nuances de ce kaléidoscope grisent les yeux et les sens.

Le rideau tombe sur l'apothéose de ce décor et une acclamation retentit, du cintre au parquet.

De leur loge, très voisine de la rampe, les quatre élèves de l'Ecole Militaire ont souri aux sourires des danseuses, ont cru surprendre — et toujours ils n'avaient pas tort — des invites, des signes bienveillants, des gestes de sympathie affectueuse dans le mouvement de tous ces bras, les renversements des bustes, les girations, les sauts de grâce, les ploiements de torses en pâmoison, les enlacements offerts, les suavités des paupières baissées, les caresses muettes des lèvres mobiles...

Pendant l'entr'acte, les jeunes gens considèrent le public qui va et vient devant eux, en contre-bas et celui assis aux fauteuils d'orchestre. Des saluts d'amitié s'é-

changent, parfois un seul mystérieux éclat de prunelle, une imperceptible inclinaison de tête.

— Quelle est cette femme qui nous regarde avec tant d'insistance? Qui la connaît? interrogea Claude Sermet.

— Où cela?

— Vers le milieu de la salle, dans les rangées de gauche. Elles sont deux avec un type plutôt caduc.

— L'une a un grand chapeau garni de plumes noires, un corsage de soie Pompadour?

— C'est cela; et l'autre un corsage de jais applique sur la peau.

— Pas mal, pas mal... C'est la petite qui est accompagnée.

— Oui; l'autre semble ne pas s'amuser follement. Mais vois ce qu'elle en pince pour notre coin!

— Elle s'est aperçue qu'on la remarquait.

— Et cela n'a pas l'air de trop lui déplaire.

— A moi non plus d'ailleurs. Veut on filer au foyer : elle viendra peut-être

— J'en doute : elle n'est pas seule. Osera-t-elle lâcher son amie?

— Ah! mais, attendez, interrompit brusquement Jean de Calanges. Du diable si ce n'est pas elle...

— Elle? Qui ça?

— Une femme que j'ai connue dans le temps et que j'ai déjà cru reconnaître l'autre jour à Bruxelles.

— Ah! mais, voilà notre Miss qui nous lève des gi-

biers rares à présent! Car, mâtin, c'est un fameux morceau.

— Oui, oui, c'est bien elle, monologuait Jean très impressionné par la rencontre, troublé plus qu'il n'en voulait laisser paraître par le regard insistant et cajoleur de Lucie qu'il sentait bien s'adresser à lui seul.

— Ecoutez : le second acte va commencer. Nous ne pouvons attendre la fin de la Revue. Il faudra grimper à la Porte de Namur pour le tram de dix heures et demie. Nous partirons dans vingt minutes. La belle enfant nous verra sortir : je lui ferai un signe. Nous attendrons un instant en bas, et, si elle peut venir, nous nous embarquerons pour La Cambre dans un sapin.

— Vas-y, l'innocent! C'est toi qu'es l'élu, gouailla l'un des jeunes gens. Nous ne pouvons entrer en ligne.

— Tu es trop "handicapé", puisque tu connais l'aimable vierge.

— Pour la succession, numérotez-vous!...

— Miss, à toi les premiers outrages !

— Les premiers?... dit à mi-voix Jean, ironique, que cette soudaine rencontre avait bouleversé.

Tout en plaisantant, le temps avait passé ; l'heure du départ inexorable obligeait les élèves à interrompre leur joyeuse soirée pour reprendre le chemin de leurs dortoirs mornes.

Dans le vestibule du théâtre, ils attendirent plus de dix minutes.

Lucie ne vint pas.

Le retour à La Cambre dans le froid, le noir, la solitude de cette nuit d'hiver fut d'autant plus maussade.

Jean, à partir de ce moment, songea plus d'une fois aux sourires, insistants comme des appels à un revenez-y, de celle qui avait été son initiatrice, son premier caprice d'amour.

Le mardi, durant la récréation de huit heures, il arpentait la cour, sous les accacias rabougris qui en ont tant et tant vu de ces allées et venues machinales d'élèves.

Le vieux sergent-facteur distribuait les lettres, appelant chaque nom que son accent flamand estropiait, avec une désopilante, mais persistante fantaisie.

— Môssieu Jean de Calann'ge...

Il faisait sonner un tas d'*n* et creusait un barbare *g* guttural.

— Miss! Miss! un poulet de la duchesse!

— Vaurien! Tu nous a floués dimanche à l'Alcazar; tu gardes tout pour toi.

— Monsieur fait des cachoteries...

L'écriture enfantine, hésitante de l'adresse sur l'enveloppe de papier rose au format très étroit, tout en longueu., adorné d'une devise de contrebande en relief au dos, révélait sans erreur une expéditrice plus experte en élégant tape-à-l'œil qu'en calligraphie et même en orthographe.

La lettre était de Lucie.

Jean déchiffra les brèves pattes de mouche :

" Mon chéri, disait le billet, je n'ai pu te voir sans

" me rappeler nos bonnes heures d'autrefois. Toi non " plus, n'est-ce pas, tu n'as pas oublié ta Lucie qui t'a " bien aimé? Ne veux-tu pas venir me voir? Cela me " ferait tant de plaisir. Je t'aime encore tout comme " avant. On m'a dit que tu sortais le mercredi. Demain, " à partir de cinq heures, je t'attendrai chez moi. Ac- " ceptes-tu cent gros baisers? — Lili ".

Suivait l'adresse.

Le prénom de la signature intrigua tout d'abord Jean. Il comprit bientôt. Lucie constituait une étiquette banale pour une amoureuse et Lucie était allée rejoindre la modeste défroque campagnarde, les saines couleurs roses des joues, la simple torsade opulente des cheveux bruns, le parler sans prétention peut-être, la sincère amitié sans arrière-pensée.

Jean se demanda quel parti prendre. Il n'éprouvait nul désir de renouveler une intrigue avec celle dont il avait été durant tout un hiver l'ami très affectueux et assidu. Le souvenir qu'il avait conservé de la jeune cabaretière aux façons rieuses de bonne volonté s'associait mal à l'expérience que les donneuses d'amour frelaté lui avaient bien vite fait acquérir à Bruxelles Il ne s'imaginait pas la conversation, les habitudes, les manières, les raffinements d'intérieur et de toilette familiers à Lucie comme ils l'étaient aux autres femmes dans l'intimité desquelles il avait pénétré.

Le retour, que semblait vouloir provoquer la lettre rose et auquel avaient invité par deux fois les sollicitations muettes, ne tentait pas Jean. Au surplus, il devait

accompagner son ami Sermet dans une partie projetée depuis longtemps. Il oublia vite l'appel de Lucie et, le mercredi matin, il ne pensait même plus à ce rendez-vous.

Mais les plus beaux arrangements ont, à l'Ecole Militaire, des destinées incertaines. L'incessant péril de la consigne guette, jusqu'à la minute extrême, les plus rassurés. Un élève ne peut se tenir pour libre que du moment où, la porte bienheureuse franchie, il respire un autre air que celui, néfaste et dangereux, de la "Boîte".

Une distraction à l'appel de quatre heures, et voilà Sermet tenu en cage pour la soirée, et voilà la partie manquée...

Désorienté, Jean n'a plus le compagnon qu'il espérait. Ses heures de sortie sont sans but. Il se dirige vers l'Avenue Louise, hésitant sur un parti à prendre?...

C'est à ce moment qu'il songe tout-à-coup à Lucie et à son invitation pressante.

Pourquoi pas? Ce n'est ni du désir, ni un sentiment, ni un espoir quelconque qui lui suggèrent cette idée de revoir la jolie amoureuse d'autrefois. C'est plutôt une curiosité à laquelle son désœuvrement l'incite.

Lucie — Lili depuis deux mois — habitait un entresol, rue de l'Enclume, dans le bas du faubourg de Saint-Josse.

Jean de Calanges fut accueilli avec une joie et une bruyante effusion sincères.

— Vraiment, c'est gentil d'être venu! Tiens, assieds-toi. Donne ton sabre, ton képi; mets-toi à l'aise. Et

comment s'amuse-t-on à Bruxelles? J'ai bien des fois cherché à te rencontrer. Je t'ai d'abord vu de loin, un dimanche, Place Royale, mais tu marchais vite : je n'ai pu te rejoindre et tu as disparu. Et l'autre soir, à l'Alcazar, j'étais avec une amie; je n'aurais jamais osé la quitter. Tu penses si j'en avais l'envie?

C'était un déluge heureux de mots. Lucie avait sur le cœur et sur les lèvres tant et tant de choses à dire que tout lui arrivait en désordre et qu'elle voulait tout raconter bien vite pour être plus tôt libre afin de parler tendresse et souvenir,... de se taire, retrouvant des griseries dont la saveur n'était pas oubliée et qu'elle espérait éprouver à nouveau dans les bras de son ami.

— Mais comment es-tu arrivée ici?

— Un tas d'histoires, chéri. J'en ai eu, va, des tourments là-bas. Mais c'est tout. Ici, plus de tracas. Finis les embêtements! Vive la joie! Et ohé, donc!...

Elle affectait la gaminerie gouailleuse des tristes peinardes de la noce. Débutante, elle pouvait encore s'illusionner sincèrement. Et, de fait, elle semblait parfaitement heureuse.

C'était coquet chez elle. La chambre où elle avait reçu Jean donnait sur la rue des Deux-Eglises. Cent fanfreluches, des éventails piqués au mur, un abat-jour rose, — grosse fleur légère de soie et de dentelle —, un paravent chinois bariolé des vols d'oiseaux fantastiques, deux poufs couverts de velours clair, quelques écharpes aux tons lumineux et frais éparpillaient dans la pièce

une gaîté délicate, un mignon luxe, de pacotille et de bibelots certes, mais plaisant à l'œil et gracieux.

Voisine, la chambre à coucher complétait l'appartement. Jean apercevait par la porte entr'ouverte les draperies de cretonne pâle semée de fleurs énormes qui cachaient le lit — autel aux dieux-lares de ce toit hospitalier.

Sur un fauteuil bas, devant la cheminée où brûlait un foyer à gaz, Jean s'était assis et Lucie bientôt avait pris place sur ses genoux, lui entourant le cou de son bras sorti, nu, du peignoir indiscret.

— Sais-tu qu'on est rudement bien chez toi?

— Tu trouves, chéri?

— J'aime mieux cela que le café fermé à clef du Piroy ou que l'auberge de la Belle-Etoile au bois de Marlagne.

— Alors, tu ne m'en veux pas de t'avoir écrit? Tu reviendras?

— Attends au moins que je sois sorti avant de me parler de revenir.

— J'avais tant et tant envie de te revoir! C'est que nous avons passé de si bons moments à nous deux. Tu te souviens, le premier jour, quand tu n'osais rien me dire?

— Et après, la fois où il y a eu un orage et où ta mère est rentrée?

—Tu t'es sauvé par le jardin et tu as été tout trempé... Et lorsque la vieille Martine de chez toi est venue me faire une scène?

— Et puis le commandant qui faisait semblant de ne rien voir et qui savait tout! A propos, as-tu des nouvelles du commandant? Ne l'as-tu jamais revu à Bruxelles?

— Le commandant?... Je ne sais pas... Oui... Oui, je l'ai revu une fois... une fois ou deux, de loin. Je ne l'ai plus rencontré depuis longtemps... Mais toi, parlons de toi. Tu dois en faire des conquêtes, ici? Il y a un tas de femmes qui me parlent de toi.

— Que veux-tu? Nous sommes beaucoup d'amis. Nous sortons tous ensemble. Tout le monde se connaît. Mais, dis-moi, tu ne dois pas non plus t'ennuyer. Sais-tu que tu dames le pion à plus d'une avec tes yeux de perdition et ta bouche à ensorceler la création!

— Grand gosse!... comme je te disais. Tu te souviens? Tu n'as pas perdu l'habitude de me conter des bêtises. Eh! bien, tu peux me croire. Je suis ici bien sage, je ne sors presque pas. Et tu es le premier qui pénètres chez moi.

— Le premier? sourit Jean incrédule.

Lucie rectifia, un peu gênée :

— Le premier... entendons-nous : tu devines bien qu'il faut vivre. J'ai un ami, un brave homme, d'un certain âge, un Monsieur très bien, très bon à qui je ne voudrais rien faire de mal. C'est bien parce que c'est toi que je te reçois, va, sinon...

— Ah! merci. Alors moi je ne compte pas ; je ne tire pas à conséquence?

— Gros bêta! Toi, c'est pas les autres. Toi, t'es mon

premier, mon amour d'autrefois, mais mon vrai, celui pour tout de bon. C'est pour cela que j'ai voulu te revoir. Nous fermerons encore la porte à clé ; nous nous cacherons bien fort, nous nous aimerons pour nous deux tout seuls...

— Et puis ta maman, — ou plutôt non : ton vieux brave homme, un jour d'averse où il aura oublié son parapluie, rentrera à l'improviste et j'en serai quitte pour me sauver — plus par le jardin, mais par le balcon et les gouttières! C'est que cette fois j'ai mes ors et ma ferblanterie à garantir...

— N'aie pas peur, je suis bien libre, je suis toujours prévenue quand on vient me voir. Ou bien on m'écrit afin que j'aille rejoindre en ville...

Lucie, de plus en plus, se faisait câline et pressante et elle était sincère. Son envie de revoir Jean et de goûter un peu à nouveau la douce et vigoureuse jeunesse de ses baisers lui avait fait peser tous les dangers et estimer toutes les sécurités de sa situation. La résistance, l'apparente indifférence légèrement railleuse du jeune homme surexcitaient encore son insistance gourmande.

La femme est une enfant gâtée que la difficulté d'obtenir une chose désirée pousse à la vouloir plus intensément encore : l'ayant enfin conquise, elle en est souvent vite lassée.

Jean n'eut l'indiscrétion ni la curiosité inutile de s'informer plus minutieusement de l'exacte existence actuelle que menait Lucie, de la personnalité, du nom même



Elle sortait avec Jean. (page 103)

de ce "protecteur" dont elle lui avait parlé, de ses amies. L'apparente aisance, le bien-être plutôt tranquille que tapageur, l'ordre propret de l'intérieur de cet entresol paisible ne dénonçaient pas une totale déchéance de la jeune fille jusqu'aux turbulentes débauches de l'amour vénal au jour le jour.

Lucie s'était serrée plus étroitement contre Jean. Elle avait posé, hésitante un peu d'abord, plus audacieuse ensuite, ses lèvres sur sa joue, près de ses lèvres à lui. Ses mains frôleuses avaient hasardé des caresses.

Ils ne disaient plus rien. La nuit était tout à fait venue. Le foyer seul projetait dans la pièce une lueur rouge qui tremblait.

Jean s'était mis à partager les jeux de la belle fille qui l'enlaçait maintenant franchement à son tour. Des rires s'étouffaient sous des baisers sonores. Les bustes, les plis des reins s'échappaient, renversés, tordus, sous les jeux énervants des doigts.

Tous deux éprouvaient le même désir de retrouver des impressions vives d'autrefois, de s'abandonner aux extases qui les avaient tenus tant de fois haletants et pâmés dans les bras l'un de l'autre.

Le temps qui s'était passé, les changements survenus, la différence des situations, ce qu'il y avait de modifié dans leurs cœurs et leurs pensées donnaient à l'envie de ce recommencement le charme excitant d'une nouveauté pimentée.

L'idée de cette reprise les mettait en appétit comme, moins rouée de la part de Jean, moins sincèrement sen-

suelle de la part de Lucie, les avait troublés, en son temps, l'imminence de la première possession.

— Sans prononcer un mot, sans se désunir, ils gagnèrent à pas lents la petite chambre hospitalière, calme, mi-obscure, simple, engageante sous son air d'innocence menteuse...

.

L'approche de l'heure de la rentrée inexorable à l'Ecole fit sortir, très las, Jean de Calanges de la nuit discrète des draperies de cretonne pâle semée de fleurs énormes sous lesquelles, sitôt qu'il fût parti, s'endormit, nonchalante et heureuse, la belle Lili...



IV

— Que faisons-nous ce soir?

— Tiens-tu beaucoup à aller quelque part?

— Moi? Non. Fais comme tu le préfères.

— Eh! bien, veux-tu : nous irons dîner au plus près, à la Porte de Louvain par exemple et puis nous rentrerons à la maison.

— On fera des tasses de chocolat...

— Et des "grosses bêtises" aussi m'amour, toute une soirée, au coin du feu.

— Adjugé!

Presque tous les dimanches, les mercredis, Jean de Calanges venait chez Lucie. Un grand regain de passion, une ardente envie rajeunie l'avait rejeté dans les bras de son ancienne maîtresse .

Elle se gênait peu, ne se cachait guère, sortait sans

précautions avec Jean, se montrait avec lui au théâtre ou dans les restaurants sans crainte d'être rencontrée.

Tant d'indépendance, tant de liberté aussi qui permettait à la jeune fille de ne refuser presqu'aucun des rendez-vous qu'il lui demandait, n'avaient pas été sans étonner, sans inquiéter Jean au début, sans lui faire concevoir des doutes sur la sincérité des aveux de Lucie, lors de leur première entrevue.

Mais bientôt dut-il admettre qu'elle avait dit vrai. L'aisance de sa vie, certaines allusions, la découverte de l'un ou de l'autre objet oublié dans l'appartement par l'" ami " lors d'une récente visite, ses relations de camaraderie avec toutes femmes aux liaisons sérieuses et durables, rangées dans leur irrégularité, prouvaient l'existence du mystérieux protecteur. Parfois aussi, se trouvant ensemble en ville, il était arrivé que Jean fût brusquement abandonné, sa compagne arrêtée tout-à-coup devant une vitrine, affectant d'être seule, le laissant continuer le chemin sans elle.

Habitué, il comprenait la ruse, ne faisait rien paraître. Plus loin, Lucie le rejoignait, hésitant encore ; au prochain tournant de la rue seulement elle se mettait à rire de sa peur :

— Ce n'était pas lui...

Lui! Il existait donc.

Ou bien :

— C'était un de *ses* amis. Il aurait pu faire un tas de racontars.

Une sorte de pudeur, l'embarras de laisser intervenir,

même en paroles banales, entre elle et lui, cet homme inconnu qu'ils trahissaient tous les deux, empêchait Jean de jamais en parler à sa maîtresse. Il lui semblait que le connaître eût été rendre impossible l'éventualité de le tromper plus longtemps. Anonyme, il n'éveillait pas le scrupule. Il arrivait même que Jean souhaitât son irréalité pour s'affranchir de tout remords.

Lorsqu'il réfléchissait, néanmoins, il conjecturait l'hypothétique situation du brave homme, lui ébauchait en son esprit un caractère et un signalement.

Il en était venu à se le figurer, d'aspect et de sentiments. C'était un provincial : un homme habitant Bruxelles eût eu moins de régularité et plus de fréquence dans ses visites rue de l'Enclume. Il avait des amis à Bruxelles. Il était riche et généreux. Il ne devait, comme homme, pas désappointer Lucie : jamais elle ne se moquait de lui, jamais ne contait à son sujet des détails méprisants sur leur intimité. Sans le connaître, Jean l'estimait. Il était souvent près de s'en vouloir et d'en vouloir à Lucie de leur mauvaise action.

Mais ces accès d'honnêteté, s'ils étaient nombreux, étaient brefs. Un baiser, une fusée de rire de la jolie fille, une blague à la salle d'études, une farce au dortoir, les causeries bruyantes aux récréations faisaient bientôt s'envoler le souci.

Avec Lucie, Jean vécut plus isolé de ses amis d'Ecole. On le plaisanta souvent sur sa disparition de leurs parties coutumières. Mais, connaissant la raison qui le rete-

nait attiré dans des bras appétissants, on avait pour son sort plus d'envie que de moquerie.

L'arrivée très fréquente des enveloppes roses aux distributions des courriers soulevait des appels amusés :

— Miss ! Miss !

— ... *Encore un baiser, veux-tu bien?*

— Ça fait trois depuis dimanche !

Une autre fois, la lettre était hâtivement envoyée par exprès :

- Flambé, Miss ! La place est prise ce soir...

Lui, souriait, ajoutait même ses plaisanteries à celles des autres.

Il y avait deux mois bientôt que Lucie, plus entièrement qu'autrefois, avait reconquis Jean de Calanges. La visite imprévue d'un haut personnage étranger avait, toute la matinée, occupé les Elèves de l'Ecole militaire à des exercices extraordinaires. Une récompense habituelle en ce cas est d'octroyer, pour le soir, une sortie générale.

C'était un lundi : une liberté inespérée donnait la clef des champs à cette jeunesse.

Jean n'avait pas averti Lucie. Il l'avait quittée la veille à onze heures, à la porte de la Cambre, où elle avait tenu à le ramener. Ils ne prévoyaient pas à ce moment la possibilité d'une nouvelle entrevue si prochaine.

Jean allait télégraphier rue de l'Enclume pour annoncer la bonne surprise lorsque Sermet l'interpella :

— Jean, que fais-tu ce soir? Vas-tu encore conjuguer tes *je, tu, nous?*...

— Sais pas. Où veux-tu aller? J'ai l'intention de télégraphier à Lili.

— Ecoute, tu peux me rendre un grand service. Puisque la sortie d'aujourd'hui n'était pas prévue, sacrifie-toi une fois. Du reste, cela vous reposera tous les deux.

— Dis donc, parle pour toi!

— Ne préviens personne et viens avec moi. J'ai envie de plaquer Marion. Je crois que c'est une occasion superbe : je vais la pincer. Mais je n'aime pas être seul. Si tu es avec moi elle n'osera pas faire de potin et, de mon côté, je serai moins sujet à m'emballer. Je suis sûr que nous la trouverons vers six heures. C'est toi qui conviens pour éviter le grabuge. Tu acceptes?

— Dame, une commission aussi... réjouissante ne se refuse pas. Si l'on s'assurait contre les accidents avant d'entreprendre ta croisade?

— Ris pas, ce ne sera pas si drôle.

— Pour qui?

— Pour elle, car moi, tu sais, ce que je m'en bats l'œil! Aussi ce sera expédié en deux temps...

— Trois mouvements : air connu. Pourvu que je ne tombe pas sur la mienne!

— Ne crains rien : nous ouvrirons nos quinquets.

A six heures, Claude Sermet et Jean pénétraient dans un grand établissement de la rue d'Arenberg, rendez-vous coutumier de couples amoureux. Une allée conduisait de la rue à la salle illuminée. A droite et à gauche

de ce couloir avaient été ménagées des logettes closes de verdure qu'occupaient une table et quatre chaises. Discrètes, ces contrefaçons de tonnelles abritaient des éclats de rire, des embrassements sans façon, des tentatives de caresses pressantes, des défenses sans persuasion, ou bien, plus calmes, des conversations tendres, des rapprochements silencieux. Combien de relations se sont nouées, de liaisons ont été rompues aussi sous la protection bienveillante de ces sapins malingres, de ces potées de lierre, de ces gerbes de lauriers anémiques!

Sermet et Jean avancent lentement entre les deux alignements des tables très occupées à cette heure. Au passage, ils regardent à droite, à gauche, amusés par les spectacles entrevus, par les bribes de dialogues surpris.

Tout à coup Jean a un mouvement d'arrêt. Il est très pâle ; il semble qu'il va chanceler. Mais ce n'est qu'un éclair, le temps d'un regard ou d'une pensée et il s'est repris. Il saisit d'une main nerveuse le bras de son ami, qui, distrait d'un autre côté, n'a rien remarqué de son trouble subit et il l'entraîne rapidement vers la grande salle.

Néanmoins son émotion le dominait encore

— Qu'as-tu? lui demanda Claude.

— Rien. J'ai cru apercevoir Lucie.

— Eh! bien?

— Ce n'était pas elle..., Mais, tu comprends, cela m'a bouleversé sur le moment, d'être pincé hors de la "Boîte" alors qu'on me croit bien sage au cours ou à l'exercice!

C'était pourtant bien Lucie et Jean mentait. Il l'avait parfaitement reconnue. Elle aussi l'avait vu, lui. Et leurs regards, en un croisement d'une seconde, avaient tous les deux été enflammés d'une atroce angoisse.

Lucie n'était pas seule.

Jean maintenant le connaissait, le brave homme, l'ami mystérieux. Il l'avait vu de près, le provincial qu'il s'était imaginé riche, généreux, bon, conciliant, mari lassé peut-être du train-train de sa petite ville, du monotone menu conjugal. Le protecteur peu encombrant de Lucie, c'était Corbaix...

A cette minute de la rencontre, un triple émoi avait étreint ces trois cœurs diversement soucieux d'un aussi malencontreux imprévu.

Jean, tout éperdu, entraînait Claude. La découverte lui brisait le cœur et son chagrin se mélangeait de colère, presque de dégoût. Il se tenait pour berné par cette femme qui l'avait placé en si piteuse posture devant le maître auquel il devait tant. Il en voulait à Corbaix de la méfiance qu'il avait mise à garder le secret de sa liaison, à feindre l'ignorance lorsqu'il s'était agi entre eux du séjour de Lucie à Bruxelles. Son ressentiment s'exagérait parce qu'il s'estimait deux fois leurré, par l'amant comme par la maîtresse.

Celle-ci, en reconnaissant Jean, avait été partagée entre deux sentiments. Une femme garde un scrupule, qu'elle soit mariée ou liée seulement, à se montrer, dans des moments d'expansion joyeuse surtout, avec son

seigneur et maître à celui qui reçoit le profit de ses préférences amoureuses. En outre, la surprise de rencontrer son ami en ville alors qu'elle le croyait à l'Ecole, le dépit de n'avoir pas été prévenue d'une sortie dont il se réservait ainsi à son insu le plaisir égoïste, le mensonge par conséquent qui la dupait, l'énervèrent plus peut-être que sa gêne d'être vue par Jean accompagnée de son protecteur, de celui qu'elle savait un perpétuel souci dans leurs pensées et leurs cœurs.

Corbaix enfin avait, lui aussi, reconnu Jean. Et sa peur honteuse d'être aperçu l'empêcha de remarquer le trouble de sa compagne et celui du jeune homme. De tous, il fut le moins tristement ému, la joie le prenant bientôt de ce que Lucie et Jean ne se fussent pas regardés, que lui-même n'eût pas attiré une attention très embarrassante.

Claude Sermet et son ami étaient allés s'asseoir, silencieux, chacun préoccupé de son propre souci.

Marion vint enfin et, sans défiance, alla retrouver un " pékin " qui feuilletait, nonchalent, les illustrés depuis quelque temps. Muette, ridiculement bouffonne pour un spectateur, la scène de rupture eut lieu d'un bout à l'autre de la salle, par signes, par gestes. Ce fut un mimodrame burlesque auquel Jean, désorienté encore, n'eut pas à prendre part.

Quand les deux amis sortirent, Lucie et Corbaix n'étaient plus là. Claude était très agité, préoccupé du haut-fait qu'il venait cavalièrement d'accomplir, du bon piége

dans lequel il avait pris la pauvrette Marion dont son amant volage était las.

— Expédiée! dit-il en matière d'*amen* lorsqu'ils se retrouvèrent dans la rue.

— Oui, la soirée a été bonne, ajouta amèrement Jean : coup double! Nous n'espérions pas cela.

— Comment, coup double? Tu crois qu'on va te lâcher parce que tu es sorti sans rien dire?

— Oh! non, mais tu m'as donné envie... C'est moi qui lâche. Que fais-tu mercredi?

— Rien. Et toi non plus? Ça va bien : nous partons en chasse!





V

Une folie jette de la gaîté bruyante dans la foule badaudant par les rues de la ville. Un extravagant besoin de tumulte, une ivresse de cris, de rires, de gestes désordonnés se sont emparés de tout le monde. Des remous soudains, des tassements plus denses dans la cohue bousculent vingt personnes sur un même point, les entourent d'autres qui se massent à leur tour, accroissent l'encombrement, ajoutent leur frénésie en joie au tohu-bohu grandissant. Des groupes, émergent les levées rapides, sans cesse recommençantes, de mains fines de femmes gantées, de poignes robustes d'hommes ; ces mains lancent la semence verte, jaune, rouge des *confetti*, des petits ronds de papier clair.

Carnaval était mort ; les grelots et les manteaux bariolés, gémissait-on, avaient cessé d'illuminer de leurs

diapreries les mardis-gras devenus mornes, n'échevelaient plus par les villes leurs folles turbulences. Mais Carnaval doit être éternel comme le rire ; et l'ingénieuse et simple trouvaille d'une mode nouvelle a régénéré la gaîté ralentie. Arlequin court encore par nos rues : mais on le vêt, qu'il y consente ou non, de cent papiers multicolores. Les pantins de Bergame, les Pierrots pâles, les Folies sautillantes gambadent à nouveau : mais ils se drapent dans d'involontaires manteaux de papier fragile et mobile et changeant. Carnaval est très vieux. On a inventé les *confetti* pour tromper son œil mal clairvoyant. On l'illusionne du retour de son glorieux passé de liesse délirante ; nous autres, ne nous leurrons-nous pas de même du factice entrain de ces jeux de bataille pour oublier, une heure, le souci de nos vies?...

L'averse dégringole de partout.

Des fenêtres, il en tombe, de ces milliers de rondelles émiettées en mille petits nuages lents qui s'éparpillent sur les têtes, sur les épaules. Des voitures qui fendent péniblement le flot de foule bientôt refermé derrière elles, il en est lancé, des gerbes épaisses auxquelles d'autres gerbes répondent. D'un trottoir à l'autre éclatent, en incessantes fusées de feu d'artifice, les miroitements de ces courtes pluies colorées. Dans l'air s'enchevêtrent les nuances, volètent les papillons balancés de ci de là par de nouvelles poignées surgies sans répit ; il plane un brouillard en arc-en-ciel toujours mouvant. Sur les chapeaux, sur les habits, s'accumule la neige rose, la neige bleue, la neige verte ; les yeux sont aveuglés,

les gorges râlent. Des frissons agitent les corps énervés par les chatouillements des petits papiers descendus le long de la peau, sous le linge.

On enfonce dans un tapis de douceur moelleuse. On trébuche sur des tas accumulés dans les angles des bordures. On patauge dans le ruisseau qui charrie sans fin ses pépites ; — mais malgré tout, comme si l'ivresse fut devenue machinale, le geste automatique, les mains lancent toujours, lancent en gerbes, font éclater en fusées, se déchirer en averse, fondre en pluie, tomber en neige les *confetti* inlassables.

Les corps s'écrasent, les poitrines étouffent, les pieds se broient ; — mais les mains sèment toujours. Des yeux pleurent, brûlés de poussière ; des gorges souffrent, envahies par le papier ; des joues s'endolorisent, trop violemment cinglées par un envoi brutal ; — mais on rit, on est content : c'est de la joie, du bruit, de la démence heureuse.

Aux corniches des toits, aux galeries des balcons, aux enseignes, aux fils téléphoniques, aux cages des réverbères, aux branches d'arbres des boulevards s'accrochent d'étranges chevelures longues et bigarrées. Rapides, filent d'une fenêtre à l'autre, descendent sur la foule des jets de papier mince. Ce sont comme des éclairs que les " serpentins " allumeraient dans l'orage immense dont les *confetti* seraient les nuées, dont le tumulte grondant, le rire énorme de la foule seraient le tonnerre.

Plus on se rapproche du centre de la ville, plus l'orage éclate en formidable fureur. Dans le Passage, rue de

l'Ecuyer, sur la Place de la Monnaie et sur le parcours des boulevards, le spectacle est d'un affolement grandiose. La bousculade et le bruit sont au comble.

Jean de Calanges et quelques amis sont las des batailles auxquelles ils se sont acharnés, des assauts qu'ils ont dû soutenir depuis une heure. Pas à pas, très lents, ils sont parvenus, entraînés dans un courant le long des trottoirs, à gagner le carrefour de la Bourse. Un peu d'aise et de répit les reposent dans cet évasement moins encombré des rues.

— J'en ai assez, moi, dit Sermet. Si l'on changeait un peu d'air?

— Où veux-tu aller à cette heure-ci?

— Nous mettrons une heure pour regagner les Galeries et il faudra nécessairement se lancer à nouveau dans la mêlée.

— Si nous risquions un œil aux *Salons modernes?*

— Y aura-t-il quelqu'un en ce moment?

— Mais certes : ce sera rempli. Et un tas de femmes par-dessus le marché.

- Va pour les *Salons!*

C'était, à deux pas de là, au premier étage d'une Brasserie, une grande salle où, les après-midi des dimanches, sous l'étiquette fantaisiste de "Cours de danse", était organisé un bal. Des jeunes gens : étudiants, calicots, petits employés, Elèves de l'Ecole bien entendu, toujours très choyés, en étaient les cavaliers assidus. Ils y rencontraient des trottins, des serveuses en sortie, des danseuses et figurantes lorsque les "matinées" ne les retenaient

pas aux théâtres, des petites noceuses en quête d'un ami pour la soirée, quelques " femmes casées " en escapade.

Bien des intrigues volages se nouaient entre deux valses ; bien des petits ménages d'un mois ou deux s'organisaient là à l'issue d'un quadrille !

Ce n'était pas la première fois que Jean venait aux *Salons*.

Durant sa liaison avec Lucie seulement, il en avait oublié le chemin.

Aujourd'hui, c'était Fête extraordinaire en l'honneur du Mardi-gras. La plupart des femmes étaient masquées. La saveur intriguée de l'incertitude s'ajoutait à l'aubaine des relations amorcées en pareilles occasions.

Jean, Sermet, les autres avaient le cœur libre en ce moment. Tous se promettaient une conquête pour achever gaîment la journée.

Ils n'étaient pas dans la salle depuis dix minutes que chacun d'eux avait été accaparé par deux, par cinq, par dix masques bavards, frétillants, rieurs. Ou bien on les connaissait et c'étaient alors des allusions, des reproches, des demandes, des menaces, des promesses drôles ou bien on tentait de lier connaissance et c'étaient des câlineries, des ingénuités plaisantes, des hardiesses canailles.

Assise seule, suivant du regard les groupes tournoyant en danses échevelées, chahutant de burlesques quadrilles, une femme restait à l'écart, comme si elle fût lasse ou indifférente à la fièvre, à la gaîté nerveuse du bal ou comme si elle eût attendu quelqu'un.



Lucie n'était pas seule. (page 109)

concerner son petit-fils : jamais dans ses lettres M. de Calanges ne s'étonna du silence de Jean à propos du commandant Corbaix ; jamais il ne s'informa de leurs rencontres ; jamais il ne fit allusion aux visites qu'il pouvait continuer à recevoir de lui au château.

Cela mettait Jean d'ailleurs en facile posture pour ne pas aborder un sujet qui l'eût fort embarrassé. Car comment cacher qu'il ne se sentait plus capable d'aucune intimité avec Corbaix? Il ne l'avait revu qu'une seule fois depuis le nouvel an, tout au commencement de sa rentrée à l'Ecole. Corbaix ne l'avertissait plus de ses séjours à Bruxelles, bien qu'ils fussent devenus très fréquents. Le hasard non plus ne les mit jamais en présence.

Un involontaire sentiment qu'il ne parvenait pas à raisonner lui suggérait une inexplicable rancune à l'égard de son ancien ami.

C'était moins le fait d'avoir laissé surprendre le secret de sa liaison avec Lucie que celui d'en avoir fait un mystère qu'il lui reprochait. Lucie n'était certes pas la première femme que Corbaix entretenait à Bruxelles. Jean, plus d'une fois, et par le commandant lui-même, avait connu ses amours nombreuses et passagères.

Le silence gardé cette fois était une défiance et une maladresse qu'il ne pouvait pardonner. Ce silence, de plus, était menteur, puisque, interrogé, Corbaix avait caché sa connaissance de l'exacte situation de la jeune fille.

A elle-même, Jean n'en voulait pas. Il lui était plu-

tôt reconnaissant d'avoir osé pour lui, envers son amant, une trahison qui était plus dangereuse qu'avec tout autre.

Mais il conservait au cœur un ressentiment très vif contre Corbaix. Ne l'avait-il pas mis dans le risque malhonnête de le tromper, lui son maître, son ami, un peu son protecteur? Pourquoi n'avoir eu ni la franchise, ni la confiance de lui avouer sa liaison? Ce sentiment au surplus — de ceci Jean ne convenait peut-être pas en soi-même, mais il l'éprouvait involontairement — s'aggravait d'un impérieux regret sentimental et sensuel...

Si Corbaix n'eût été l'*ami* inconnu, rien n'empêchait, l'incognito dépisté, de poursuivre les relations, les amours, les duperies clandestines.

Somme toute, il regrettait Lucie, malgré Marguerite. Ou plutôt, le dimanche, il se souvenait avec amertume des après-midi, des soirées de gaîté et de folie dans l'entresol douillet de la rue de l'Enclume ; mais le mercredi il oublait ce passé dans les bras câlins de sa douce amie, dans la caresse soyeuse de ses cheveux noirs, devant ses grands yeux vifs toujours cernés.

Au début de son abandon sans cause apparente, sans excuse, sans raison évoquée, Jean avait reçu de Lucie plusieurs lettres. Jamais aucune ne fit allusion à la rencontre dans le café de la rue d'Arenberg. Elles furent étonnées d'abord, un peu grondeuses : des reproches qui s'essayaient en vain à être méchants et menaçants. De l'inquiétude harcela les suivantes. Toujours sans réponse, les billets se firent plus attristés, plus dou-



Et ce soir-là ils s'aimèrent... (page 126.)

loureux, angoissés de pardon au cas d'une peine involontairement faite, éplorés de rappels, de promesses, de mots d'amour éperdus.

Ils se lassèrent enfin devant l'inébranlable silence.

Jean se crut débarrassé de ces importunités qui le troublaient, l'énervaient, — son cœur partagé entre le chagrin, la rancune, la colère et le regret.

Mais un soir, alors qu'il arrivait à la Porte de Namur, il remarqua qu'une femme le guettait, à l'angle du boulevard .

C'était Lucie. Il l'eut vite reconnue.

Comme il n'était pas seul, elle n'osa pas l'approcher, malgré de manifestes hésitations. Il aperçut très bien, mais sans en laisser rien paraître, ses tentatives pour attirer son attention, ses gestes d'appel, son mouvement lent et sûr pour se rapprocher de lui, se placer dans son regard. Il affecta sciemment une gaîté bruyante, exagérée, beaucoup de désinvolture indifférente. Il ne quitta pas le groupe de ses amis ; mais quand le tram s'ébranla et qu'il vit la silhouette s'effacer dans l'ombre, il sentit une émotion au cœur et devina qu'il devait être très pâle.

Deux ou trois fois encore il revit ainsi Lucie. Deux ou trois fois il l'évita. Il ne répondit jamais à ses tentatives de rapprochement.

Alors, elle lui écrivit de nouveau. Ses lettres furent moins implorantes, moins navrées. Du dépit, des menaces presque les encoléraient.

" ... Si tu ne veux plus de moi, c'est que tu connais

" une autre femme. Cela, vois-tu, je ne pourrais le " savoir sans en être désespérée. Je t'aime plus que tu " ne le crois. Je veux que tu reviennes auprès de moi. " Si tu es libre, pourquoi ne le fais-tu pas? Pourquoi " refuses-tu même de me répondre, même de me regar- " der dans la rue?

" Si tu ne l'es pas, eh! bien, je saurai quelle est la " femme qui t'a volé à moi et je te reprendrai bien. Je " risquerai tout, mais j'y réussirai.

" Prends garde. Je pourrais être méchante à la fin. " Tu me fais trop de honte et trop de mal quand tu " me dédaignes et quand tu ris en passant près de moi " dans la rue ou quand tu ne te retournes même pas " si tu sais que je te suis durant une heure... "

Il narguait ces désespoirs, cet affolement. Il ne prenait de vraies précautions qu'auprès de Marguerite. Il n'aurait jamais voulu qu'un esclandre surgît qui pût être fatal, peut-être, à sa maîtresse.

Mais avec elle la prudence et le mystère étaient faciles, elle-même s'efforçant toujours au secret.

Néanmoins, à force d'épier, Lucie surprit une minute de leurs entrevues.

Le lendemain, une lettre d'un triomphe rageur, d'une menace plus définitive, arriva.

"... Cette fois, je suis bien fixée... Je vous ai vus " tous les deux. Ah! mon cher, je ne te félicite pas. Je " ne dois pas être jalouse! Si elle est bien nippée, ta " dulcinée est plutôt décatie. Mais n'importe, je lui " ficherai son paquet, tu peux en être certain. Je ne

" vous prend pas en traître. Voici : tu es donc collé " avec une autre femme ; je veux que tu la lâches, " sinon je te jure que j'aurai vite fait de savoir qui elle " est. Et alors ce ne sera pas long. Comme elle est " mariée ou qu'elle doit avoir un type, j'expédierai " l'affaire sans tarder. Advienne que pourra, pour elle " et pour moi! Car je ne me fais pas d'illusions : vous " me rendrez tous les deux la pareille. Je m'en fiche : " un vieux de perdu, dix de retrouvés. Et je me serai " vengée d'elle et de toi.

" Ah! mon petit, tu as cru que l'on m'envoyait ainsi " faire lanlaire après s'être gobergé chez moi pendant " deux mois durant! Tu oublies que tu étais un bien " autre petit garçon quand tu venais faire ton éduca- " tion à bon compte dans l'arrière-boutique du " Piroy!... "

Grossières, les phrases rageuses finissaient par atténuer leur brutalité ; larmoyantes, elles se poursuivaient en manifestations humiliées, en supplications, promettaient de la bonté, du pardon, de la douceur si on voulait revenir aux caresses d'autrefois, offraient d'innombrables baisers pour un recommencement tant attendu. .

Jean s'attendrit, eut une heure d'hésitation. Mais Marguerite...

Cette grande passion romanesque ; cette amoureuse mélancolique qui devait sacrifier et risquer tout de sa vie pour lui?

Partager? Simuler l'hypocrisie d'un retour, consacrer

ses dimanches à Lucie?...Ce partage était impossible.Le jeu double devait être rapidement découvert.

Et puis il y avait Corbaix. C'était bien là l'infranchissable obstacle entre Lucie et lui. Rien, ni personne, ne pouvait le rapprocher d'elle tant que Corbaix existerait.

Depuis huit jours, il endurait l'inquiétude, le doute, la tristesse de cette aventure lorsqu'une autre lettre décida brusquement sa volonté.

Elle était de Corbaix. Rien que de reconnaître l'écriture de l'enveloppe fit éprouver une surprise craintive à Jean, deviner un incident nouveau : il avait perdu l'habitude de recevoir ces lettres autrefois si affectueuses et d'intime camaraderie.

Corbaix était bref, mais hésitant. On sentait les mots pesés, mal venus pour ne pas dire tout ce qu'on pouvait dire, pour exprimer assez sans se compromettre. Corbaix avait appris, — on lui avait dit, — des amis notamment, des officiers, — que l'élève Jean de Calanges se relâchait dans ses études, que ses façons d'être à la ville n'étaient pas toujours d'une scrupuleuse correction, qu'on l'avait rencontré plusieurs fois, que... que...

Enfin Corbaix, tout en affirmant les meilleures intentions, tout en croyant n'agir que pour le bien de son très cher ami et en étant bien entendu persuadé qu'on exagérait le danger, tenait à mettre son cher Jean en garde contre de mauvais entraînements, le rappelait au souci de son avenir, au péril des aventures bruxelloises et comptait bien le voir sans tarder pour recevoir

de sa propre bouche les assurances qui devaient le tranquilliser complètement.

Jean froissa la lettre avec rage. C'était le premier accomplissement de la vengeance de Lucie. Elle avait parlé à Corbaix, faussement bien entendu, ne confiant que l'un des côtés de l'intrigue.

— Ah! c'est bien à lui de parler de péril et d'entraînement! S'il se doutait! S'il savait combien on le roule en ce moment et pourquoi on lui monte la tête à mon propos!...

Il eut un instant la pensée de tout dire à Corbaix, de lui dévoiler la trahison.

L'homme amoureux est trop lâche pour qu'on parvienne à lui faire croire la vérité sur le compte de la femme qu'il aime quand cette vérité détruit le château de cartes de ses illusions sentimentales. Corbaix ne voudrait pas admettre les vilenies dont on ne saurait lui montrer les preuves flagrantes, surtout il ne conviendrait jamais de la discrétion de Lucie et la bonne foi de Jean au sujet de ses relations avec sa maîtresse lorsqu'on l'avait trompé si copieusement durant deux mois.

Jean se brouillerait sans rémission avec Corbaix et il se brouillerait sans profit, puisque ce résultat ne ferait qu'exciter la rancune de Lucie et précipiter sa vengeance. Il ferait de plus à son maître — un peu son bienfaiteur — une peine très grande, et le cœur de Jean était bon.

Ayant réfléchi, le jeune homme décida de ne répondre

ni à Corbaix ni à Lucie, de redoubler de prudence auprès de Marguerite. Après cela, advienne que pourra...

Ce qui l'inquiétait, c'est que Lucie, découvrant l'identité de Marguerite ne fît quelque esclandre fatal.

Elle avait la facilité de suivre, d'épier sa maîtresse lorsque, eux séparés, elle retournait chez soi. Jean n'avait qu'à espérer dans le hasard et à tacher de gagner du temps. Lucie finirait par se lasser et comprendre l'inutilité de ses tentatives.

Hélas! quinze jours se passèrent seulement. Jean revit deux fois Marguerite. Il eut l'imprudence de revenir à La Cambre avec elle en voiture, de la laisser retourner seule. Il n'avait pas remarqué que, depuis sa sortie de l'Ecole, vers quatre heures, une femme le suivait avec précaution, mais sûreté. Trois heures, elle fit le guet devant l'hôtel où il était entré ; elle vit le chasseur amener un fiacre, aperçut Jean et Marguerite sortir et monter dans le coupé discret. A ce moment, sa joie fut sauvage et son triomphe méchant. Elle monta en fiacre à son tour, suivit le chemin des boulevards, fit la lente promenade jusqu'au Bois. Après les adieux devant l'Ecole et la séparation, Jean ne se douta pas qu'une voiture au grand trot s'enfuyait derrière celle de Margot. Il ne se douta pas que Lucie traversait ainsi la ville à la poursuite de sa rivale, ne s'arrêtait, à vingt mètres d'elle, que dans une rue sombre, devant une grande porte ouverte sur un couloir mystérieux...

Lucie savait.

Deux jours après, Jean était appelé au bureau de l'officier de service.

— M. de Calanges, nous avons reçu à votre sujet une lettre anonyme...

Le cœur de Jean se serra de colère et de crainte.

— ... une lettre anonyme qui nous raconte des choses graves et dangereuses. Nous ne voulons tenir aucun compte d'un avertissement qu'on ne croit pas devoir signer.

Nous vous donnons connaissance de cette lettre. Si ce qu'elle contient est vrai, vous comprendrez que vous avez à cesser immédiatement toute relation avec la femme dont il s'agit. S'il n'y a, ce que nous espérons, que mensonge, ou méchanceté, ou erreur, tout est dit et tout est oublié. Voici la lettre.

Lucie n'avait même pas déguisé son écriture.

Et ce qu'elle dénonçait était affreux, horrible. L'identité de Marguerite était enfin dévoilée. Mais la révélation était tellement ignoble, inattendue que Jean eut un haut-le-corps de protestation ; il voulut se justifier du soupçon révoltant...

—C'est bien. Nous ne vous demandons aucune explication. Nous voulons seulement vous mettre en garde.

Jean avait besoin d'un réconfort, d'un conseil. Il prit Sermet à part.

Sermet était au courant de ses relations, des menaces de Lucie. Il lut avec la même colère et la même incrédulité indignée la lettre anonyme.

Néanmoins, on convint qu'il fallait savoir.

Même la vérité, lorsque l'assiége une calomnie, devient douteuse. Jean se prit à craindre que Lucie n'ait dit vrai. L'invention était trop déconcertante, le détail trop précis pour être entièrement imaginés.

La lettre dénonçait que l'élève Jean de Calanges voyait couramment depuis des mois une femme cloîtrée d'une maison à tarifs que l'on désignait par sa rue et son numéro. On s'élevait contre l'insolence et le scandale d'use telle liaison et on faisait appel à une autorité sévère pour y mettre fin...

— Marguerite!... Margot, la douce amante maternelle, un peu mélancolique, romanesque, l'épouse mal aimée au cœur affectueux incompris... Margot, la mystérieuse prudente...

Des détails, en foule, à cette heure, précisaient, hélas! l'authenticité de l'accusation. Des inconséquences s'expliquaient, des allusions aussi, des faits que Jean n'avait jamais su coordonner.

Un dégoût, un mépris méchant lui vinrent contre cette duperie immonde. Avant de le tenir dans ses bras qui étaient si tendres, après avoir dénoué ses étreintes adorables, Margot la noire, la triste, l'ingénue avait subi les baisers, allait accepter les caresses de cent anonymes brutaux, laids, sales peut-être. Pouah!...

C'était tellement imprévu et repoussant et humiliant que le pauvre amoureux déçu voulait une tangible confirmation.

Avec Sermet, il examina le parti à prendre.

— La revoir, en tout cas, jamais, protestait-il. J'au-

rais trop peur de l'insulter, de la battre, que sais-je? Elle m'a trop ignoblement dupé.

— Veux-tu que je t'accompagne?

— Non. Je te dis que j'aime mieux ne plus la revoir.

— Et si cependant ce n'était pas vrai?

— Crois-tu?... Je n'ose plus douter, moi. D'ailleurs, même si cette infamie est vraie, ce serait mal à moi, en y songeant bien, de tenir trop de rigueur à la pauvre fille. Elle était bonne, en définitive, et elle a dû autant souffrir de me mentir que je souffre aujourd'hui de connaître son secret.

Jean laissait tomber sa colère; la pitié le gagnait et la bonté reconnaissante de son cœur trouvait aussitôt les excuses de compassion qu'il fallait pour pardonner à sa maîtresse et la plaindre. Jean était un tendre que l'affliction des autres émouvait et qu'une faute douloureuse trouvait miséricordieux, même s'il en devait supporter de la peine à son tour.

Claude Sermet n'avait pas sa mansuétude et envisageait les moyens de rancune et de châtiment.

— Sais-tu ce que je ferais à ta place?

— N'en parlons plus et que tout soit dit.

— Et si pourtant ce n'est qu'une calomnie? Qui te prouve que cette lettre dit vrai? Et Marguerite, si elle n'est pas ce qu'on nous annonce, mérite-t-elle que tu l'abandonnes sans t'expliquer, sans l'écouter, sans la revoir?

Toujours le doute angoissant. Et derrière l'affliction

de Jean, l'espoir encore que tout cela n'était qu'un navrant cauchemar...

— Ecoute, Jean. Nous irons ensemble dans la maison que la lettre désigne. Tu verras bien si ta Margot s'y trouve. Elle te reconnaîtra aussi et l'humiliation qu'elle subira en ce moment te sera, je t'assure, une suffisante vengeance.

— Mais je ne t'ai jamais dit que je voulais me venger. Non, Claude, je n'irai pas m'exposer à causer à cette pauvre fille une inutile douleur dont j'éprouverais moi-même, je suis certain, une grande souffrance. Autant vaut, si je ne dois plus revoir Marguerite, que nous cessions nos rapports sans colère, sans scène. Elle ignorera peut-être toujours que j'ai été mis au courant. Ma désillusion à moi sera moins triste si je ne garde pas le souvenir d'avoir vu Margot dans son cadre de honte, dans les nécessités et les attributs de son sinitre métier. J'aime mieux cela.

— Parfait. Mai je reviens encore sur ceci : avec ton système, tu n'as pas de preuves et tu condamnes à la légère.

— Aussi t demanderai-je d'accomplir seul et en indifférent l'expérience à laquelle tu voudrais me faire participer. Tes parents habitent Bruxelles. Il t'est facile, dimanche prochain, de t'habiller en "pékin"; avec un ou deux étudiants de tes amis, tu iras au clapier en question. Si Margot est de la maison, tu l'y trouveras bien.

— Ce n'est pas son jour de sortie, en effet, railla

Sermet ; tu dois comprendre à présent la possibilité des escapades le mercredi seulement?

Jean feignit de ne pas entendre et acheva :

— Sauras-tu la reconnaître, tu n'as fait que l'apercevoir deux ou trois fois ici devant l'Ecole, le soir, à l'heure de la rentrée?

— Cela suffit. Je te garantis que je ne m'y tromperai pas.

— Surtout pas un mot. Je ne veux pas qu'elle devine que je suis renseigné. Si elle a bon cœur, ça la peinerait ; si elle est méchante, elle se réjouirait à mes dépens.

— Ne crains rien. J'entre, je la vois, je sors. Ou bien je ne la vois pas, j'attends que peut-être elle paraisse, j'interroge adroitement ; je reviens même s'il le faut, mais, en tout cas, je ne t'apporte qu'une nouvelle bien catégorique.

Le dimanche, le programme s'accomplit. Jean n'eut pas le courage de quitter l'Ecole. Anxieux, il attendit le retour de Claude Sermet. L'heure vint enfin...

— Eh! bien? interrogea-t-il.

— Eh! bien,... j'ai vu Margot.



PASSION

I

— La caisse de "Canilla ' et quatre boîtes de "Dubec", cela nous fait douze francs vingt. Et où faudra-t-il envoyer le tout?

— A M. Jean de Calanges, à l'Ecole Militaire.

Le nom provoqua une surprise dans la physionomie de la vendeuse. Elle regarda fixement le jeune homme, tout en lui rendant de la monnaie en échange de son billet de vingt francs, mais ne dit pas d'autres mots qu'un : "merci bien" évidemment très distrait.

Jean, ayant allumé un cigare, allait sortir du magasin. La marchande surmonta ses hésitations, vainquit une timidité pour interroger son client.

— Pardon, Monsieur, je vais être sans doute indiscrète... Mais vous avez dit que vous vous appeliez M. de

Calanges? Ce nom me rappelle des personnes que j'ai connues autrefois... Seriez-vous de la famille de M. de Calanges qui habitait vers 1880 rue de la Loi?

— C'était mon père.

— Votre père... je m'en suis doutée tout de suite. C'est bien l'âge; et puis les traits, les yeux surtout, les yeux bleus de Madame.

— Vous avez connu ma mère?

— Si je l'ai connue! Mais j'ai vécu plus de vingt ans auprès d'elle. Alors que Madame était jeune fille encore, j'étais déjà à son service; je suis restée sa femme de chambre après son mariage. J'ai toujours eu sa confiance...

— Alors, vous étiez à la maison lorsque je suis né. On m'a parlé, mais si vaguement, des malheurs qui ont troublé l'existence sans joie de mes parents... Vous devez savoir, vous n'avez pas perdu ma mère de vue après son divorce?

— Oui, Monsieur de Calanges, je vous ai vu naître. Et, vous le dites bien, vous n'êtes pas venu au monde parmi du bonheur. Ah! c'était bien triste chez vos parents! Ils ne se comprenaient pas, voyez-vous. Ils n'étaient méchants et mauvais ni l'un ni l'autre; mais ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Madame était trop bonne, trop faible, trop irréfléchie aussi. Et Monsieur ne savait pas l'aimer, la cajoler, être aux petits soins affectueux pour elle ainsi qu'il aurait fallu.

— Après ma naissance, mes parents se sont séparés?

— Madame est partie pour Paris. Elle m'a demandé

de la suivre. J'ai accepté, espérant encore que tout s'arrangerait et que votre présence surtout rapprocherait les deux malheureux. Mais, hélas! l'occasion manqua qui eût pu réconcilier vos parents ; l'occasion ou le hasard d'un tiers ami quelconque.

Ceci fut une fatalité que pas un instant une affection sûre et bonne conseillère ne vint se mettre entre ces deux désaccords et ne fit accepter par l'un et par l'autre de nécessaires et si faciles concessions. Au contraire, tout semblait s'être acharné à envenimer un malentendu... Mais, Monsieur, on ne vous a peut-être jamais rien dit de tout cela et je ne sais si je fais bien de vous révéler...

— Parlez, parlez. Je ne connais rien de précis. Mais les réticences par lesquelles on s'est toujours efforcé de me cacher mon passé, mes premières années, m'ont prouvé qu'ils n'étaient ni beaux, ni édifiants à connaître. Le doute et les suppositions, les cent hypothèses dont j'ai forgé une possible aventure n'ont jamais été niés ou approuvés par personne. Je crois qu'il y a donc avantage à ce que je sache formellement ce qui en est ; peut-être la vérité est-elle moins douloureuse que mes probabilités. Et puis vous me semblez moins cruelle que beaucoup d'autres à leur mémoire...

— J'étais la confidente de votre mère, voyez-vous ; j'ai eu tous ses secrets. Elle fut une grande infortunée et, depuis dix-huit ans que je l'ai quittée, je pense encore toujours à elle avec pitié.

— Vous êtes restée à son service longtemps après qu'elle se fût séparée de mon père?



Mariette sort quelquefois avec elle (page 152)

— Un an, pas plus. Un an passé dans une vie errante, de luxe enfiévré, de déplacements, d'amitiés brèves, de relations faciles et sans lendemain. Après trois mois de Paris, l'été venu, nous partîmes pour Bagnères, au diable dans les montagnes ; nous vînmes de là à Aix-les-Bains, rentrâmes à Paris, repartîmes pour Cannes où nous passâmes deux mois. Madame, de fête en fête, de folie en folie, semblait vouloir se griser, oublier tout pour ne songer qu'à l'heure présente. Elle était célèbre dans tous les Casinos, était connue de tous les habitués des plages, recevait des tas et des tas de gens qui la traitaient avec une visible intimité sans grand respect. Revenues enfin à Paris, j'espérais une existence plus calme. Nous n'étions pas de retour depuis deux mois que Madame, sous le prétexte de chasses où l'invitait un riche seigneur autrichien, annonçait notre brusque départ pour les environs de Vienne. Ce jour-là, je parlai franchement à Madame. Une vie aussi désemparée, qu menaçait de sombrer de plus en plus dans un désordre extravagant, m'effrayait.

Je parlai à Madame de sa famille, de vous surtout qu'elle n'avait vu depuis si longtemps. Et je savais pertinemment que bien des fois elle avait pleuré en cachette après avoir rencontré un bambin de votre âge ou de votre nom... Au moment où je priai Madame de me laisser retourner à Bruxelles, il est certain qu'un combat douloureux s'est livré en elle. Mais l'orgueil, le stupide respect humain ont eu raison de son cœur.

— C'est alors, pauvre mère, qu'il eût fallu quelqu'un

de bon conseil et d'affection ayant quelque autorité sur elle.

— Oui, Monsieur de Calanges, ce jour-là un seul mot eût suffi. Mais vous comprenez que ce n'était pas moi qui pouvais le dire.

— Ma mère vous a laissé partir? Vous êtes rentrée à Bruxelles?

— J'ai encore attendu quelques jours, jusqu'à la veille du départ, que Madame ajournait sans cesse sous d'insignifiantes et mauvaises raisons. Elle sentait bien que cet éloignement nouveau allait être définitif. Ce fut malheureusement une plus pressante démarche qui emporta son hésitation et elle me laissa m'en aller seule.

— Avez-vous eu des nouvelles de ma mère ensuite?

— Plus jamais ...

— Et mon père, qu'était-il devenu?

— Il était resté à Bruxelles. Je ne l'ai pas revu, mais j'ai entendu parler de lui. Il est mort en 1887.

— Oui, ceci je le sais... Il se fit tuer. Mes parents, décidément, n'ont guère eu de bonheur sur cette terre.

— Ils en méritaient pourtant, allez, Monsieur. C'est la chance qui leur a manqué. Jamais surtout ils n'auraient dû se connaître... Mais vous, Monsieur de Calanges, vous avez, n'est-ce pas, été élevé à la campagne?

— Chez mon grand-père. Ce n'est pas là non plus que la gaîté sourit tous les jours.

— J'ai entendu parler par Madame de l'isolement dans lequel son beau-père s'était muré depuis son veuvage.

— Cet isolement dure toujours. J'ai vécu sept années chez des paysans indifférents et les onze années suivantes auprès de ce vieillard sans apparente affection, dans du silence, de la solitude, l'ignorance de ce qui se passait par le monde au-delà des grilles de notre château. Ma jeunesse n'a pas été folâtre!...

— Tout le monde, hélas! a son mauvais lot. Moi-même, croyez-vous que je fus exempte de tristesse?

— Vous vous êtes établie ici en revenant de Paris, en quittant ma mère?

— Oh! non. Je n'ai pas eu l'indélicatesse, facile pourtant, de profiter de ma situation auprès de Madame de Calanges pour m'assurer, pécuniairement, un avenir insouciant. J'ai dû me remettre en place à mon retour à Bruxelles. C'est à cette époque que j'ai fait la connaissance de mon mari : Jacques Sandrine. Il était maître d'hôtel chez mes maîtres ; nous avons réuni nos deux cœurs, nos deux vaillances et nos petites économies. Hélas! cela ne pouvait durer : nous étions trop heureux. Une petite fille nous était née : c'était adorable. Mon pauvre Jacques prit une mauvaise toux et s'en alla en deux semaines de temps... Encore une mignonne qui n'aura pas connu son père ou qui l'aura connu si peu!...

— Ah! vous avez une fille?

— Oui, par bonheur. Et toute jolie, et toute bonne. Elle court sur ses dix-sept ans. Je ne vis plus que pour elle, vous comprenez. A la mort de mon Jacques, j'ai quitté le service afin de mieux m'occuper de la petite.

Avec ce que j'avais et avec un peu l'aide de nos maîtres, qui étaient de bonnes gens, j'ai acheté ce fonds de commerce et je vends des cigares depuis plus de douze ans. Les affaires ne marchent pas mal, ma gamine me donne le bonheur que je puis espérer. Pourvu que cela continue !

— Cela continuera, Madame. Après les mauvais jours, il faut bien que viennent les bons. Est-ce que moi-même je pense encore à ma triste enfance? Ou j'y pense si peu !

— Monsieur votre grand-père vit toujours?

— Certes. Même je reviens de chez lui où j'ai passé les quelques jours du congé de Pâques.

L'entretien inattendu prit fin.

Jean quitta le petit magasin de la chaussée de Wavre où il était entré machinalement, parce qu'il se trouvait sur son passage, acheter quelques cigares et des cigarettes et il descendit en ville.

Au lendemain de ses déconvenues amoureuses, cette rencontre lui fit une profonde impression.

Son cœur était chagrin depuis la surprise humiliante et décevante de sa liaison avec Marguerite, depuis les vilenies et les dégoûts qui avaient achevé ses relations avec Lucie. Les huit jours passés au Bois-de-Villers n'avaient guère amené de réconfort ou d'encouragement. M. de Calanges lui était apparu très vieilli, beaucoup plus sombre que jamais. A la souffrance morale toujours persistante, s'ajoutait la souffrance physique survenue fatalement avec les années qui s'accumulaient.

La distraction de l'amitié du commandant Corbaix manqua de plus à Jean. Au lieu de rechercher les occasions d'entretien, de promenades, il évita les entrevues avec son ancien maître. Celui-ci crut que la remontrance qu'il avait écrite à Jean était la cause de cette froideur. Il n'osa insister pour faire renaître l'intimité d'autrefois. En outre, la gêne de sa situation inavouée vis-à-vis de Lucie et qu'il croyait toujours ignorée, ne lui faisait pas désirer des occasions fréquentes de justifier ses longs silences, ses très rares apparitions à Bruxelles. De la défiance, du secret, de la tromperie, de la rancune étaient entre eux ; aucun n'avait le courage, ni la franchise, ni l'envie d'ailleurs, d'une explication catégorique.

Ce lui fut un soulagement de voir arriver l'heure du départ pour La Cambre.

Rentré à l'Ecole, il se reprit à un acharnement de travail. Il tint à l'écart ses amitiés habituelles et surprit les gaîtés insouciantes qui ne pénétraient pas le fond de désillusion, d'amertume, de lassitude de son cœur.

Il n'avait pas vingt ans. Son intelligence et ses sentiments s'étaient, depuis deux années à peine, ouverts à la perception réelle des matérialités et des moralités contemporaines et déjà il était désabusé, blessé dans ses enthousiasmes les plus chers, ses croyances, son amour-propre.

— Décidément, grand-père a raison, songeait-il parfois douloureusement. Quel sort funeste voulut que je fusse tiré du rêve vivant dans lequel le brave homme

désirait me faire exister? Un idéal à ambitionner, un espoir radieux à caresser ou bien un souvenir tout puissamment beau et complet à cultiver; être hanté d'une seule minute ineffable, d'une seule adorable pensée; perdre la notion de tout autour de soi pour ne distraire rien de cette idée unique, — tel est bien le bonheur total et vrai! Moi j'ai voulu m'affranchir et m'envoler très haut au-dessus de ces apparentes mesquineries un peu ridicules; — et je me casse les ailes d'obstacle en obstacle...

La chute me menace : pourvu qu'elle ne soit pas trop affreuse!

La rencontre que Jean venait de faire n'était pas pour rasséréner son esprit.

Il cherchait une impression à admirer, à aimer, un sentiment qui s'emparerait de lui tout entier, — et il trouvait une vieille servante jaseuse venant lui parler des siens!

Elle le faisait avec bonté, soit, et Jean lui savait gré de ses paroles d'indulgence compatissante. C'était de sa mère, si peu, si mal connue de lui, qu'on venait de parler avec bonté, avec pitié et son cœur était de suite prêt à accepter des raisons qui lui valaient moins de honte et de chagrin qu'il avait cru devoir en éprouver.

Mais néanmoins ces souvenirs de sa triste famille étaient sans douceur, sans gaîté pour son cœur à l'affût d'une tendresse réconfortante.

Cependant, dans l'espoir d'entendre encore parler de sa famille, Jean retourna chez Clotilde Sandrine.

Quand il entra, Madame Sandrine avait auprès de soi une très jeune fille qui travaillait au crochet, assise derrière le comptoir.

— M. de Calanges.

— Bonjour, Madame, Mademoiselle...

— Ah! c'est vrai, vous ne la connaissez pas : c'est Mariette, ma fille. — Mariette, je t'ai parlé de Monsieur : M. de Calanges, le fils de Monsieur et de Madame chez qui j'étais avant de connaître ton pauvre père.

La jeune fille semblait timide. Elle était frêle, pâle, très blonde.

Elle rougit, se leva, inclina sa tête aux contours fins délicatement attachée sur un buste fragile de fillette.

Jean alluma machinalement un cigare, sans même se rendre compte que cet acte pouvait être le seul prétexte à sa venue.

Quelques phrases banales échafaudèrent un inconsistant début de conversation.

Jean s'assit, — presque familièrement — sur un tabouret engageant à point. Il avait devant soi Madame Sandrine et sa fille. Le comptoir était couvert de boîtes ouvertes où s'offraient les cigares de nuances, de dimensions, de fumets variés, surchargés des piles savantes et multicolores de cent marques diverses de cigarettes.

A l'une des extrémités, une déesse en simili-bronze légèrement drapée érigeait un flambeau toujours lumineux d'une minuscule flamme bleuâtre.

Autour de la table, dans des rayons, s'étageaient, sy-

métriques, les caisses plus nombreuses échantillonnées sur le comptoir. Garnissant tous les coins libres, fermant les intervalles, des réclames aux dessins tapageurs vantaient l'excellence des produits.

A la vitrine était édifiée une savante architecture de boîtes vides.

Mariette peu à peu s'affranchissait de sa timidité silencieuse des premières minutes. Comme l'entretien s'occupait d'elle, il fallait bien qu'elle répondît à de directes interrogations, qu'elle intervînt personnellement pour une réflexion, une correction, même une demande.

— Ce qui m'attriste dans mon commerce, déplorait Madame Sandrine, c'est que nous n'avons pas une heure à nous. Il faut bien que je sois toujours au magasin. Quand et comment sortir? Et c'est Mariette qui en pâtit le plus. Ce n'est pourtant pas l'envie d'aller faire un tour au dehors qui nous manque, hein, fifille?

— Je crois bien. C'est encore heureux que j'aie Madame Drieux.

— Madame Drieux est une voisine, M. de Calanges. Elle habite un appartement ici, presqu'en face; vous voyez : le second, chez le tapissier. Mariette sort quelquefois avec Madame Drieux. C'est une jeune femme qui a été bien malheureuse. Elle était orpheline et s'est mariée à dix-huit ans avec un chenapan qui, après lui avoir mangé en quelque temps son petit pécule, lui a fait subir tous les chagrins et les avanies possibles. Cela ne pouvait durer. Ils ont divorcé et la pauvre est restée seule avec un gamin de deux ans. Il va en avoir cinq

maintenant, le petit bonhomme! La mère, heureusement, a fait un bout d'héritage qui lui permet de vivoter et d'élever son bambin.

— Et Mlle Mariette en a fait son amie?

— Vous comprenez que c'était une bonne occasion pour nous. Madame Aline est charmante, bien élevée, très gaie malgré ses infortunes. Elle prend souvent Mariette avec elle lorsqu'elle fait une promenade et que je ne puis mettre la clef sous la porte.

Quand il sortit, il y avait bien une heure que Jean était entré chez Mme Sandrine.

Il se demanda en quoi ce bavardage avait bien pu l'intéresser ; remarqua seulement alors qu'on n'avait pas parlé de ses parents comme il l'avait espéré ; que les habitudes, les petits tracas, les préoccupations, les existences insignifiantes de ces deux étrangères avaient fait les frais de la conversation ; qu'il s'était involontairement laissé aller à une familiarité inattendue ; qu'il avait surpris une réciprocité d'abandon de la part de la vieille marchande ; qu'il avait même répondu affirmativement à la dernière question formulée sans façon sur le seuil, alors que Mme Sandrine ouvrait la porte devant lui.

— Au plaisir de vous revoir, M. de Calanges, à dimanche?

— Oui, probablement. Bonjour Madame, Mademoiselle.

Et la jeune blonde fillette avait suivi de ses yeux doux et lents, au travers des échafaudages fragiles

des boîtes de la vitrine, son départ nonchalant, sans but.

Pendant dix minutes il songea aux deux femmes. Mme Sandrine était banale, bavarde, sans discrétion. Elle cachait mal un souci certain d'attirer le client, de le retenir chez soi.

Mariette?...

Mariette, il ne la trouvait pas jolie. Il ne la trouvait pas laide. Que pouvait au surplus lui importer le charme discutable de cette fillette insignifiante?

Madame Drieux, ses malheurs, son gamin eurent trois minutes le privilège de sa pensée.

Celle-ci s'occupa à nouveau de Mariette, lui remémora les mains très fines, longues, un peu transparentes maniant le crochet d'acier d'où s'échappaient des boucles innombrables de coton blanc. Elle lui suggéra le spectacle de Mme Drieux et de son amie trottinant par la ville. Puis toute une heure passa...

Jean s'était attablé à une terrasse, non loin de la gare du Nord.

C'était le moment où le soir venant fait s'allumer les yeux en rangs des réverbères.

Jean regardait venir et disparaître les fiacres, les trams, passer et repasser les gens.

Le temps fuyait avec lenteur, plus long encore d'être sans occupation, sans projet.

Jean suivait des yeux les silhouettes des femmes. Il se surprit à mentalement les comparer à Mariette Sandrine.

— Celle-ci est plus grande, plus forte...

— Celle-ci doit avoir sa taille, mais elle est noire...

— Mariette Sandrine ne doit pas marcher aussi vite...

— Mariette Sandrine est plus jolie — est moins jolie — et aussi jolie que celle-ci... que celle-là...

Une ombre paresseusement mouvante dessinait des heures sur la lune suspendue au faîte de la gare : il était plus de huit heures.

Jean partit par le boulevard, toujours indolent, sans ennui comme sans plaisir.

La rencontre d'un camarade errant ainsi que lui sans but fut une diversion.

Ils s'assirent devant un café très illuminé, très bruyant. Ils eurent bientôt épuisé les rares sujets d'entretien brefs qu'ils pouvaient avoir. Ils restèrent sans parler, sans beaucoup penser, regardant.

Du monde affairé, nombreux, passait sur le trottoir : les ouvrières sortaient le l'atelier ; des théâtreuses se hâtaient vers leurs loges ; des quêteuses en chasse frôlaient les tables des longs plis de leurs robes, accrochaient adroitement un volant aux sabres que les deux élèves laissaient s'étendre sur les dalles, leur souriaient d'un lent regard d'invite et de promesse et de prière ; des pauvresses tendaient d'une main l'offre d'un journal du soir, tiraient de l'autre un mioche souffreteux ; des ménagères attardées trottinaient vers le repas conjugal ; des boursiers provinciaux du mercredi regagnaient les derniers trains, causant bruyamment, encombrant la largeur du chemin ; des employés rapportaient

au logis l'humble voûtement de leurs épaules maigres ; des soireux cravatés de blanc, vernis à toutes les extrémités hésitaient nonchalamment entre l'un ou l'autre théâtre, espéraient l'aventure galante inattendue ; des infirmes minables sollicitaient l'achat d'allumettes ou de boutons de col ; des gamins hurlants estropiaient la manchette sensationnelle d'un journal menteur ; et des fantassins traînards écarquillaient des yeux ébaubis sur tout le spectacle.

Jean et son ami regardaient s'empresser la cohue.

— Si on cotait les femmes ?

— Ça va.

— Pendant vingt minutes. Il est huit heures trente, à cinquante nous cessons. As-tu un crayon ? Je commence. Huit pour celle-ci.

— Moi neuf.

— Douze à la grande blonde.

— Tiens voilà Marthe ! Quatre tout au plus.

Ce passe-temps des heures désœuvrées, fort en honneur chez les élèves de l'Ecole, consistait à attribuer sur un maximum de vingt une cote à toute femme qui passait durant un laps de temps donné On faisait la somme et la moyenne et l'on comparaît les résultats obtenus par chacun. La cote s'attribuait selon la beauté, la toilette, la démarche, — était souvent influencée par un regard, un sourire... un souvenir !

A huit heures cinquante :

— Six cent quarante huit et neuf, cela fait six cent cinquante sept. Divisé par quatre-vingt deux, j'ai huit.

— Et moi un peu plus de neuf.

— Diable, huit et neuf de moyenne, c'est pas riche!

Et on appelle cela le beau sexe!

L'heure était venue de quitter la ville.

Jean n'avait plus pensé à Mme Sandrine ni à Mariette.

Mais quand le tram qui ramenait les élèves à La Cambre passa, rapide, devant le petit magasin de la chaussée de Wavre, Jean aperçut bien qu'il était éclairé encore. Il chercha des yeux si quelqu'un se trouvait derrière le comptoir. Mariette tendait précisément un minuscule paquet à un acheteur qu'il n'eut pas le temps de dévisager ; mais ce qu'il eut le loisir de voir, c'est que Mariette souriait. Et ne voilà-t-il pas que ce sourire l'encoléra rageusement contre l'inconnu à qui il avait été destiné.

Du diable si Jean put s'expliquer la raison de sa mauvaise humeur!

Ce qui le consola pourtant, ce fut de se répéter tout bas à nouveau :

— Non, franchement, elle n'est tout de même pas jolie. Elle est trop... elle n'est pas assez... et puis...

La minute d'après, Jean se souvenait que, cependant, lorqu'il l'avait saluée en quittant le magasin, elle lui avait souri aussi, à lui. Et à cet instant elle n'était pas si mal...

Heureusement qu'il ne s'était pas interrogé alors sur son impression, car autrement il eût été bien obligé de convenir que Mlle Sandrine, ma foi, lui paraissait tout au moins jolie...

— Oui, jolie, c'est vrai. Au fait, n'est-elle pas plutôt justement... et à point... et comme on le souhaiterait...

Il s'endormit sur cette idée que somme toute, Mariette Sandrine était une délicieuse fillette, mais que, mille tonnerres, cela lui était bien égal...

Au réveil, il passa bien une demi-heure libéré complètement du souvenir de son entrevue de la veille. C'était beaucoup, ces trente minutes, en regard du reste de la journée qu'il occupa incessamment à se demander si Mariette pouvait bien avoir un caractère sérieux ou enjoué, si elle était spirituelle ou naïve. Il ne se rappelait plus bien si ses cheveux étaient relevés en casque ou auréolés en boucles gracieuses et, durant le cours d'algèbre, il s'embrouilla totalement dans le mystère des équations et prit des notes extravagantes, harcelé du doute de savoir si c'était près de l'oreille droite ou gauche que la jeune fille possédait, mignon comme une tête d'épingle, un délicieux grain de beauté. A la salle d'études, machinalement Jean, de sa plus patiente calligraphie, entrelaça des J. et des M. très ornés en marge de ses précis et de ses réglements.

Plus d'une fois, entre le mercredi et le dimanche, ces distractions mirent Jean à deux doigts de l'impitoyable consigne. La peur de frôler ce danger l'incita à se surveiller plus prudemment ; il n'envisageait pas sans angoisse l'éventualité d'être retenu à l'Ecole durant le prochain jour de sortie...

Il s'était vite habitué à cette idée qu'il devait aller chez Madame Sandrine. Il ne s'imaginait pas la possibi-



Madame Drieux vint, empanachée de plumes mauves. (page 167)

lité de manquer un rendez-vous qu'il n'avait d'ailleurs nullement donné, qui ne lui avait été fixé par personne.

Aux plus beaux jours de ses entrevues joyeuses avec Marguerite, avec Lucie, avec les amies passagères qu'il connut avant elles, jamais Jean ne vit arriver avec plus d'impatience craintive la dernière minute avant l'ouverture libératrice des portes de l'Ecole, le dimanche matin.

C'était un jour de mai ensoleillé ; la ville entière, les gens et les choses, souriaient. Les chromolithographies des réclames, les visages de femmes multicolores étiquetés sur les couvercles des boîtes, dans le petit magasin de madame Sandrine souriaient. Et ce furent deux visages souriants qui accueillirent le sourire de Jean dès son entrée.

Déjà moins de timidité marquait la part que prenait Mariette à la conversation.

Par ces premiers beaux jours, les promeneurs étaient nombreux pour aspirer les tièdes douceurs de l'air printanier, pour regarder se gonfler les bourgeons, s'étaler les feuilles encore jeunettes des squares et des arbres des boulevards.

Les vendeurs aussi avaient, dans leurs paniers accrochés aux bras, des roses et des œillets — primeurs de parfums et de gaîtés. L'un d'eux qui passait précisément fut appelé et Mariette accepta, rieuse, un peu rougissante, heureuse, une gerbe dont Jean chargea ses bras.

— Je compte aller jusqu'au Bois tout à l'heure ; il doit y faire si beau, disait la jeune fille. Pourvu qu'Aline vienne me prendre !

— Je me proposais aussi d'aller jusqu'à la Laiterie, affirma Jean qui n'avait pourtant fait jusque là aucun projet pour l'emploi de la sortie. Est-ce que vous me permettez de vous demander la faveur de vous tenir quelques instants compagnie, si j'ai le plaisir de vous retrouver? Vous me présenterez à Madame Drieux.

Mariette, hésitante, regarda sa mère; gênée, elle chercha une contenance, s'aperçut qu'elle avait conservé les roses dans ses deux mains, disparut dans la pièce voisine les plonger dans un vase.

— La gamine, dit en riant sa mère. Elle brûle d'envie de vous répondre : oui, et elle n'ose pas. Mais c'est un honneur que vous lui feriez, Monsieur de Calanges, et, puisqu'elle est avec son amie, il n'y a nul mal, n'est-ce pas, à faire un bout de promenade ensemble?

Malgré l'engageant accueil réservé à sa demande, Jean n'osa préciser des questions plus catégoriques. Il avait l'arrière-pensée de sa préméditation, mal définie et raisonnée cependant; c'est pour cela qu'il ne discernait pas bien ce qu'il *pouvait* avouer ou proposer parmi tout ce qu'intérieurement il *voulait* demander.

Il sortit sans savoir rien de l'heure de la promenade de Mademoiselle Sandrine, de son itinéraire, de son but. Il devait dons laisser attribuer la rencontre au seul hasard.

C'est pour cela que, dès avant deux heures, il allait et venait à l'extrémité de l'Avenue Louise, ne manquant d'épier aucune arrivée de femmes, guettant tous les

trams qui passaient, filaient, emplis de monde, vers le Bois.

Il était près de quatre heures quand il vit venir à soi, mais de très loin, deux promeneuses et un petit garçon : il reconnut tout de suite Mariette.

Il attendait cette rencontre, il était sûr de voir ces deux femmes, il n'était là que pour cette seule raison et, malgré cela, ne voilà-t-il pas son cœur qui se met à faire un brusque saut dans sa poitrine?

Il sent bien que son visage devient très rouge, que la sueur mouille son front sous son képi... Jean hésite, perd un moment la tête, ne sait que faire au juste?...

Mais les deux femmes sont loin encore.

Il se reprend à la réflexion :

— Je ne veux pas avoir l'air de les attendre ni de venir à leur recherche.

Et il fait demi-tour, marche lentement, très lentement vers le Bois, avec un air de flânerie très insoucieuse, savourant un cigare blond de Madame Sandrine.

Le petit groupe finit par le rattraper — comme les trois cents mètres qu'il a dû faire sans oser se retourner lui ont semblé des lieues! — et il ne le voit toujours pas...

Il se laisse dépasser. Mariette tourne à demi la tête vers lui, son regard lui adresse un discret sourire...

Et Jean se précipite. Il est très surpris par la rencontre, ne s'attendait évidemment pas à voir ici la jeune fille... C'est une exclamation de plaisir :

— L'heureux hasard, Mademoiselle! Je vous croyais au Bois depuis longtemps.

On le présenta à Aline Drieux; la jeune femme était, sans doute possible, au courant de ce qui pouvait concerner Jean.

Celui-ci salua, se crut obligé à un mot d'amitié puérile envers le gamin qui restait stupide au spectacle de l'uniforme, tendait une main qu'il avait barbouillée dans la poussière de la route vers la floche ballante de la dragonne, regardait sa grimace dans la plaque du ceinturon.

Puis chacun continua sa promenade et, comme ils allaient tous dans le même sens et sans but, ils marchèrent en devisant de compagnie sans s'être consultés à ce propos et sans paraître trouver à cela rien d'extraordinaire.

Le gamin les suivait, très amusé à mettre tour à tour le pied sur chaque éperon de Jean que cet exercice inquiétait et agaçait énormément sans qu'il osât rien en laisser paraître.

— Vous devez être fatiguées? Vous me permettez de vous offrir quelques instants de repos?

— C'est trop aimable pour que nous puissions refuser, accepta Aline Drieux.

Mariette, évidemment, était sous la conduite et la responsabilité de son amie aînée. Elle disait oui ou non selon le oui ou le non préalable.

— Il doit y avoir cohue à la Laiterie. Si nous allions plutôt ailleurs?

Jean cherchait déjà de la solitude ; il lui semblait plus propice à des projets et des espoirs très indéfinis encore de s'isoler dans du silence et du mystère discrets.

Ils s'attablèrent dans le jardin d'une guinguette, presque seuls, devenus longuement muets depuis qu'ils avaient épuisé le répertoire des banalités possibles. Jean n'en était pas encore à l'audace des compliments de galanterie et puis la tierce présence le gênait.

Madame Drieux avait dû être assez jolie. Elle ne l'était plus ; mais à première vue et à quelque distance, elle paraissait l'être énormément. Selon les dires de Clotilde Sandrine, Madame Drieux pouvait avoir une trentaine d'années. Elle avait l'air d'être plus âgée. Mais un évident travail soigneux de crayons et de poudres avait, en lui donnant une fraîcheur factice à distance, hâté les rides et les cernes de son visage.

Sa toilette était tapageuse. Ses propos et sa démarche et ses regards ne plaidaient pas une irréductible honnêteté.

Jean subit l'embarras de plusieurs sourires, de signes d'amitié qui s'adressèrent à Madame Drieux.

Même il se souvint que ce visage ne lui était pas absolument étranger et il chercha, mais sans solution précise, le souvenir de cette physionomie dans ses rencontres et ses connaissances passées, dans le hasard des parties, des bals du dimanche, dans ses soirées d'autrefois qu'il passait sur les hauts tabourets des " bars ".

Il fut inquiet de savoir Mariette dans les dangers

d'une telle intimité. Il eut un instant la pensée d'en parler à Madame Sandrine.

Mais l'égoïsme prime le meilleur de tous les sentiments. Et comme il se dit bien vite que, sans Madame Drieux, sans une Madame Drieux forcément complaisante surtout, il diminuait, il supprimait peut-être les chances de se retrouver ainsi seul à seul, — plus seuls même encore... - , avec Mariette, il se promit bien de ne rien raconter à personne.

A vrai dire cela le regardait-il?

Et le mauvais prétexte est bien meilleur que la plus excellente des raisons qui vous gêne.

Ils étaient installés depuis un quart d'heure. Le gamin faisait grincer les attaches rouillées d'une escarpolette sur laquelle il s'efforçait de se balancer.

Madame Drieux se leva, ne dit rien, partit seulement vers la maison, entra, disparut.

On ne s'étonne jamais, au café, qu'une femme vous quitte sans justifier son départ momentané.

Peu après, Jean vit partir à son tour, et vers la maison également, un jeune homme élégant. Alors seulement il remarqua que, enfermés comme ils l'étaient dans la tonnelle de verdure, Madame Drieux, de sa place, avait pu voir les autres tables du jardin tandis que Mariette et lui étaient absorbés dans le fond du berceau.

L'absence de Madame Drieux se prolongeait. Jean au surplus, ne souhaitait pas son retour.

—Vous ne vous serez pas trop ennuyée, Mademoiselle Mariette?

— Vous seriez bien étonné, n'est-ce pas, et bien désappointé si je disais oui?

J'en serais triste en tout cas.

— Oh! je ne veux pas vous faire de la peine. Pour vous le prouver, je vous avoue franchement que je suis toute prête à recommencer.

— Quand vous voudrez.

— Quand vous pourrez, plutôt.

— Hélas! oui, l'Ecole est une geôle dont on ne sort pas quand on veut.

— Vous verra-t-on mercredi?

— Même puni, je viole mes arrêts, s'il le faut.

— Rien de plus simple : ne vous faites pas punir!

— Cela ne va pas être très facile en ne pensant plus qu'à vous.. J'ai beau regarder les griffonnages savants dont on barbouille les tableaux, ce n'est que votre visage qui me semble dessiné sur la planche noire et vous riez aux éclats sur les pages de tous mes cours que je ne parviens plus à lire.

— Donc, nous ne devons plus nous voir, puisque je vous fais faire ces bêtises?

— Dites qu'il me faut la certitude de vous voir, et toujours, et que cette permanente pensée et cet espoir me feront oublier ma constante folie.

Chut... Voici Madame Drieux...

— Aline? Oh! vous ne devez pas vous taire pour elle. Nous n'avons pas de secret l'une pour l'autre.

— Croyez-vous? dit ironiquement Jean, persuadé que Mariette ne savait pas tout des aventures de sa compagne, qu'il tenait maintenant pour peu édifiantes, — croyez-vous?

Au fond, la découverte de cette attitude chez l'amie de Mademoiselle Sandrine lui était pénible.

Le charme de cette jeune fille s'était érigé en lui enjolivé de tant de fraîcheur innocente!

Ayant eu l'espérance, un instant, de rencontrer l'âme naïve et puérilement tendre élue en son désir après ses amertumes passées, allait-il, une fois de plus, courir à une désillusion?

Mariette était-elle déjà entachée; — comme toutes les autres l'avaient été pour lui jusque-là?

Plus ardente que jamais, son envie d'aimer la fillette, de gouter le fruit de ses lèvres à peine mûres, de serrer ce petit corps frêle contre le sien s'accrut de la volonté de savoir; il se voulut par avance la volupté d'avoir espéré vrai, d'avoir décerné dans son cœur une couronne méritée de chasteté à la vierge blonde et délicieuse.

— Mariette, interrogeait Aline, viendras-tu au Molière ce soir?

— Au Molière?

— Oui, j'avais oublié de te dire que je compte y aller.

— Que joue-t-on?

La demande prit Aline au dépourvu.

— Je... je ne sais pas. Peu importe, c'est pour passer le temps.

— Je verrai, je demanderai à ma mère.

— Et vous, Monsieur de Calanges?

— Moi?

— Nous pourrions nous retrouver tous chez Mariette à huit heures.

Mariette ni Jean jamais n'auraient songé à prolonger leur rencontre, mais la proposition souriait trop à leurs désirs, retardait trop heureusement l'heure de leurs adieux pour trois jours, dont ils entrevoyaient très prochainement déjà la tristesse, pour qu'ils ne lui fissent pas bon accueil.

On ne se sépara qu'à l'avenue de la Toison d'Or. Le temps de dîner, — sans appétit,— puis Jean revint chez Sandrine.

Mariette était bavarde, souricuse, heureuse. Sa mère s'égayait de la voir aussi contente.

La poignée de mains des amoureux — certes oui, déjà — fut complice silencieusement par l'étreinte câline, longue, parlante des doigts.

Mariette avait mis une robe de mousseline très claire, toute vaporeuse — un ciel. Elle se gantait, déjà impatiente, préoccupée de mille riens, frôlant, aux cent allées et venues de ses trottinements, le bras, la main, la poitrine de Jean, qui perdait décidément la tête à devoir parler à Mme Sandrine en ne songeant qu'à sa fille.

Mme Drieux vint, très affairée, très élégante, empana-

chée de plumes mauves, étoilée de brillants trop gros pour être vrais.

Au contrôle, Jean se précipita pour payer les trois places, bien que personne ne s'offrît pour lui disputer ce soin.

De la baignoire, ils virent le spectacle, s'intéressèrent aux vicissitudes sentimentales d'une héroïne douloureuse. Jean était assis derrière les deux femmes, son siége très rapproché du siége de Mariette. Quand il parlait à la jeune fille, il n'avait qu'à pencher légèrement la tête et sa bouche était tout près de la nuque ou des joues, blanches dans l'ombre de la salle : et c'était une tentation qui le prenait chaque fois d'appuyer ses lèvres sur la peau qui devait être si douce et si fraîche...

Attentivement ils écoutaient tous trois la pièce ; mais chacun attribuait dans l'action du drame une importance spéciale à ce qui concernait directement ses préoccupations personnelles.

Jean se passionnait pour le succès probable, mais difficile, du jeune premier épris d'une exquise fillette.

Mme Drieux riait aux éclats à entendre le récit des tours pendables d'une cocotte à son vieux barbon.

Mariette goûtait le charme des mélodieuses choses d'amour que murmurait l'ingénue adorablement adorée.

Avant le lever du rideau, Jean avait reconnu, en habit, dans le couloir des fauteuils d'orchestre qui leur faisait face, le jeune homme remarqué déjà l'après-midi pendant leur halte au Café du Bois.

Lorsque commença le premier entr'acte, sans autre

explication, Mme Drieux sortit, les laissant seuls, après cette phrase rieuse et rapide :

— Je reviens, soyez bien sages...

En même temps qu'elle, le jeune homme avait disparu de la salle.

— Vous allez souvent au théâtre avec Mme Drieux ? questionna Jean.

— Oui, il lui arrive fréquemment d'avoir des billets et nous en profitons.

— Des billets ? D'où les reçoit-elle ?

— Je ne sais pas, s'étonna Mariette que ce souci jamais n'avait visiblement préoccupée. Elle nous a dit quelquefois que c'étaient... comment donc ...des billets... ah ! oui, des billets de presse.

— Ah ! dit machinalement Jean.

Puis il mit l'entretien sur un sujet plus intime et prononça des paroles plus affectueuses.

— Quand allons-nous nous revoir, maintenant ?

— Mercredi ? N'est-ce pas convenu ?

Mariette s'était donc accoutumée déjà à cette idée de rencontrer le jeune homme au plus tôt. De le lui entendre dire elle-même ravit celui-ci .

— Je viendrai chez vous ?

— Vers quelle heure ?

— Dès ma sortie : à cinq heures. Vous serez là ?

La question fit rire Mariette et ce rire, qui égaya le regard très parlant qu'elle tourna, malicieuse, vers le jeune homme, valait un aveu formel.

— Je dirai à Aline de venir et nous ferons une pro-

menade encore, si vous voulez. C'est plus gai que de rester à bavarder à la maison. Et puis... et puis mère n'est pas tout le temps autour de nous.

Elle avait hésité avant d'achever sa pensée.

— Pourquoi Mme Drieux même ne peut-elle aussi être plantée là ?

— Tout beau, Monsieur, tout beau ! Et vous croyez que ce serait convenable, s'effarouchait la fillette dont tout démentait les paroles : ses yeux, ses accents, sa moue sans conviction, le geste mignonnement grondeur de l'index, l'abandon de sa main à la caresse de la main dégantée de Jean .

Il n'est décidément pas de meilleure façon de se faire comprendre, pour une femme amoureuse, que de dire le contraire absolument de ce qu'elle pense.

— Ah ! oui, Mariette, si votre Mme Drieux n'était pas là, comme nous serions bien pour nous confier un tas de jolies choses et nous conter des histoires ravissantes !

Mariette feignait un adorable étonnement.

— Mais quelles histoires ?

— Ainsi, par exemple, je vous dirai cent fois que vous êtes la plus exquise des jeunes filles et que je vous admire et que je vous aime à en perdre la tête et alors, vous, cent fois, vous me sourirez et me répondrez que vous voulez bien que je vous aime et que vous me rendrez un tout, tout petit peu de mon grand amour.

— Un tout, tout petit peu, comme ceci ?...

— D'abord, oui. Et puis de suite après un peu plus.

Et la minute suivante beaucoup. Et bientôt tout autant que moi...

—Farceur, minaudait Mariette.

Et elle était immensément heureuse.

Mme Drieux rentrait, le timbre annonçant le lever du rideau. Elle parla d'un tel et d'un tel aperçus au foyer, dans les couloirs, dans les loges ; décrivait à Mariette une toilette mirifique entrevue ; citait un nom à Jean, demandant s'il connaissait ce Monsieur? Elle parlait très haut, faisait ramage et tapage, se penchait au-dessus de l'appuie-main de velours, cherchait visiblement à attirer l'attention, aimait les regards flatteurs, les curiosités des lorgnettes insolentes.

Pressé par l'heure de la rentrée à La Cambre, Jean dut quitter — Dieu sait avec quels regrets! — les deux femmes...

Cette nuit-là fut peuplée de rêves tout en bleu, tout en rose, tout en or.

Lundi, mardi, mercredi...

Quand il s'éveilla, le lendemain de cette journée radieuse de premier aveu à Mariette, il compta qu'il lui restait à vivre vingt-quatre, quarante-huit, cinquante-neuf heures avant de revoir sa bien-aimée. Cinquante-neuf heures!... Une éternité!

Et Jean prit une feuille de papier, inscrivit soixante marques — soixante siècles, — pour avoir déjà le bonheur d'en effacer une. Puis il songea qu'il aurait dû

commencer ce travail la veille au soir déjà, dès la séparation.

Il refit un calcul : de onze à six, cela fait sept heures. Sur une nouvelle feuille il nota soixante-six traits et, d'un coup de crayon, plus heureux que jamais, barra triomphalement les sept premiers à la fois !

Jean n'était pas plus impatiemment ravi que l'écolier qui décompte les jours sur son calendrier, trois mois avant les vacances.





II

Madame Drieux, lorsqu'elle se sépara de son mari, avait autant de torts que lui. Elle bénéficia seulement de sa discrétion et de sa rouerie et le divorce fut prononcé, selon les sentences légales "en sa faveur".

Mais Mme Drieux avait des goûts et des habitudes d'élégance, de far-niente et de joie que le maigre héritage auquel avait fait allusion Mme Sandrine n'était guère en mesure de pouvoir satisfaire.

Il est rare qu'une jeune et jolie veuve ne trouve pas à se consoler dans les bras d'un successeur galant. Une divorcée est un peu la veuve de son amour mort. Et comme Aline Drieux s'était, sous le règne de son mari déjà, exercée à jeter son bonnet par-dessus plus d'un moulin, elle ne se trouva pas en peine lorsque la solitude fut venue.

Il ne lui resta qu'à afficher une liaison flatteuse et très profitable qu'elle avait su garder secrète, soupçonnée à peine jusque là. Un magistrat intègre, laid, plus que mûr, riche et généreux, aimait hygiéniquement, ponctuellement Mme Drieux, lui passait de coûteuses fantaisies, avait ou simulait confiance en des histoires à dormir debout et s'efforçait à des jeux patients avec le bambin qui avait peur de son teint gris, de sa grimace et de ses favoris rares d'un laid jaune.

Avant de connaître ce sévère homme de loi, Mme Drieux n'avait eu aucune aventure. C'est le besoin de coquetterie, l'humilité et la tristesse conjugales qui la poussèrent dans les bras maigres, ridiculement pileux de ce vieillard.

Et comme il suffit qu'une femme ait à devoir de la reconnaissance et même de l'affection à un homme qui est bon, secourable avec munificence envers elle, tendre à l'occasion, amoureux sans tyrannie, confiant sans jalousie pour se sentir piquée aussitôt du désir, du besoin de le tromper avec des gandins volages, jolis garçons, amusants, pas cousus ni même faufilés d'or, — Mme Drieux bientôt eut des amis parmi la jeunesse élégante de Bruxelles, des amis qui, le lendemain, furent des amants et qui changèrent d'aspect et de nom chaque semaine, fonctionnèrent parfois de concurrence, mais jamais ne modifièrent leurs façons d'être ou d'aimer.

Mme Drieux se divertissait comme une petite folle à ces jeux en partie double et triple. Son magistrat était le meilleur des bons-papas bien gâtés.



Jean et Mariette furent distancés par l'autre couple. (page 186)

Et Mme Sandrine, crédulement ou non, donnait toujours créance à l'histoire du " petit héritage qui permettait de vivoter. "

Mariette, elle, voyait bien des choses, en comprenait une partie, en ignorait beaucoup d'autres, mais ne se mêlait de rien pour une foule de raisons dont la moins mauvaise était qu'elle devait conserver précieusement la très nécessaire amitié d'Aline .

Cette compagnie n'était-elle pas la seule possibilité de s'évader du magasin morne de la chaussée de Wavre?

Aux premières tentatives amoureuses de M. de Calanges, Mariette avait senti son petit cœur battre la charge. Elle était édifiée sur ses sentiments.

Aussitôt, elle eut la préoccupation très féminine de s'arranger pour cacher son intrigue à sa mère. C'était la moitié de la saveur de l'idylle que son secret! Aline était trop experte en escarmouches sentimentales pour n'avoir pas deviné les sous-entendus des premières paroles, le mystère des premiers regards.

Comme la plupart des amoureuses, Aline adorait vivre dans une atmosphère d'amour. Aussi s'efforça-t-elle de favoriser de son mieux le rapprochement de Jean et de Mariette. Ceux-ci ne précisaient pas encore leurs sentiments que déjà Aline les voyait dans les bras l'un de l'autre et d'ailleurs, insensiblement, les y poussait.

Elle espérait que Mariette lui parlerait, lui conterait les bouts de conversation intime de leurs premiers duos ; ce rôle de confidente — de conseillère peut-être — la

mettait en joie. Mais Mariette fut silencieuse et garda précieusement la discrétion de son aventure.

— Eh bien, Miette, interrogea Aline, dès que Jean les eut quittées, eh! bien, on ne pleure pas un peu?

— Pleurer, pourquoi?

— Mademoiselle qui fait l'innocente! Voulez-vous bien ne rien cacher à votre amie. Ou bien je boude, moi!...

— Mais je ne comprends rien à ce que tu me racontes?

— C'est bon, c'est bon, gardez vos secrets, Mademoiselle.

Et Aline prit un air digne et se tut sur ce chapitre jusqu'à la sortie du théâtre.

Au moment de se séparer :

— Alors, tu ne veux rien me dire? C'est bien décidé?

— Mais je t'assure que je n'ai rien à te dire.

— Bon. Oh! je n'insiste pas! A propos, tu as annoncé à M. de Calanges que nous pourrions sortir ensemble mercredi. J'ai oublié sur le moment que je devais aller à Boitsfort faire une visite indispensable; je ne pourrai pas vous accompagner.

S'il n'eût pas fait très noir dans la rue, Mariette eût aperçu le sourire railleur de son amie. Mais elle avait, au surplus, trop de trouble tout à coup au cœur.

— Tu ne pourras pas, bien sûrement?

— Non.

— Pourquoi ne pas avoir dit cela plus tôt?

— Qu'est-ce que cela fait? Nous sortirons mardi ou jeudi, c'est la même chose.

— Oui, mais... M. de Calanges?

Le mot était prononcé, l'aveu lâché.

— Ah! Ah! on t'y prend, la gamine! M. de Calanges? C'est pour lui qu'on veut sortir, pas vrai?... Allons, ne proteste pas. Tu es heureuse, tu as raison et je ne ferai qu'encourager, qu'admirer ton petit roman. Mais il faut que tu m'avoues tout. Là-dessus, voilà qu'il se fait tard. Dors bien, fais de beaux rêves et, si tu es bien sage, demain... je verrai s'il n'y a pas moyen d'ajourner mon voyage à Boitsfort.

Cela lui gâtait un peu son amourette, à la jolie blonde que quelqu'un fût intervenu, en tiers, dans leur intrigue. Mais Aline avait su faire adroitement comprendre que la complicité était indispensable.

Le plus heureux encore était qu'elle prêtait son concours et ne reprochait rien et ne dévoilerait rien à Mme Sandrine.

Le lendemain, Mariette, en détails, conta ce qui s'était dit entre elle et Jean, répéta les moindres paroles qu'elle avait retenues, musicales et douces à sa mémoire comme une exquise harmonie qu'elle n'avait jamais soupçonnée.

Et puis, le mercredi arriva.

Les deux amoureux, chacun de son côté, avaient cru que le monde finirait certes avant qu'ils eussent pu se revoir, tellement le temps était long.

Mariette avait prévenu sa mère que M. de Calanges l'avait invitée, ainsi qu'Aline, à les accompagner de

nouveau à la promenade. Madame Sandrine trouva que Jean était un bien charmant jeune homme, et pas hautain surtout et qu'elles devaient être fières de son amitié. Somme toute, elle avait été la simple servante de ses parents ; aujourd'hui, il était un client très sérieux, (Jean faisait une consommation extraordinaire de *Havanes* depuis quinze jours) et, ma foi, c'était bien du profit et de l'honneur.

On examina le moyen par lequel on pourrait bien témoigner une reconnaissance un peu effective. Et finalement, Aline ayant été consultée, on décida d'inviter Jean à dîner le dimanche suivant.

... Ce fut inoubliable, délicieux.

Ils partirent, Jean et les deux amies, en voiture, pour Laeken. Aline y connaissait un établissement pittoresque et joliment installé où l'on pourrait faire une halte après la promenade dans le Parc.

A la demande de Mariette, Aline ne devait pas laisser soupçonner à Jean qu'elle était dans la confidence de leur amour. Mais elle avait promis de favoriser le tête-à-tête et de fermer l'œil le plus souvent possible.

Les heures passèrent, trop brèves. L'intimité grandit entre les deux tourtereaux. Jean cueillit de ses lèvres la fleur rouge des lèvres de Mariette et son baiser lui fut exquisément rendu. Il serra sur son cœur le buste gracile et tint dans l'anneau de quatre doigts la taille fine et souple, laissa glisser sa main tendrement tout le long des contours frissonnants du petit corps abandonné à la surprise heureuse de ses caresses neuves.

Ils se parlèrent moins que le premier jour, mais se dirent muettement bien plus de choses.

Aux dernières minutes, Jean avait accroché sur tous les coins de peau rose offerts à sa bouche le souvenir d'un tas de petits baisers inoubliables : sur le front, les deux perles des yeux, les coquilles transparentes des oreilles, sur la pointe friponne du nez, le fruit appétissant du menton finement arrondi, dans le pli chaud du cou, sur la soie blonde qui duvetait la nuque.

Il ramena Aline et Mariette à la chaussée de Wavre.

Assis sur le strapontin de la victoria, il se penchait vers Mariette et Mariette inclinait sa tête vers lui et les violettes de son chapeau, parfois, suivant les soubresauts des roues sur le pavé, venaient chatouiller le front de Jean et alors ils se mettaient à rire tous les deux.

Aline, indifférente, volontairement distraite, suivait, détournée, la fuite à leurs côtés des vitrines flamboyantes, des gens, des autres équipages.

Durant ce trajet du retour dans l'ombre vite venue du soir tiède, Jean dit à Mariette l'angoisse nouvelle des trois jours à passer sans la revoir.

— Tu penseras à moi, m'amour?

— Vous me le demandez?

— Pourquoi : *vous* encore?

— Il me faut le temps de l'habitude.

— M'écriras-tu... Et moi, où pourrai-je bien t'écrire?

— Je t'écrirai. Je te l'ai promis. Mais je ne sais comment recevoir tes lettres...Si... Mais...

—Mais quoi?

— Il y aurait un moyen. Tu me les enverrais sous double enveloppe : on me les remettrait...

— Aline Drieux ?

— Justement. Oh ! elle ne saura pas que c'est de toi.

— Pourtant il faudra bien que tu lui expliques...

— J'inventerai quelque chose. Je dirai que c'est une amie d'autrefois, une amie que mère ne veut plus que je voie. Elle n'est pas curieuse, elle n'insistera pas. Tu veux bien donc ? Tu m'écriras chez Aline ?

— Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen. Mais prends garde qu'elle se doute.

— Pas de danger. Du reste, elle ne dirait rien.

— C'est justement pour cela, c'est de sa complicité *à elle* dont je ne veux pas, dit énigmatiquement Jean.

Mariette, heureuse d'avoir tourné cette difficulté qu'elle avait bien prévue, était certaine de réussir dès lors l'autre démarche.

Celle-ci, elle la formula à voix haute, Aline pouvant participer maintenant à l'entretien.

— Mais je ne t'ai pas annoncé une grande nouvelle ! Il faut que tu entres un moment à la maison ce soir avant de nous quitter. Mère veut te faire une surprise.

— Une surprise ?

— Elle te priera à dîner chez nous dimanche. Et tu accepteras, n'est-ce pas ?

— Si j'accepterai ? Mais je crois bien.

Quand il fut seul, Jean se rendit compte du grand progrès très rapide qu'il avait fait dans le cœur de Mariette. Il se demanda où cela allait le mener, cette

nouvelle aventure, plus délicate, plus compliquée que les autres et à laquelle il se laissait entraîner au moment où, désabusé, il se croyait guéri à tout jamais du mal d'amour, de l'envie des femmes et où il se répétait de désolantes et lugubres professions de foi sentimentales.

Qu'est-ce au juste que cette Madame Sandrine à la confiance si facile, qui ne voyait ou ne voulait — ce qui eût été pire — rien voir de l'exacte situation d'Aline Drieux? Lui, cependant, dès la première entrevue, il avait su juger sans erreur? Quelle intention n'avait-elle peut-être pas en recherchant la familiarité d'un jeune homme riche, d'un bel avenir, d'un rang qu'elle savait, plus que tout autre, apprécier?

Il se sentait pris dans un engrenage. Peut-être était-il temps encore de résister à son entraînement? A ce dîner, se rendrait-il? Retournerait-il dans le petit magasin où un hasard peut-être bien malchanceux l'avait fait pénétrer un jour? Renouvellerait-il le charme, hélas! peut-être périlleux de ces promenades avec la blonde Mariette et la trop rusée Madame Drieux?

Mariette!

Le goût savoureux de ses baisers lui revint aux lèvres et il sentit dans sa main comme le toucher tiède d'un contact qui frémissait... Ne plus revoir Mariette? Abandonner l'espoir d'une étreinte plus ravissante encore, d'autres étreintes qui suivraient, nombreuses et définitives!

Ne plus revoir Mariette!...

Ses hésitations et ses prudences raisonneuses furent brèves. Dès le jeudi matin, il écrivait à la fillette :

" Ton souvenir, ma Miette, occupe toute ma pensée " comme ton amour a envahi tout mon cœur. Je sens " que je ne saurais plus avoir de bonheur qu'auprès de " toi. Quand viendra-t-elle enfin la minute où, de nou- " veau, je te donnerai mon baiser que tu me rendras " adorablement?... "

Il en écrivit ainsi quatre pages, ferma l'enveloppe, la déchira pour ajouter dans les marges un *post-scriptum* sur le même ton ; expédia du mercredi au dimanche trois lettres semblables et reçut deux réponses au même diapason.

Il fit bel honneur au dîner de Madame Sandrine.

La bonne femme avait été sens dessus-dessous durant les vingt-quatre heures qu'elle accorda aux préparatifs de ce repas sensationnel. On ferma la boutique bien avant midi et, un peu avant deux heures, Jean fut reçu devant une table éblouissante de fleurs, de cristaux pour l'ornement de laquelle Mariette avait mis toute sa coquetterie et tout son art.

Madame Sandrine était naïvement flattée de l'honneur que lui valait l'amitié de M. de Calanges. Aucune mauvaise intention ne troublait la sérénité de cette innocente vanité. Il ne lui fût jamais venu à l'idée, d'un côté que ce séduisant jeune homme de haute lignée pût concevoir des sentiments autres que de pure et bienveillante galanterie, de condescendance à l'égard d'une fillette qui était si éloignée de lui par sa condition

et le passé de sa mère ; de l'autre côté que son enfant, si ingénue, si paisible, si chaste pût ressentir envers M. de Calanges autre chose que des respects, des reconnaissances identiques à ceux qu'elle lui témoignait elle-même.

Et ces impressions s'affirmaient de plus en plus en elle chaque fois que Jean se montrait plus aimable et sans façons.

Chaque sortie le ramenait auprès des trois femmes et sa familiarité très cordiale augmentait. Madame Sandrine était aussi heureuse que fière de voir Jean de Calanges venir deux fois par semaine chaussée de Wavre, d'autoriser avec empressement des promenades en compagnie de Mariette et de son amie, de donner des libertés complètes pour les soirées à passer au théâtre.

Un intérêt, toujours en éveil chez l'ancienne " femme de confiance " d'une mondaine sans ordre, gaspilleuse et facile à exploiter, faisait envisager en outre sans déplaisir les menus profits de la générosité du jeune homme. Sans avoir l'air de les remarquer, elle admira néanmoins avec satisfaction quelques bijoux, quelques colifichets que Mariette avait reçus.

Elle s'extasa lorsque, en remerciement du dîner, arriva à son adresse un vase somptueux que remplissaient des fleurs à l'intention de sa fille.

Hors de la présence de Mariette, elle avait cru devoir parler de l'assiduité de Jean de Calanges à Aline Drieux.

Et s'il était amoureux de l'enfant? avait dit Aline. S'il avait sur elle des vues sérieuses?

Madame Sandrine déjà, s'était, en son for intérieur, formulé cette pensée. Elle n'osait trop s'y arrêter. Il lui était doux de l'entendre énoncer par une autre, par celle-là surtout qui, mieux encore qu'elle-même, avait pu épier les jeunes gens et deviner Jean de Calanges.

M. de Calanges épouser sa fille!

Madame Sandrine entrevit que l'existence n'était pas toujours aussi désolante qu'elle s'était tant de fois lamentée à le dire.

Les rêves et les pensées de la bonne femme furent aussi agités dès lors que ceux de Mariette, mais très diversement quoique au sujet du même personnage.

Pendant ce temps, une tendresse plus étroite liait de jour en jour les deux amoureux, faisait plus impérieux le désir de l'un, la curiosité incertaine de l'autre.

Ce fut un des derniers jours de juin que se révéla à Jean le délicieux mystère d'une étreinte si longtemps préparée et espérée et que, par lui, Mariette, la douce et blonde, au visage de vierge de pastel sourieuse, éprouva les voluptés suprêmes.

Depuis quelque temps l'intimité affectueuse s'était sans cesse accrue, les jeux d'amourette étaient devenus sans prudence vis-à-vis d'Aline. Celle-ci, de son côté, ne s'était plus cru tenue à autant de réserve. Favorisant les entrevues, les entretiens, disparaissant pour provoquer les doux tête-à-tête, elle s'autorisait en revanche à

des rencontres d'amis, dirigeait les escapades vers ses propres rendez-vous.

Jean et Mariette faisaient semblant de ne rien voir, de même qu'Aline simulait à leur égard.

Mais Jean, dès qu'ils étaient seuls :

— Te serais-tu jamais doutée que ton amie avait le cœur si tendre?

— Pouvons-nous le lui reprocher, nous autres?

— Au contraire, va, m'amour. Inspire-toi d'elle, mais ne l'imite pas.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que tu dois m'aimer comme elle aime, entièrement, infiniment, mais que tu dois tout me réserver pour moi seul.

— Pour toi seul, chéri, je te le jure, va!

— Car, pour ce qui est de la fidélité, la bonne Madame Drieux...

— Ne parlons pas d'elle. Viens, que je te donne un baiser.

On était parti le matin très tôt ; on faisait une lointaine excursion de toute une journée, du côté de Groenendeal, dans la forêt.

A la gare, avec une feinte surprise, Aline Drieux rencontra un jeune homme. Il fallut bien faire les présentations.

Hasard étrange : il prenait le même train, comptait descendre à la même gare, faire le même chemin dans les allées désertes...

Jean songea que tant de paix et d'esseulement étaient bien rares dans les occupations d'un garçon qui semblait plutôt enjoué et d'humeur leste. Il se sentit obligé de prévenir les intentions manigancées adroitement par Aline :

— Mais soyez donc de la partie. Restons ensemble, nous passerons une journée charmante.

— Vous êtes par trop aimable. Si je ne craignais d'être indiscret...

— Comment donc? Comment donc? protesta Aline jubilante et sans chercher à cacher un regard de malice triomphale échangé avec son ami.

Le trajet de Bruxelles à Groenendael seul les réunit tous quatre dans le compartiment. Dès qu'ils furent dans le bois, ils se séparèrent, Jean et Mariette distancés bientôt par l'autre couple.

On avait eu soin de convenir de l'heure et de l'endroit du dîner dans une guinguette qu'ils connaissaient tous.

Il n'était pas midi. Ils avaient jusqu'à cinq heures la joie de se sentir isolés.

Jean et Mariette quittèrent les allées où ils croisaient parfois des promeneurs, des cyclistes ou des attelages et, pour passer dans les sentiers abandonnés et plus étroits, ils durent se serrer souvent l'un contre l'autre, bras aux tailles, joue contre joue.

Ils marchaient depuis une heure sans avoir fait beaucoup de chemin, évoluant toujours et avec lenteur dans



Ils se bousculaient à des jeux fous. (page 192)

les mêmes environs, de peur de se perdre ou de s'éloigner trop des grandes routes.

Et c'est alors que l'aventure classique, prévue sans être préparée, presque banale mais exquise pour tous deux, fut consommée.

La clairière traditionnelle avait été recouverte du tapis d'herbe drue et de mousse indispensable ; le dôme de verdure des noisetiers et des jeunes chênes cachait le mystère d'amour ; le rai de soleil, indiscret tout à coup, vint découvrir l'étreinte des deux amants jolis, puis disparut aussitôt, scandalisé ; ironique, un loriot lança au moment conventionnel deux notes triomphales...

A un autre bout du taillis, un pinson d'ailleurs fit chorus à peu près à la même minute pour répondre à un semblable soupir, à un pareil murmure de baisers qu'il avait surpris dans une autre clairière.

Et malgré le grand événement qui venait de s'accomplir, le monde continua sa vie et la terre sa giration de folle comme si de rien n'était...

Et dire que tous les chants des oiseaux des bois sont ainsi peut-être les échos des soupirs bienheureux des Mariettes qui s'égarent sous les feuillages...

Le dîner fut joyeux et le retour, et le reste de la journée, comme jamais heures n'avaient été heureuses dans les entrevues de Mariette et de Jean.

Madame Sandrine estima qu'on " avait dû bien s'amuser ", en fut toute contente pour sa fillette, remercia une fois de plus cette obligeante Madame Drieux, n'eut

pas de paroles assez reconnaissantes pour ce M. de Calanges vraiment trop aimable.

Tout le mois durant, ce fut une inexprimable ivresse, une flambée d'amour radieuse.

Mariette s'était donnée tout entière, de corps et d'âme au bien-aimé ; elle ne goûtait plus d'autre joie que celle d'être en ses bras, ne se souciait plus de rien qui ne fût pas une pensée de lui.

Jean se prenait à trouver dans cette passion toute autre que celles qui avaient auparavant occupé son cœur, une nouveauté dont il subissait la griserie attirante, sans la force de lui résister.

Il était devenu solitaire et silencieux. Ses amis mirent d'abord cet éloignement, qu'ils prenaient pour de la tristesse, sur le compte des déboirs de sa liaison avec Marguerite ; voyant que l'humeur sombre persistait, ils tentèrent des questions, des rapprochements, l'invitèrent à un retour vers les parties joyeuses en commun. L'insuccès lassa leurs efforts, déçut leurs camaraderies. On abandonna bientôt Jean de Calanges comme un enfant boudeur.

On se trompait en croyant qu'il souffrait.

Sa misanthropie apparente et le mystère de ses sorties dont on ne savait le but furent pris à tort pour du dépit et du chagrin.

Claude Sermet avait pénétré plus intimement que les autres dans l'affection de Jean. Il espéra redevenir le confident.

— Mais, je t'assure : je n'ai rien. Je me suis rangé,

voilà tout. Je me promène quand je sors, mais plus en ville : il y fait trop bête. Je vais à la campagne, je rentre tard le soir : c'est bien meilleur.

— Et le commandant Corbaix? As-tu de ses nouvelles?

— Je ne l'ai pas revu depuis Pâques. Je ne lui ai même plus écrit.

— Et ton grand-père?

— Il m'a envoyé une lettre : il ne dit rien, comme toujours.

— Allons, décide-toi. Rentre dans la bande ; viens avec nous demain.

— Merci, Claude, je ne m'amuserai pas.

Jean avait comme une pudeur jalouse de son nouvel amour. Il lui semblait qu'il le mettrait en danger s'il l'avouait ; que ce serait risquer de lui voir réserver le sort de ses autres aventures désillusionnantes.

Comme il ne venait presque plus jamais en ville, surtout le soir, il n'eut aucune occasion de rencontrer Lucie. Il n'avait de même pas non plus revu Corbaix. Marguerite, elle, bien entendu, restait dans l'ombre prudente.

Jean s'était donc complètement détaché de son passé de huit mois de vie bruxelloise.

Huit mois!...

Se pouvait-il que si peu de temps se fût écoulé et que tant de tristesse eût endolori son jeune cœur, instruit son expérience novice, préparé sa force à supporter mieux l'avenir sentimental?

Il se revoyait gamin bourré de science par son maître Corbaix, initié au grand secret féminin par les caresses sans-façon d'une campagnarde rieuse, ému encore du profond calme solennel de sa jeunesse cloîtrée auprès du troublant rêve vivant de son aïeul.

Aujourd'hui...

Aujourd'hui la vie avait déjà fait de lui un désabusé. Les tendresses fausses, les tromperies, les trahisons, les confiances sans lendemain dont on avait leurré sa jeune franchise et sa candide illusion avaient cuirassé son cœur.

Il venait de rencontrer sur son chemin une fillette apparemment toute de beauté, de grâce et de sincérité. Mais auprès d'elle n'avait-il pas trouvé l'existence désemparée de cette Aline Drieux, menteuse d'amour comme toutes les autres ; n'avait il pas trouvé la rouerie ou l'orgueilleuse complaisance ou la bêtise aveugle, ou la cupidité - - il se le demandait encore — de cette vieille servante retirée bourgeoisement du service et dont il entraînait la fille dans la sarabande affolée - - comme toutes les autres !...

— Ah ! si grand-père savait !...

Et Jean apercevait dans sa songerie le portrait fané paisible, à la vieille honnêteté de Martine et de Joseph.

- - Si grand-père me voyait !...

Et Jean apercevait dans sa songerie le portrait fané de Jeanne de Montleux, blonde, et douce, et mignonne, et coquettement surannée

Décidément, l'infortune immense de grand-père est un incomparable bonheur...

Bien entendu, tant d'humeur chagrine ne faisait pas faiblir un instant l'intensité de son amour pour Mariette. Même en cette passion qui l'avait envahi totalement, le jeune homme trouvait le seul dérivatif à ses soucis. Moins que jamais, il sortit avec un autre but que le petit magasin de la chaussée de Wavre et les escapades étaient devenues régulières à chaque entrevue.

La complaisance d'Aline augmentait avec les nécessités de l'affection toujours plus gourmande et des désirs insatiables des amoureux. Leur intimité, dès la première occasion de la promenade en forêt, à Groenendael, avait été flagrante. Tacitement, entre Aline et eux, ce fut une complicité plus grande pour favoriser les tête-à-tête et leurrer Madame Sandrine.

Aline avoua à Mariette qu'elle possédait un pied-à-terre en ville, rue du Parchemin.

Mariette ne s'étonna point, fut tout enchantée de l'aubaine quand son amie offrit l'hospitalité pour les heures de sortie de Jean.

Dès lors, on simula des départs pour le bois ou la campagne ; on vint rendre compte à Madame Sandrine d'imaginaires concerts du Parc ou du Waux-Hall auxquels on avait assisté ; on laissa croire à des soirées dans les théâtres et en réalité Mariette et Jean passaient presque tout leur temps rue du Parchemin. On tapotait le piano, on faisait des dînettes avec des conserves et des bouteilles de champagne achetées en chemin ; on

examinait les portraits d'Aline et d'un vieux Monsieur à favoris très laid répandus à profusion dans vingt cadres ; on se bousculait à des jeux fous sur les fauteuils et les canapés ; — on s'aimait juqu'à tituber, les yeux vagues, la tête chavirée et les membres brisés, en redescendant l'escalier.

Pendant ce temps, Aline, qui prêtait la clef de l'appartement, explorait des garçonnières et visitait des chambres d'hôtel.

Et la même vie se répétait deux fois par semaine. Madame Drieux, ponctuellement, sortait avec Jean et Mariette du magasin de la chaussée de Wavre, quittait les amants à la Place Royale, les retrouvait invariablement dans une taverne du bas de la ville à l'heure de la rentrée, les ramenait, bien sages, à Madame Sandrine qui, la plupart du temps, avait énormément pris de plaisir à amuser le petit garçon d'Aline.

Mais, Juillet finissant, Jean de Calanges vit avec tristesse venir l'époque où le grand congé annuel l'éloignerait forcément de Bruxelles pendant près de deux mois. Il ne lui était pas possible de trouver un prétexte pour éviter le retour au Bois-de-Villers. Il eût encore à la rigueur fait accepter une raison quelconque à son grand-père, eût pu même cacher l'époque du congé, tromper sur sa durée ; mais Corbaix était là qui ne manquerait pas de dénoncer la fraude et M. de Calanges l'enverrait sûrement à Bruxelles en cas de maladie simulée ou de punition imaginaire invoquée.

Il fallut bien qu'il annonçât la triste nouvelle à Ma-

riette. Les larmes, l'inquiétude, le désespoir sincères affirmèrent plus que jamais à Jean qu'il devait trouver coûte que coûte une échappatoire.

Leurs deux imaginations n'inventèrent rien de plausible.

Jean ne pouvait rester à Bruxelles.

C'est en se répétant tout haut cette phrase fatale que Jean conçut l'idée du projet qui les sauverait.

— Je ne puis rester à Bruxelles, soit. Mais toi, qui t'oblige à y rester? Je dois aller au Bois-de-Villers, tu viendras avec moi.

— Jean, mais à quoi penses-tu?

— Peu m'importe.C'est notre seul salut. Je te promets que demain j'aurai organisé notre plan.

— Inutile, Jean, inutile. Tu peux être certain que je ne partirai pas avec toi. J'ai assez trompé depuis un mois ma pauvre bonne mère; mais lui faire ce chagrin, ce désespoir de l'abandonner, lui causer cette honte de voir sa fille déshonorée et perdue, jamais, Jean, je n'y consentirai, malgré tout mon amour pour toi.

— Eh! bien, qu'à cela ne tienne, ta mère sera de la partie, et Aline, s'il le faut, et son moutard et même tous ses amants, mais je te promets que cela marchera

Jean s'exaltait et Mariette, dans sa tristesse, ne put s'empêcher de rire :

— Grand fou!... Soyons raisonnables et songeons plutôt que deux mois, ce n'est pas une éternité. D'ailleurs, durant ton congé, tu trouveras bien une fois ou deux l'occasion de venir passer un jour à Bruxelles. Tu ne

t'en vas pas à l'autre bout du monde. Vois, je suis déjà consolée. Prends ton parti comme moi, il le faut bien. Tu comprends, chéri, à la première minute, cela m'a fait un grand coup, mais je m'habituerai à l'idée. Il faut que tu retournes, Jean, soyons sages. Si même tu restais, quel prétexte donnerions-nous à mère pour expliquer ta présence? Et crois-tu que nous pourrions nous voir tous les jours? Non, n'est-ce pas? Eh! bien, alors, que ferais-tu de tes longues journées ici tout seul?...

— Oui, oui, Mariette, tout cela est bien juste et bien vrai. Aussi, c'est entendu : il n'est plus question que je reste à Bruxelles ; mais il est bien convenu que je trouverai le moyen de vous emmener, ta mère et toi, dussé-je te demander en mariage!

— Et ton grand-père? éclata de rire Mariette.

Et cette idée toute neuve de Jean les mit dans une grande joie...

On ne trouvera jamais nulle part plus d'ingéniosité que dans l'esprit de deux amants qui cherchent les moyens de se voir, de s'embrasser, de s'aimer en cachette.

Les cours de l'Ecole étaient presque achevés. Un air de repos et de silence déjà soufflait par les amphithéâtres et les salles d'études sans l'application coutumière ; dans le promenoir, aux récréations, les projets de vacance, les impatiences nerveuses des veilles de départ agitaient les jeunes gens.

L'élève de Calanges, muet comme d'habitude, échafau-

dait un rêve... Ne serait-il pas, hélas! irréalisable? N'était-il pas fou d'espérer vaincre des deux difficultés : faire quitter Bruxelles à Mariette; avoir Mariette auprès de soi durant plus de six semaines non loin du château du Bois-de-Villers?

Le congé commençait le 6 août. On était le 27 juillet, un mercredi. Deux sorties encore après celle ci et les élèves prendraient leur vol.

Jean courut chaussée de Wavre, de la joie plein le cœur, tout confiant dans le succès de sa trouvaille.

— Madame Sandrine, le temps passe, je vais partir. Un peu plus de huit jours, et on ouvre nos cages!

— Heureux, vous qui allez pouvoir abandonner Bruxelles morne et tout en fournaise pour courir les chemins et les bois!

— Oui, mais je ne vous verrai plus, ni Mademoiselle Mariette avant longtemps d'ici.

Madame Sandrine sourit, incrédule à ce regret; Mariette rougit, ferma ses yeux de ciel à demi pour rattrapper de la paupière une larme en escapade subite, presque tombée déjà sur la joue; puis se détourna, cacha son trouble dans l'apparente préoccupation de redresser une pile de paquets de cigarettes démantibulée d'un adroit coup de coude de circonstance.

— J'emporte un grand chagrin surtout.

— Lequel?

— J'avais toujours compté profiter d'une occasion spéciale pour vous témoigner ma reconnaissance?

— Votre reconnaissance?

— Vous m'avez accueilli avec tant d'affabilité depuis plus de deux mois ; chacune de mes sorties fut occupée au plaisir de venir chez vous, de pouvoir vous connaître, vous apprécier, d'accompagner Mademoiselle Mariette parfois dans ses promenades...

— Parfois...

La restriction avait une impertinence charmante. Mariette, à la dérobée, dut bien sourire au regard de Jean.

— Mais tout l'honneur, M.de Calanges..., croyez bien.

— Du tout, je sais le prix de l'accueil que j'ai reçu chez vous.

Le sous-entendu était savoureux.

— Et j'avais décidé de vous demander une permission. C'est le 15 août, donc prochainement, que l'on fête Marie. M'autorisez-vous à offrir un petit souvenir à Mademoiselle Mariette, un banal cadeau de rien, qui vaudra seulement par l'intention de gratitude et d'amitié que j'y mettrai?

— Monsieur de Calanges, je ne sais si... Vous êtes mille fois trop prévenant... Comment pourrais-je refuser? Et si Mariette consent...

Madame San 'rine ne manquait pas de malice. L'idée de ce présent qu'elle devinait, qu'elle espérait tout de suite opulent, malgré l'affectation d'insignifiance à laquelle elle ne se laissait pas tromper, la ravissait.

— Eh! bien, je demanderai à Mademoiselle Mariette de vouloir choisir ce qu'elle pourrait préférer et de me permettre de le lui offrir dès maintenant, puisqu'aussi bien, le 15 août, je serai malheureusement loin d'elle.

Un sourire à l'adresse de la jeune fille démentait cette prévision.

— Non pas, jamais la gamine n'osera désirer quelque chose. Ce serait abuser ; ce serait de l'indiscrétion. Un bibelot de rien du tout lui fera plaisir, quel qu'il soit, je vous assure.

La bonne femme se disait bien que la générosité non guidée de Jean dépasserait, livrée à son initiative, les souhaits qu'on oserait formuler.

Quand il fut seul avec Mariette, Jean exposa son idée dont la conversation de tout à l'heure n'avait été qu'un adroit amorçage.

— Aline a-t-elle encore sa bicyclette?

— Oui, mais elle sort rarement en machine.

— N'importe, elle s'y remettra.

— Comment cela?

— Je vais t'acheter un vélo. C'est le cadeau que tu dois me demander devant ta mère. Ce soir, nous parlerons dans ce sens, et, dès demain, tu vas à la Compagnie des Cycles, boulevard du Hainaut, prendre livraison du joujou. Nous allons passer par là faire notre choix. De mon côté, moi-même, j'achète une bécane pour mon usage. Aline se remet à pédaler ; tu prends quelques leçons au Bois ; vous roulez ensemble pendant huit jours et, pour le moment de mon départ, tu es une cycliste intrépide que n'effraient pas les côtes du pays de Meuse. Moi, après deux jours d'apprentissage, je te promets d'avaler des kilomètres comme un vétéran. Et

voilà la première partie du programme brillamment menée à bien.

— Soit. Va pour le vélo. Mais, avec tout cela, je nous vois encore, toi là-bas aux cent mille diables et moi brûlant les pavés de bois et les macadams de Bruxelles.

— Patience, j'achève. Dimanche prochain, chez toi, naturellement, on ne parle que vélos, ballades, records, pneus, excursions et kilomètres. Ah! oui, soupires-tu comme cela doit être charmant d'entreprendre de longues promenades à la campagne, de voir des pays neufs, sur cette infatigable monture. — Ah! certes, m'empresserai-je de te répondre. C'est dans mon beau coin namurois que ce port est idéal. Aussi les voit-on par centaines, les cyclistes, passer, tous les jours d'été, sur nos grandes routes. — Vous faites du vélo aussi? me demande ta mère. — Comment, lui dis-je, mais depuis longtemps... Tu comprends, Miette, un petit mensonge de plus?... Et alors, j'attrape le taureau par les cornes, je vais, je vais, je vais, je ne m'arrête plus, je débite mon boniment tout préparé. Madame Sandrine proteste au début, s'exclame; un peu après, elle discute, ce qui est bon signe déjà, finalement elle demande ton avis : tu t'empresses, en fille obéissante, de lui dire timidement que tu feras comme elle en décidera. Et voilà qu'elle accepte, et toi aussi, et le tour est joué!

— Mais que pourras-tu bien lui raconter?

— C'est le boniment dont tu veux une répétition? Voici, et surveille bien ton rôle : Ah! Madame Sandrine, voilà un pays que vous devriez voir! Voilà où Made-

moiselle Sandrine devrait venir étrenner sa machine! Voyez un peu quelle joie vous m'accorderiez si nous pouvions pédaler de compagnie ainsi tous les jours ; quelle joie j'aurais à faire découvrir à Mademoiselle Mariette les beautés de nos vallées! Et ce plaisir, vous allez me le faire. Vous avez bien voulu accepter que, pour sa fête, j'offre un vélo à Mademoiselle votre fille. Vous devez me permettre aujourd'hui de lui offrir l'occasion de s'en servir agréablement. Vous viendrez donc toutes les deux passer quelques jours, quelques semaines à Wepion : c'est une délicieuse villégiature, près de chez moi. Chaque matin, j'arriverai, et nous irons explorer les environs. C'est dit, vous acceptez? Je pars ; dès mon arrivée, je retiens vos pensions à l'hôtel. Quand tout est conclu, je vous écris, vous vous mettez en route et, deux jours après nous être séparés, nous nous retrouvons.... Et non seulement nous nous retrouvons, m'amour, mais avec la facilité des tête à tête que nous procureront nos départs en machine. Ta mère, n'est-ce pas, devra bien te laisser aller seule : à la campagne c'est permis ; tout comme il sera permis que tu te fasses guider par moi dans ces chemins inconnus. Tu le vois, c'est une vie à nous deux, une existence adorable de tous les instants.

C'est trop beau pour que cela ne soit pas. Je te promets que j'arriverai à mes fins.

Mariette s'était mise à rire.

— Et tu crois que cela va s'arranger ainsi, tout facilement?

— Si je le crois!

— Mais tu n'as pas songé aux cent difficultés?

— J'y ai songé ; mais pour examiner le moyen de les tourner ou de les vaincre.

— Et tu as trouvé?

— J'ai trouvé pour toutes. J'ai réponse à toutes les objections.

— Même à celle qui sera la première question de mère : Et le magasin? — Si nous partons toutes les deux, que devient il?

— Le magasin? Mais tu ne réfléchis pas : n'avons-nous pas une Providence à notre disposition? Est-ce qu'on ne peut confier une gérance de quelques semaines à cette précieuse Aline? Je suis persuadé que cette brave enfant ne demandera pas mieux. Comme cela la réjouira même! Vendre des cigares et des cigarettes et tendre coquettement à la fois un sourire et une allumette au client ; avoir l'occasion de bavarder toute la journée avec de nouvelles connaissances ; pouvoir même donner à des rendez-vous les plus plausibles apparences d'honnêteté et les plus innocentes, comme tout cela lui fera prendre à cœur son métier! L'acheteur vient quand la vendeuse est agréchante. Je suis payé pour le savoir, moi qui ai souffert les tourments d'une méchante jalousie quand je t'ai aperçue servant l'un ou l'autre client qui te lançait des regards de trop évidente galanterie... Ah! je te promets qu'Aline acceptera et que surtout elle ne laissera pas péricliter la clientèle!

— Tu as réponse à tout. Et tu sais bien que moi, je suis toute convaincue et que tu as toujours raison. Mais



Elle était en possession de sa brillante monture. (page 201)

pour mère... Enfin espérons. D'ici à mercredi, du reste, une fois la bicyclette à la maison, une fois les sorties en train, je vais commencer à préparer le terrain, à déplorer la monotonie des sempiternelles promenades possibles à Bruxelles, à rêver tout haut de bois, de montagnes, de longs rubans de routes ombreuses dans des campagnes merveilleuses... Tiens, voilà que tu me fais gagner ta confiance!

— Alors, nous sommes sauvés!... Nous voici à la Compagnie. Entrons, ce sera une première affaire faite.

Tout s'associa pendant ces derniers jours d'événements inattendus pour favoriser les projets des deux amoureux et pour concourir au succès de leur escapade.

Mariette était en possession de sa coquette et brillante monture. Aline s'était remise avec entrain à un sport dont elle avait été, durant quelques mois, une fervente et infatigable adepte. Madame Sandrine, enthousiasmée par le luxe du présent, toute heureuse de la nouvelle joie de sa fillette, envisageait de plus en plus avec un secret espoir l'assiduité, l'évidente affection de M. de Calanges.

— Et pourquoi pas, après tout? Il est bien riche pour deux. Et si Mariette ne lui apporte pas une dot opulente dont il n'a d'ailleurs que faire, il trouvera auprès d'elle un trésor de douceur, d'intelligence qu'il ne rencontrerait auprès d'aucune autre. Et combien de jeunes filles sont aussi jolies à croquer que celle-là?

La brave maman s'avouait même qu'un mariage serait, dans l'occurrence, chose très aisée. M. de Calanges, n'ayant pour toute famille que son vieux grand-père

sans grande volonté, à qui tout restait indifférent, il ne fallait craindre aucune difficulté de consentement. Les commères du voisinage — seules courtes relations de Madame Sandrine au hasard d'une conversation de quelques minutes sur le pas des portes ou chez les fournisseurs du quartier — avaient bien fait souvent allusion à l'amitié de ce sémillant élève de l'Ecole pour Mademoiselle Sandrine. Les langues sont malveillantes sur ces chapitres délicats, même lorsqu'elles n'ont aucun reproche à formuler. A plus forte raison furent-elles, à l'égard des amoureux, plus une fois railleuses et impertinentes. Personne ne savait rien : Jean s'était efforcé à une constante discrétion ; Aline ne jasait jamais, ne frayait avec aucune des voisines potinières ; mais il était impossible de garder tout à fait le secret, surtout lorsque chaque jour on pouvait voir le jeune homme s'en aller avec les deux amies, lorsqu'on les voyait rentrer le soir, lorsqu'ils disparaissaient des dimanches entiers.

Madame Sandrine était la seule qui ne voulût jamais convenir de la vérité des cent histoires qui couraient sur le compte de Mme Drieux. Elle n'acceptait que ce que ses propres yeux pouvaient voir. Or, si l'on colportait bien en foule les méchants bruits, on ne pouvait jamais prouver ni citer un fait précis. Dans ce cas, Madame Sandrine avait la rare indulgence de la faire profiter de son doute et elle tenait pour nuls tous les racontars. Pour elle, Aline Drieux était une brave maman victime d'un chenapan de mari. Elle aimait à rire : quel mal à cela? Est-on en faute parce que l'on a l'humeur gaie, parce

qu'on est coquette, qu'on va volontiers au théâtre, en ville, au Bois, partout où l'on s'amuse?

Persuadée qu'on calomniait Madame Drieux, elle fut plus persuadée encore que les malveillances insinuées autour d'elle étaient le fruit du dépit et de la jalousie. Avec des mots mystérieux et des sous-entendus très volontairement discrets, ne lui conseillait-on pas d'être prudente, d'ouvrir parfois des yeux moins confiants, de ne pas se fier même aux apparences les plus honnêtes et les plus innocentes?

On lui disait à mi-mot que tant d'assiduité auprès de sa fille devrait la tenir en éveil. Elle affirmait dès lors qu'elle n'était donc pas la seule à observer les prévenances et l'amitié de Jean, trop exagérées pour être banales. Elle se complaisait de plus en plus à s'imaginer possibles, — puis probables, une déclaration formelle et une demande.

Elle se disait que l'occasion seule, à présent, ferait naître cette issue admirable du délicieux roman très chaste qui s'était noué autour d'elle depuis quelques mois.

Mariette, avec la diplomatie fine et avisée des amoureuses préparant le terrain de leur bonheur, avait, par une lente mais persuasive prudence, accoutumé sa mère à l'idée d'un séjour de quelque temps loin de Bruxelles.

Aussi, lorsque Jean énonça son projet de villégiature, Madame Sandrine se dit à la minute même que le jour était proche de l'aveu définitif.

Elle aurait pleuré — ces bonnes larmes heureuses

de mère qui entrevoit pour son enfant l'avenir de félicité complète, une inespérée situation d'amour, de richesse, de luxe! — si aussitôt il n'avait fallu, simulant une résistance pas sincère, discuter pied à pied et se faire avec joie convaincre que l'impossible qu'elle invoquait mollement n'était que du possible bien facile à arranger. Tous les obstacles tombaient devant les raisons, les ressources, les moyens offerts par Jean.

Son idée d'abandonner momentanément les affaires de vente à Madame Drieux eut particulièrement un enthousiaste succès.

Consultée, Aline réalisa les prévisions du jeune homme en acceptant la perspective de trôner derrière le comptoir. Elle promit même que les recettes seraient opulentes ; elle fut heureuse comme une gamine qui " joue à la boutique " entre un dodo de poupée et une sauterie à la corde.

Les derniers jours s'écoulèrent très vite dans l'impatience et les préparatifs du départ. Les distractions étaient de plus en plus fréquentes à l'Ecole. Le travail sérieux était interrompu, personne n'étant capable encore d'assiduité, même d'attention. Durant les après-midi que les élèves passent sur la plaine d'exercices qui borde l'avenue Louise et où les promeneurs viennent quotidiennement les regarder évoluer, s'initier aux mystères silencieux et cadencés des marches par pelotons, des conversions savantes, des défilés au cordeau, Jean, plus d'une fois tourna, distrait, la tête, au risque de subir une

punition qui retarderait son départ. Mais comment résister au désir de jeter un coup d'œil vers la palissade à claire-voie qui enferme la liberté des élèves et les sépare du reste du monde, aperçu bruyant et gai à ces heures de promenades au Bois, lorsque, parmi les curieux arrêtés, s'aperçoivent les silhouettes gracieuses d'Aline et de Mariette ?

Les deux amies allant à leur entraînement, l'une professeur et l'autre élève, descendaient de leurs machines et, appuyées sur leurs guidons, attendaient qu'un signe de Jean, guetté dans les rangs des élèves, leur annonçât qu'elles avaient été reconnues.

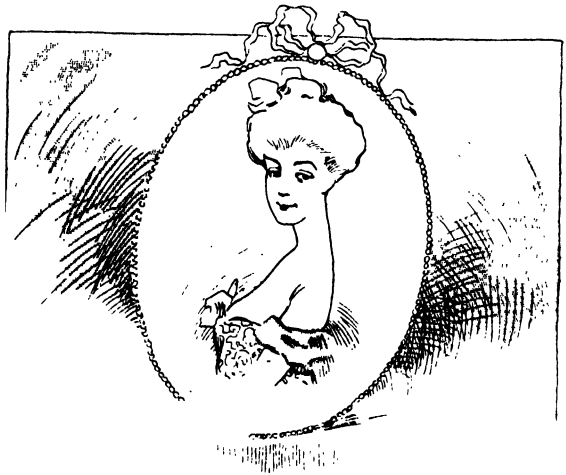
Lorsqu'elles avaient découvert ce sourire, ce très imperceptible salut de la main à la dérobée, elles se remettaient en selle et continuaient leur chemin. En voyant s'éloigner l'envol des jupes courtes, les points clairs des deux canotiers ; en entendant mourir le carillon des grelots, Jean soupirait d'envie de s'enfuir et de rejoindre les deux heureuses ; il sentait, torturant, son fusil lui peser plus lourd encore qu'à l'ordinaire sur l'épaule ; il perdait la cadence du pas, se trompait dans l'exécution du mouvement commandé, n'était rappelé au vrai des choses que par une verte observation, une menace de l'officier ou par l'avertissement brusque du coup de coude d'un camarade.

Mais enfin tout arrive, même ce qu'on attend avec l'impatience du prisonnier espérant sa liberté.

Le 6 août, après un adieu à son aimée, un sourire re-

connaissant à Aline, installée déjà, répétant son rôle, tout heureuse parmi les cigares et les tabacs odorants, après un : A bientôt! affectueux à Madame Sandrine, Jean partit pour le Bois-de-Villers.

Le surlendemain, Mariette et sa mère devaient venir le rejoindre à Wépion.



TRAHISON

I

Les années s'accumulant, une lente faiblesse et de séniles souffrances commençaient à miner la santé, jusque là robuste, de M. de Calanges. Les avenues solennelles de ses bois, les allées paisibles de son parc virent de moins en moins souvent le passage silencieux du grand vieillard un peu voûté qui marchait toujours sans hâte, vêtu de noir ample, les mains au dos, la tête blanche courbée sous le poids des pensées lourdes.

Joseph et Martine éprouvèrent de premières alarmes. Malgré que leur méfiance n'eût encore pu désarmer à l'égard de Corbaix, ils se crurent obligés de lui demander conseil.

— Monsieur le commandant, ne vous semble-t-il pas que Monsieur vieillit beaucoup depuis quelque temps?

— Dame, à son âge...

— Il ne mange plus guère.

— Il ne sort plus.

— Je le surprends souvent endormi, tout pâle, dans un fauteuil, en plein jour, lui qui, jamais, ne pouvait rester une minute inoccupé.

— Si vous lui parliez de voir un médecin? Nous, cela n'avancerait à rien.

— Il n'a jamais voulu nous écouter, ajoutait Martine avec un reproche, et le souvenir amer de toutes ses inutiles tentatives passées dans le but d'attacher l'esprit ou le cœur de son maître à quelque objet extérieur.

Corbaix, avant d'aborder ce difficile sujet avec le vieillard, alla trouver le docteur du Bois-de Villers et sollicita son avis.

Le praticien ne connaissait pas personnellement "l'ermite du château"; pas une fois, durant son séjour de plus de dix ans, il ne l'avait approché. Aucun autre confrère d'ailleurs n'avait été consulté plus que lui. Mais, étant venu au château à différentes reprises pour Jean de Calanges ou pour un soin à donner à Joseph ou Martine, il avait pu voir de loin le vieillard, il en avait beaucoup parlé et entendu parler.

Il ne fut pas étonné de ce que lui dit le commandant Corbaix. Ce qui arrivait devait arriver fatalement.

M. de Calanges s'éteignait petit à petit. La vie, sans secousse, s'en allait de ce corps déjà très ébranlé. De plus en plus, il fallait s'attendre à voir s'accentuer la faiblesse, disparaître les dernières forces, s'anéantir les

mouvements. Les facultés, les notions mentales suivraient dans ce dépérissement les sens et les dehors physiques. M. de Calanges pouvait, d'un jour à l'autre, cesser de vivre sans qu'une alerte prévînt son entourage. On pouvait le trouver dès demain, ou dans une semaine, ou dans un mois même, mais probablement était-ce là un dernier délai, sans souffle dans son fauteuil ou dans son lit.

Cette mort serait l'entrée très douce dans du sommeil tranquille.

Martine et Joseph s'émurent à savoir la fin si proche, possible à tout instant. Ils ne connurent plus que des minutes d'inquiétude. Martine guettait, chaque matin, avec une douloureuse anxiété, une haleine, un bruit qui annonçât le réveil ou le lever ; elle accourait, peureuse, et tremblante, au moindre appel. Il lui arrivait, lorsque son maître était demeuré trop longtemps silencieux à rêver ou à sommeiller dans la solitude de sa chambre, de venir l'épier au travers du trou de la serrure, de frapper hardiment à la porte si elle ne pouvait l'apercevoir, d'entrer sous un prétexte vague.

Corbaix paraissait plus assidûment au château. Ses visites, qu'il avait faites plus rares après le départ de Jean pour l'Ecole Militaire, redevinrent quotidiennes. Mais il les abrégea.

Il se bornait à une courte entrevue ; plus jamais il ne partagea le dîner.

M. de Calanges ne touchait qu'à très peu de mets

fort légers, était plus muet que jamais et sombre. Les parties d'échecs avaient cessé.

M. de Calanges ignorait la fin des relations entre son petit-fils et le commandant Corbaix.

Il ignorait de même l'existence que Jean menait à Bruxelles.

Les lettres qu'il recevait le trompaient. Les détails que lui donnait l'ancien maître concernaient uniquement les résultats d'études, rapportaient quelqu'incident d'E cole, commentaient des projets d'avenir militaire. M. de Calanges écoutait ces récits, mais ne questionnait pas, ne manifestait aucune curiosité. De tout cela il devait arriver à conclure que le jeune homme, éloigné du château, n'avait fait, moralement, que prolonger dans un autre milieu son enfance si calme.

L'erreur dans laquelle il vivait depuis des années ne pouvait d'ailleurs qu'accentuer la confiance du vieillard. Que savait-il du monde nouveau, des gens, des choses, des besoins, des mœurs actuels? Il ne se doutait en rien de leurs totales modifications.

Il était arrivé parfois que Jean parlât à son grand-père de certaines familles où il fréquentait : les Sermet, les de Maupast et d'autres.

M. de Calanges en avait conclu l'évocation de son adolescence élégante, choyée, prisée dans des salons de grand ton. Il avait imaginé que celle de son petit-fils, à son tour, se plaisait dans le monde et avait le charme d'y plaire.

Des traditions de lignée, d'honnêteté, de galanterie, de

luxe avaient jadis orné le nom de Calanges. Les catastrophes qui désemparèrent ou endeuillèrent plusieurs vies successives firent entrer dans l'oubli une maison de longtemps célèbre. Allait-il enfin appartenir au brillant officier que serait Jean, de la remettre en évidence et en honneur?

Plusieurs fois, M. de Calanges avait entrepris avec Corbaix ce sujet de conversation.

La plupart des vieilles gens qui arrivent au terme de leur vie ont l'esprit possédé par un désir, par un espoir, par une idée fixe. Elles ne s'en rendent aucun compte, bien entendu ; elles n'en ont jamais la pensée ou le pressentiment catégorique. Néanmoins, c'est vers cela que tendent leurs facultés encore lucides, tout ce qui leur reste d'efforts.

M. de Calanges s'était immensément désintéressé de tout depuis son malheur. L'éducation de Jean n'avait été pour lui qu'une occupation sans intention d'avenir ou de ressource. Il avait fallu l'arrivée et l'intervention fortuites du commandant pour que le jeune homme devinât, désirât et réalisât une destinée que ne lui eussent réservée jamis l'indifférence ou l'ignorance de son grand-père.

Mais aujourd'hui l'enfant a grandi. Et le vieil amant douloureux d'autrefois vient de sentir naître une espérance en son cœur.

Jean, le fils de son nom, aimera un jour. Et ce jour est prochain ; peut-être en est-on à la veille?

Si Jean pouvait revivre le rêve passé!

Si Jean pouvait adorer à son tour une blonde et très douce vierge jolie comme celle qui fit tout le bonheur de ses jours !

M. de Calanges espère que son amour renaîtra dans l'amour de Jean ; car un tel amour doit être éternel et les enfants de son enfant, et les leurs après eux, doivent poursuivre la radieuse extase de cette unique passion de beauté et de tendresse.

Corbaix rougit et n'ose dire mot quand, les yeux perdus dans la vision chère, la voix soudain vibrante et le geste animé, M. de Calanges parle de ces choses — illusions à nouveau, chimères vaines dont par bonheur il ne saura jamais l'impossible.

Corbaix se sent coupable en partie du mensonge de Jean vis-à-vis de son aïeul, de la folle inconstance de ses amours aventureuses. Il se sent responsable de l'éducation amoureuse qu'il a faussée, qu'il a perdue dans les joies faciles et attirantes, mais volages et périlleuses.

Et quand il entend le rêve à voix haute du vieillard, Corbaix n'ose pas briser cet espoir dernier. Il se tait, il compte que, grâce à son silence complice, M. de Calanges ne saura rien jamais. M. de Calanges mourra enfin heureux après ses douleurs. Le baume d'un leurre attendrira sa douce agonie.

Depuis Pâques, Jean n'a pas écrit.

Le commandant n'a plus revu le jeune homme à Bruxelles. Il n'a jamais soupçonné ses relations avec Lucie, l'intrigue mauvaise de celle-ci pour reprendre un cœur d'amant éloigné d'elle.

Après la déconvenue humiliante de sa liaison avec Marguerite, Jean n'a plus entendu parler de Lucie. La vengeance satisfaite de la femme ne fut suivie d'aucune nouvelle tentative de rapprochement.

La déception honteuse de Jean lui enleva le courage, même la pensée, d'une colère, d'un reproche envers la dénonciatrice.

Celle-ci, méchamment satisfaite, revint toute à Corbaix et leurs placides amours ponctuelles se désintéressèrent de l'ancien ami devenu silencieux. Ne le voyant plus, n'entendant jamais parler de lui, ils perdirent tout souci d'apprendre où il pouvait passer ses sorties et éparpiller son cœur.

Mais M. de Calanges venait d'annoncer à Corbaix que l'époque des vacances était proche.

Quinze jours encore et Jean aurait la liberté de s'enfuir de l'Ecole!

M. de Calanges et le commandant étaient assis près d'une fenêtre d'où ils pouvaient voir la grise mélancolie d'une après-midi de pluie. Les arbres, vagues fantômes, et l'horizon de bois se confonrdaient avec le brouillard sombre du ciel.

M. de Calanges était très las et très pâle par cette langueur lourde de la journée.

Martine avait placé un oreiller sur lequel la tête reposait, nonchalante. Et le teint était plus transparent encore sur cette blancheur. Les joues s'étaient creusées ; les rides qui partaient des ailes du nez, des coins des yeux, qui sil-

lonnaient le front s'étaient approfondies. Plus de sang ne rougissait les lèvres sèches.

Un lent et involontaire mouvement de la bouche dessinait une imperceptible grimace de souffrance, de fatigue, de vain effort aussi. Mais cependant le masque avait conservé son air de noblesse. Dans les yeux, vifs comme autrefois, mais moins mobiles, brillait la même splendeur de vision, la même ferveur de pensée. Le vêtement de M. de Calanges gardait aussi sa correction surannée, mais impeccable. Les cheveux de soie blanche encore opulemment ondulés, les moustaches restées toujours menues, mais soigneusement cirées, avaient certes, ce matin encore, connu la caresse minutieuse des peignes et des brosses. La voix était faible, hésitante parfois.

M. de Calanges venait de recevoir de Jean la lettre annonçant l'arrivée prochaine, la joie du retour et du repos.

— Nous le ferons parler, commandant. Je voudrais savoir si son cœur n'a rien pressenti encore des grands troubles heureux. Je voudrais savoir surtout s'il aura le bonheur d'aimer et d'être aimé aussi radieusement que j'ai éprouvé qu'on peut l'être et qu'on peut le rendre! A Bruxelles, il n'a pas dû manquer de rencontrer l'une ou l'autre fillette digne de lui. De mon temps, ça ne durait guère, quand on était fait comme lui et qu'on savait tourner un compliment!

Et Corbaix avait des envies d'interrompre, de rappeler au vrai ce songe-creux d'un idéal aboli :



Où était-tu hier ? Demanda Jean. (page 229)

— De votre temps... de votre temps, oui. Mais du nôtre, hélas !...

Et il entrevoyait la sarabande effrénée des Lucie, des Margot, des cent autres, la démence et la laideur des nuits folles dans les " bars ", les hôtels louches ou les chambres tarifées.

— De votre temps !...

Et il se retrouvait, et il retrouvait Jean et les autres gravissant la Montagne-de-la-Cour à l'heure des rentrées nocturnes, une fille au bras, des mots sans pudeur à la bouche.

Il se souvenait, honteux, de son langage, du langage de la jeunesse ; de ses plaisirs et de ceux de ses cadets d'aujourd'hui ; de leurs roueries, de leurs amours...

Et Corbaix se taisait ; car ç'eût été cruel inutilement de dessiller ces yeux d'un autre âge qui regardaient encore dans leur passé !

M. de Calanges devait mourir dans son rêve. C'est un bonheur d'être dupe, d'ignorer ce qui ne peut que nous navrer.

Jean arriva le samedi, au soir naissant.

Martine et Joseph, impatients et désolés, guettaient son entrée. Ils voulaient le préparer à la douloureuse surprise de retrouver M. de Calanges si vieilli, si faible, afin de ne pas le frapper trop brusquement ni risquer de lui laisser témoigner ses sentiments d'affliction en face du vieillard.

Jean arrivait très joyeux au château, du riant amour

plein l'âme, la bouche parfumée encore du dernier baiser pris à Mariette au moment du départ.

Après les souhaits de bienvenue, les empressements des deux vieux fidèles, — Jean fut arrêté dans le mouvement d'affectueuse précipitation qui le dirigeait vers la salle où il savait trouver son grand-père.

Aux premières paroles, il comprit et entrevit même l'imminence d'une catastrophe plus certaine qu'on ne voulait le lui avouer. Et ce fut un instant de très sincère désespoir...

Les larmes que Jean versa ne mentirent pas à son cœur.

Il avait toujours éprouvé pour son grand-père une reconnaissance et une affection très profondes. Sa nature, inhabituée aux épanchements, l'impression de sévérité et de froideur qui émanait du vieillard n'avaient guère évidemment favorisé les manifestations vives et bruyantes de ses sentiments. Mais ils n'étaient pas moins sûrs et forts.

Dès qu'il eût deviné les dangers qui menaçaient les jours de son grand-père, Jean oublia tout autre souci, toute joie, tout souvenir, donna sa pensée entière au vieillard.

Néanmoins il ne pouvait perdre de vue les projets faits avec Madame Sandrine et Mariette lorsqu'ils s'étaient séparés. Il ne pouvait décommander la villégiature promise, télégraphier que l'on cessât tout préparatif. L'idée de ce contre-ordre ne lui vint qu'une seule minute à l'esprit et pour qu'il la repoussât aussitôt.

Il ne s'efforçait pas à trouver des raisons capables de légitimer l'impossibilité de ce retour sur de premières décisions. Il osa à peine penser qu'il lui serait très facile de proposer tout au moins l'ajournement du départ pour Wépion. Trop naturelle l'éventualité eût dû être acceptée.

Dès le lendemain de son arrivée, Jean s'était accoutumé à l'état de faiblesse de son grand-père, à la vue de son dépérissement. Lorsque l'on s'est fait à l'idée d'un malheur dont la proximité n'est pas précise, on aime à chercher les moindres indices pouvant donner encore l'espoir d'un délai.

Jean justifia par vingt raisonnements une assurance que l'état de M. de Calanges n'avait aucun péril immédiat. Il pouvait sans crainte disposer de ses vacances comme il l'eût fait jusque là en toute liberté.

Le dimanche après-midi, Jean partit pour Wépion, loua un appartement dans un hôtel d'été, auberge de jadis agrandie, modernisée pour les villégiatures nouvelles.

C'était une longue bâtisse à un étage, en bordure de la route. Entre celle-ci et la Meuse verdoyait, fleurissait, un jardin dont disposaient les touristes. De là ils avaient le spectacle du décor merveilleux du fleuve. Ils y passaient des heures à contempler l'horizon court fermé de côtes boisées d'où émergent des rochers de bistre, d'ocre, de cent tons de brun et de gris. La majesté de ces monts sauvages écrase le petit groupement des quelques mai-

sons blanches et rouges de Dave, pelotonné dans un creux du ravin, à un coude de la Meuse.

Jean, à son arrivée au village, qu'il revoyait après une longue absence, n'accorda aucune attention à la beauté pourtant merveilleuse du paysage. Distrait, préoccupé, pressé d'en finir, il se borna à annoncer à l'hôtel la venue des deux voyageuses. Il prévint qu'il les recevrait du reste lui-même, le lendemain, à leur descente du tramway.

Et, sans s'attarder, il rentra en bicyclette au château.

Le soir, il s'y rencontra avec Corbaix.

De part et d'autre, et chacun cachant ses pensées véritables, il y eut une gêne. Les propos échangés furent menteurs. Les paroles qu'ils étaient tentés de prononcer, les questions qui leur venaient aux lèvres se cachèrent sous des phrases banales.

— On fait de la bicyclette à présent?

— C'est mon début, commandant. J'ai acheté cette machine pour pouvoir explorer les environs que je ne connais guère.

— Excellente idée.

Le langage de Corbaix était impersonnel. Il ne savait plus se décider à un tutoiement dont il avait perdu l'habitude. Il ne parvenait pas non plus à employer le *vous* solennel, un peu sévère.

Ce lui fut d'autre part une satisfaction, un soulagement d'entendre annoncer que Jean resterait peu au château ou dans les alentours immédiats. Eloignées et rapides, les promenades seraient solitaires, son accident

de jadis l'empêchant de suivre le jeune homme. Il se réjouit, sans en laisser rien paraître, à cette assurance que l'intimité ne renaîtrait pas entre son élève et lui.

Sa situation vis-à-vis de Lucie en effet, qui perdurait, n'était pas seule à le mettre en posture embarrassante. Après réflexions, il avait regretté, mais trop tard, l'intrusion qu'il s'était laissée imposer dans la vie privée de Jean. Cette histoire de relations avec une prostituée ne pouvait être que des racontars ou des jalousies de femmes.

En outre, comment justifierait-il au jeune homme son silence, l'apparent désintéressement au sujet de ses études et de son existence ?

Il en venait à conclure que leur amitié s'était relâchée par sa seule faute et qu'il avait rendu un rapprochement impossible.

Comme, de son côté, Jean avait des raisons de ne pas désirer celui-ci, tout s'arrangea pour que la vie, à partir du premier jour, fût régulière et paisible.

Monsieur de Calanges ne descendait presque plus jamais de sa chambre. Il lui arrivait de passer la journée entière au lit, sommeillant, se nourrissant à peine, ne parlant pas. On savait qu'il préférait être seul.

Jean ne restait jamais plus d'une heure auprès de lui. Il ne lui adressait que les paroles nécessaires de bonjour, d'affection, quelques questions sur sa santé, n'essayait même pas du réconfort ou du mensonge, car il savait que le vieillard ne se leurrait pas sur sa fin prochaine.

Corbaix chaque jour faisait une apparition ; mais il lui arrivait de borner sa visite à une demande à Joseph ou à Martine, de ne pas venir jusqu'auprès de M. de Calanges.

La vieille servante avait des heures de loisir de plus en plus longues. Ses fourneaux étaient devenus très inactifs ; à son grand désespoir, le retour de Jean ne leur donnait aucune vie nouvelle. Chaque jour à peu près ne dînait-il pas au dehors, ne partait-il pas sur " cette maudite avisance de vélocipède ? " Aussi, dès qu'elle avait émietté son pain et jeté son maïs à la basse-cour, Martine venait s'installer dans la chambre voisine de celle de son maître. Un tricot ou du linge à repriser à la main, elle épiait le moindre bruit comme le moindre angoissant silence trop prolongé.

Quand il quittait le château plus morne qu'il ne l'avait jamais connu, Jean dégringolait la montagne sur la fuite endiablée de ses roues d'acier, tombait à Wépion en pleine joie, en pleins rires.

Mariette était une enfant heureuse de la nouveauté d'un jouet récent. Tout était inédit pour elle et la ravissait. Ses yeux, son esprit et son cœur cueillaient des touffes énormes d'impressions toutes fraîches, inconnues, inoubliables.

Madame Sandrine s'amusait pour soi-même, s'amusait aussi des plaisirs dont elle voyait s'enthousiasmer sa fillette.

Très tôt le matin, elles allaient au bord de la rivière. La gamine, court-vêtue, était chaussée de sandales. Le

col de chair rose se dégageait du corsage en clarté pimpante. Les bras nus, déjà hâlés depuis le coude, frémissaient au grand air encore piquant. Tout un vagabondage de cheveux blonds s'échappait d'un grand chapeau empanaché de marguerites et de verdure.

Madame Sandrine, assise dans l'herbe ou sur un pliant, regardait passer les rides vertes de l'eau, regardait miroiter au soleil les pointes de ces vagues en miniature et regardait frissonner les roches, les maisons, le clocher de Dave, les arbres mirés dans le fleuve, la tête en bas. Un train fuyait sur l'autre rive et la fumée à la fois moutonnait dans le ciel et dans l'eau. Un vol d'hirondelles filait double au-dessus et au-dessous de l'immense miroir.

Mariette, avec des inhabilités adorables, préparait une ligne de pêche, déroulait le crin, le bouchon de liége, les petits plombs, le crochet acéré. Elle avait des émois et des moues mignonnes en enfonçant l'hameçon dans le corps tordu du pauvre ver. Son geste était gauche lorsqu'elle lançait la gaule vers le fleuve : le fil, le flotteur, le ver restaient accrochés aux feuilles d'un noyer derrière elle. L'enfant dépitée alors frappait du pied, gémissait, puis, soudain rieuse, retrouvait sa lente patience, réparait le désastre, essayait à nouveau, précipitait l'engin, poussait un léger cri de triomphe...

Une heure se passait.

Le poisson venait grignoter le ver, faisait sautiller le bouchon. Mariette, rusée, prudente, pinçant la lèvre, tendait un brusque effort de ses deux bras, retirait vi-

vement la ligne et ramenait l'hameçon auquel ne pendait plus qu'un minuscule tronçon sanglant du ver.

Cela se renouvelait cinq fois, huit fois, dix fois. Puis Mariette se lassait, abandonnait la partie, revenait vers sa mère : à force de descendre le courant, le flotteur avait éloigné la pêcheuse.

Et Mariette se désespérait :

— Cela ne mord pas! Inutile!...

Une seule fois, une pauvre petite ablette, trop jeune pour avoir l'expérience, ou trop étourdie pour suivre les recommandations de sa bonne mère-ablette, se fit prendre à l'appât et sortit au bout du fil, scintillante, frétillante...

Cette première prise fut un événement. Mais Mariette n'eut pas le cœur de conserver la bestiole. Et puis elle ne parvenait pas à décrocher le vilain hameçon, entré dans la mâchoire saignante. Impatiente, elle cassa le fil et envoya se promener dans le fleuve la petite ablette aux yeux suppliants et l'hameçon douloureux.

Vers dix heures, Jean arrivait.

On n'était pas long à se mettre en route.

Ils partaient en vélo, ne rentraient que pour le repas de midi. Souvent même, ayant prévenu Madame Sandrine, toujours consentante et heureuse, ils n'étaient de retour qu'à la soirée. Ils allaient ainsi tout le long de la Meuse admirable, s'arrêtaient dans les villages ou quittaient la vallée, poussaient quelque temps leurs machines afin de ne pas s'exténuer dans les montées et,

parvenus sur les hauts plateaux, s'arrêtaient éblouis par le spectacle des panoramas immenses.

Les bois d'ombre, les petits chemins de solitude toujours déserts et mystérieux de silence aux heures du soir, abritaient leurs baisers, leurs caresses friandes.

Lorsque, la nuit tombée, Jean parfois échappé du château, avait pu venir retrouver les deux femmes, il décrochait une barque, emportant Mariette au fil de l'eau très lente. Loin de tout bruit, dans le décor de majesté sombre et de calme impressionnant, il lui était arrivé d'ainsi posséder Mariette et cette minute avait été d'un charme inexprimable .

L'amour des deux enfants avait trouvé dans la nouveauté de cette ambiance champêtre des matins harmonieux, des midis en soleil et des nuits tièdes une sensation de douceur ignorée, de suavité nonpareille.

A l'hôtel, ils étaient une vingtaine de touristes en séjour. Les bavardages de Madame Sandrine avaient bientôt fait connaître Jean et ses projets affectueux de plus en plus affirmés dans la confiance de la bonne femme.

Un couple d'amoureux, en escapade dans cette villégiature discrète, souriait, voyant clair dans le jeu des deux tourtereaux : l'amour ne trompe pas ceux qui s'aiment !

Une sévère maman bourgeoise avec cinq enfants criards, que le père venait de Bruxelles embrasser chaque samedi et qu'il quittait le surlendemain, écoutait les confidences de sa voisine de table. Mais, à part soi, elle se scandalisait de la liberté d'allures de la jeune fille.

Comment une mère pouvait-elle tolérer le tête-à-tête, le langage et les attitudes avec un jeune homme aussi intime et prétendant soit-il?

Un ménage anglais, toujours débraillé, gêneur, parlant beaucoup entre soi et jamais aux autres, semblait indifférent à l'existence de Mariette, leur voisine de palier. Mais l'insulaire ne manquait en réalité aucune occasion de rouler ses yeux pâles vers la grâce joliette de la jeune fille, aimait à la frôler dans les corridors, à la rencontrer dans les escaliers étroits. Il tenta de vaines entrées en conversation : Mariette dut éclater de rire à son parler et à ses gestes extravagants.

Une vieille demoiselle enfin complétait la collection des pensionnaires. Toujours plongée dans des lectures passionnantes, on la surprit occupée à des dialogues bizarres avec un hargneux caniche qui passait sa vie sur les genoux de sa maîtresse ou à aboyer rageusement sur les talons de tout le monde. Celle-là n'avait pas manqué de découvrir l'idylle. Elle regardait chaque départ des amoureux avec des yeux gros d'envie. Les avait-elle en face de soi pendant le dîner, elle en oubliait de toucher à aucun plat. Mariette riait-elle d'un propos dit à mi-voix par Jean, elle en était heureuse tout comme si ce fût à elle que s'adressait la tendre parole.

Cette vie durait depuis près de deux semaines, sans nouveauté, dans du calme et de la joie paisible.

Au château, M. de Calanges achevait sa lente et douce agonie. Il ne quittait plus guère son lit. Il y passait de longues heures de somnolence. Ses yeux ne s'ouvraient

que pour regarder le portrait de sa Jeanne, qu'il avait fait placer au mur devant soi, voulant ne jamais perdre la joie de la contempler, éternellement jeune, blonde et souriante.

A la surprise de tous, il aimait d'avoir maintenant quelqu'un à son chevet ; non pour parler : la conversation était de plus en plus rare ; mais pour la seule satisfaction de se sentir moins isolé.

Martine transporta son installation de la chambre voisine dans celle du vieillard. Elle limita ses absences à la plus stricte nécessité.

Corbaix venait au moins une fois par jour. Jean, à regret, mais sans hésitation, restreignit ses départs, descendit moins souvent à Wépion.

Il arriva que Mariette ne l'eut auprès d'elle que quelques heures de la matinée. Elle reprocha l'abandon dans lequel son amant la laissait.

L'ennui et la longueur des journées sans but, sans occupation, sans société, attristèrent son humeur.

Madame Sandrine dut intervenir pour justifier et excuser Jean. Elle s'efforça de faire comprendre l'impossibilité pour lui d'être aussi assidu qu'autrefois. Elle prépara sa fille à supporter cet éloignement tant que la présence de leur jeune ami serait indispensable auprès du grand-père.

La mort imminente de M. de Calanges faisait espérer à la bonne femme un dénouement proche et une déclaration catégorique.



II

Un matin, Jean ne parut pas à Wépion.

Après le déjeuner seulement, il quitta le château. Corbaix venait d'arriver.

— Commandant, vous permettez que je m'absente? Pas longtemps, deux heures tout au plus. Vous voulez bien me faire le plaisir jusqu'à mon retour?

— Tu vas à Wépion?

Le ton et le regard avaient un peu d'ironie.

— Oui, le temps du trajet et je suis ici. Je n'y puis manquer, répondit Jean avec une apparente indifférence.

— Va seulement, je t'attendrai.

Corbaix n'avait pas été sans s'intéresser dès le premier jour aux quotidiennes absences, parfois très longues de Jean. Il avait vite remarqué que la bicyclette

prenait toujours le même chemin, que l'allure hâtée n'était guère celle d'une promenade, que le silence aussi de Jean — jamais d'ailleurs interrogé par lui — prouvait un but volontairement tenu secret.

Corbaix n'était pas indiscret ; mais la curiosité de savoir était, somme toute, très naturelle. Il n'est guère possible, au surplus, de faire un mystère de sa conduite lorsqu'on est à la campagne où tout se voit et se répète vite, lorsque, surtout, on ne fait aucun effort pour la cacher.

Jean n'était pas arrivé depuis huit jours que Corbaix se trouvait au courant de ses visites à l'hôtel de Wépion, de son intimité avec Madame et Mademoiselle Sandrine, de ses promenades avec la jeune fille. On lui avait dit la beauté de Mariette, l'amour certain des jeunes gens. Il se réjouit de l'heureuse aventure, ne dit mot à son ami, laissa continuer les choses.

Quand, ce soir-là, il arriva à l'hôtel, Jean y trouva Madame Sandrine seule.

— Où est Mademoiselle Mariette?

La question embarrassa :

— Je lui avais bien dit! Ce qu'elle sera triste!... Figurez-vous qu'elle s'ennuyait terriblement toute la journée. J'avais beau lui répéter que vous viendriez, que vous étiez forcément retenu auprès de votre grand-père ; elle a fini par s'impatienter et elle vient de partir, il y a une demi-heure, une bonne demi-heure, pas plus.

— Elle est en vélo?

— Oui ; elle est allée par là...

La main, vaguement, indiquait la route du bord de l'eau, vers Namur.

— Oh! elle va revenir. Elle ne sera jamais allée bien loin seule.

— C'est que j'ai peu le temps d'attendre, dit Jean assez sèchement, mécontent malgré soi.

— Ces gamines! Je le lui avais prédit! Mais vous verrez, Monsieur Jean, elle va revenir. Tenez, la voilà... Non, ce n'est pas elle! Mais, je vous assure, elle ne tardera pas.

Jean attendit quelques minutes, puis partit, vexé, inquiet, triste, plein de reproches tout à la fois.

A son retour au château, Corbaix ne put s'empêcher, étonné à la vérité de le voir sitôt rentré, d'observer son humeur préoccupée et chagrine, de lui en faire la remarque :

— Oui, commandant, je suis furieux; j'ai fait inutilement la route de Wépion. Quelqu'un à voir qui ne s'y trouvait pas.

La confidence appelait la question :

— Tu as des amis à Wépion?

— Oui... Oui. Deux dames que j'ai rencontrées à Bruxelles et qui passent quelques jours au bord de la Meuse.

Ce fut tout ce qui se dit entre eux sur ce sujet.

Le lendemain, dès le matin, Jean partit. L'inquiétude avait harcelé sa nuit sans sommeil. Il souhaitait se trouver immédiatement en présence de Mariette seule



Il emportait pour tout bagage le portrait de Jeanne de Calanges.
(Page 279)



Elle était, ainsi négligée, plus jolie qu'elle ne l'avait jamais été.
(Page 238)

pour éviter le bavardage de la mère, la gêne de ne pouvoir ouvrir son cœur douloureux.

Il arriva pour cela le long de l'eau et surprit en effet la jeune fille occupée à sa pêche, devenue plus adroite.

— Mariette?

— Bonjour, Jean.

— Bonjour?... Comme cela, tout simplement?

— Mais je pêche, tu vois bien. J'ai les mains prises.

— Tu pêches? Il y a quinze jours, ma pauvre Miette, tu aurais jeté là tous tes engins, tous les poissons du monde pour me sauter au cou...

— Bon, bon, qu'est-ce qu'il te prend aujourd'hui?

— Où étais-tu hier? Pourquoi ne m'as-tu pas attendu, demanda Jean, la voix triste et douce, sans colère.

— Ah! mais non, tu sais. Pas de scène! Par exemple!

— Mais Mariette?

— Comment? Tu ne te donnes presque plus la peine de venir jusqu'ici; tu me plantes des journées entières seule dans ce trou de pays où je m'ennuie à mourir, et il faudrait, avec cela, que je me calfeutre et m'enferme pour faire plaisir à Monsieur? Mais, mon cher, pour qui suis-je venue ici? Est-ce dans le but de m'amuser ou de t'amuser? Il me semble que lorsque tu oublies de venir me prendre au moment de la promenade, j'ai bien le droit d'aller à ma guise où cela me chante? Est-ce que je fais mal?

— Mais Mariette, ai-je jamais...

— Tu veux savoir où je suis allée : je suis allée à Namur, voilà. Oh! ne crains rien, j'y suis allée seule.

Quel crime, pas vrai? Tu es extraordinaire. Jamais tu n'as voulu traverser Namur avec moi. On pourrait nous voir... on pourrait te reconnaître... nous pourrions te compromettre et ce serait dangereux, et patati et patata! J'avais envie de voir Namur, moi. Et puisque nous n'y pouvons aller ensemble, j'y suis allée sans toi. Pouvais-je deviner que tu t'amènerais à ce moment-là?

— Tu sais bien que je ne manque jamais un jour de venir te voir.

— Oui, au début. Mais maintenant tu te fatigues déjà. A peine une heure, et vite tu t'en reournes...

— N'ai-je pas un devoir très cruel à remplir auprès de mon grand-père?

— Eh! bien, alors, ne nous laisse pas ici plus longtemps. J'en ai assez de ton Wépion et de tes quatre routes toujours les mêmes. Si encore tu nous rapprochais de chez toi. Mais non, là aussi, ce serait compromettant, n'est-ce pas? Jamais je n'ai pu risquer un coup d'œil du côté du Bois-de-Villers ou du côté de ton château mystérieux. Somme toute, si tu as si peur de nous montrer, autant vaut retourner à Bruxelles!

- Mariette, tu ne te doutes donc pas de la peine que tu me fais? Tu es bien injuste envers moi et bien méchante. Tu me reproches d'avoir changé, de ne plus être le même qu'auparavant. Tu te trompes, va, chérie. Mais c'est ton amour qui n'est plus le même pour moi...

Jean s'était rapproché de Mariette, l'avait prise par la taille, avait renversé son buste sur son bras, mirait son regard triste dans les yeux déjà réconciliés. La ligne de

pêche était tombée dans les herbes du bord. Mariette se laissait prendre à nouveau à la tendresse de l'étreinte et des paroles de son amant.

Il l'attira contre son cœur dont il sentit les battements fous. Il lui mit aux lèvres la longue morsure douce de ses lèvres et, ne parlant plus, ils se retrouvèrent bien l'un à l'autre, comme si nul orage n'avait, quelques instants, assombri leur ciel d'amour bienheureux.

— Tu me pardonnes, chéri?

— Non, puisque tu n'as rien à te faire pardonner.

— Si, j'ai été injuste ; mais, vois-tu, j'étais énervée, je suis encore une enfant gâtée...

— Et je ne t'ai pas su gâter assez...

— Mais tout est oublié maintenant.

— Tout. Dis-moi ce que tu veux. Où veux-tu aller, que veux-tu faire? Je te consacre ma journée. Nous allons tant nous amuser! Allons, dis-moi?

— Je ne sais pas...

— Si, dépêche-toi. Nous partirons immédiatement.

— Tu ne voudras pas...

— Je t'ai promis.

— Eh! bien, allons au Bois-de-Villers.

Elle avait renversé sa tête, écarté de ses deux mains celles de Jean afin de lire dans ses yeux l'ennui ou l'indifférence qu'y provoquerait sa demande. Jean sut cacher son impression, et, quoi qu'il eût de crainte et de gêne, il accepta le projet.

Dix minutes après, ils se mirent en route.

La peur des cancans du village, le danger de rencontrer Martine ou Joseph et de les faire bavarder ou de les scandaliser n'étaient pas les principales ni les seules raisons de Jean lorsqu'il s'obstinait à ne jamais vouloir conduire Mariette du côté du château. Malgré de nombreuses insistances, il n'avait jamais encore consenti à faire voir à la jeune fille ce parc, cette vieille demeure solennelle où s'était écoulée son enfance recluse, où mourait son mystérieux aïeul.

Aussi, incapable de se satisfaire, la curiosité s'était de plus en plus avivée.

Mais ce qui empêchait surtout Jean de se montrer en compagnie de la jolie blonde, c'était le risque de tomber sur Corbaix, de révéler à celui pour qui il n'avait plus aucune confidence le secret de sa chère liaison. Il savait bien que le commandant ne serait pas long à démêler le vrai de l'intrigue dès qu'il en aurait surpris un des fils.

Aussi n'est-ce pas sans appréhension que, forcé par les événements, il gravisait enfin, à la grande joie de Mariette, la route du Bois-de-Villers. Les coups de pédales étaient lents ; plus d'une fois ils mirent pied à terre. Jean aurait voulu que Mariette s'exténuât au point de ne pouvoir achever le chemin, de renoncer à la montée. Mais la fillette était vaillante et sa joie lui faisait oublier la fatigue.

Ils ne traversèrent pas le village. Des Six-Bras, ils se dirigèrent directement sur la Forêt, arrivèrent à l'avenue d'entrée.

Mariette voulut s'arrêter, regarder le décor, apercevoir au loin émerger les murs blancs du château, les toits sortis des verdures.

Puis enfin ils revinrent, Jean soulagé de son inquiétude, libéré de la crainte d'une rencontre malchanceuse.





III

Par ce matin tiède sous les arbres séculaires, M. de Calanges a trouvé assez de forces encore pour faire, appuyé sur le bras de Corbaix et sur celui de Jean, un tour dans le parc silencieux.

Le vieillard marche avec peine. Il s'arrête souvent et on ne pourrait savoir si son œil voit les étendues de ciel et de verdure, les coins de campagne surgis dans une échancrure de bois ou bien s'il reste indifférent à ce spectacle de nature imposante et si dans son regard se mirent uniquement les pensées tristes, les souvenirs, les seuls soucis d'intime rêverie.

Corbaix a essayé de vaines entrées en matière, a tenté inutilement de parler des récoltes opulentes, du gibier qu'on espère nombreux, des raisins mûrissants de sa

serre, - - d'un événement politique récent, d'une nouvelle inattendue qui court le pays .

Jean a rappelé des incidents de sa vie d'Ecole, cité des noms et des choses bruxelloises.

M. de Calanges est resté étranger à ces conversations. Ses deux compagnons, une fois de plus, se sont butés à un détachement obstiné.

Le groupe lent et sans parole est arrivé à un rond-point où se croisent quelques allées dont l'une vient de la grande avenue d'accès au château. Un banc rustique offrait, sous des retombées d'érables, un repos dont profita M. de Calanges.

— Restons quelques instants ici, proposa le commandant Corbaix ; on y est à merveille, dans la fraîcheur et la tranquillité.

Jean pénétra dans le taillis. L'herbe très verte, très drue était constellée des éclosions blanches et rose tendre des champignons comestibles. Il vint à l'idée de Jean de faire une cueillette. Sa recherche le conduisit pas à pas assez loin dans le bois pour qu'il perdît de vue le carrefour où son grand-père s'était arrêté et se réconfortait à l'air sain de ce matin doux.

C'est pendant cet éloignement que parut au détour de l'allée une jeune fille élégante en toilette très simple et claire. Elle menait de la main droite une bicyclette et marchait aux côtés des roues brillantes.

Au croisement de l'avenue et du chemin qu'avaient suivi précédemment les trois promeneurs, l'étrangère hésita, regarda de droite et de gauche, considéra l'allée,

interrogea le silence de la verdure, essaya de reprendre sa marche, fut incertaine encore, puis enfin, décidée, s'engagea dans la direction de M. de Calanges et de Corbaix.

Ceux-ci pouvaient la voir venir à eux au travers du feuillage sans qu'elle soupçonnât leur présence.

C'était Mariette Sandrine.

Ayant goûté au fruit défendu, elle brûlait depuis plusieurs jours du désir irrésistible de cette escapade : risquer un œil indiscret dans le parc, tout près, tout près de ce château où vivaient M. de Calanges, le grand-père, et Jean, le petit fils.

Lors de sa récente promenade avec son amant, elle avait passant devant la propriété, pu estimer combien il lui serait aisé de franchir la grille d'entrée, d'arriver jusqu'aux pelouses en face de la vieille demeure blanche.

Elle s'en retournerait alors, satisfaite, comme un enfant qui a forcé une serrure et découvert ce qui lui était caché d'un tiroir mystérieux...

Mariette avait bien envisagé la possibilité d'une rencontre, une fois qu'elle serait dans le domaine. Mais qui pouvait elle y trouver?

Jean?... Il se fâcherait au premier abord ; mais elle saurait bien le câliner et se faire pardonner sa folie de curiosité.

Un étranger? Un serviteur?... Elle savait combien ils étaient rares. Elle ferait ingénûment l'étonnée, simulerait une erreur de chemin, consentirait à un demi-

tour plein d'excuses et tout serait dit. Personne n'aurait à s'inquiéter ni à s'irriter de la méprise.

M. de Calanges lui-même? Mais le vieillard était trop valétudinaire, croyait-elle, pour quitter encore ses appartements.

Au surplus, devant l'envie et l'intention d'une fillette aux caprices toujours contentés, quels raisonnements pouvaient tenir?

Mariette partit ce matin-là très tôt de Wépion. Jean l'avait avertie de l'obligation où il se trouverait de ne venir que fort tard dans la journée. Il faisait plein soleil et la jeune fille craignait l'ennui nouveau des heures de solitude.

A la porte du château, elle descendit de machine pour savourer, à marcher sous la nef de haute verdure chantante de cent concerts d'oiseaux une fraîcheur reposante après sa longue course rapide. Plus étroit, plus pittoresque, — peut-être plus sûr aussi contre les rencontres, — le chemin sous bois la tenta.

Elle le prit, et voilà Mariette bien près de M. de Calanges...

Elle avait revêtu ce matin-là une courte jupe de drap beige, un corsage de mousseline blanche à mignonnes fleurettes. Au travers du tissu, léger comme si des fils de la vierge le tissaient, la rondeur rose des bras nus transparaissait ainsi que la naissance des épaules et de la gorge un peu frêle. Le visage très coloré, très fin, moite des fatigues de la route, était dans l'ombre du chapeau de paille : un canotier à larges bords, tout blanc, cerclé

d'un velours d'azur. Les cheveux — une flamme blonde très pâle — avaient été le jouet du vent pendant la fuite sur le cycle alerte. Leurs boucles éparpillées s'échappaient dans la nuque, sur les tempes, sur le front, sans que Mariette eût la pensée de les retenir, de les replacer, captives, dans les piqûres des épingles ou les mâchoires cruelles des peignes.

Elle était, ainsi négligée, les lèvres très rouges, les yeux reflétant tout le bleu du ciel, plus jolie qu'elle ne l'avait été jamais aux regards même extasiés de son Jean.

Son pas menu, son vélo silencieux ne provoquaient aucun bruit sur le sol de terre dure.

Un détour machinal de la tête de M. de Calanges la fit seul apercevoir.

Le vieillard tressaillit, montra la silhouette étrangère dans les interstices des branches :

— Commandant, qui peut être cette personne ?

Corbaix éprouva autant d'étonnement que d'admiration.

— Je me le demande. Heureusement, la surprise est charmante.

Mariette était parvenue au carrefour. Elle se trouva tout à coup en présence des deux amis.

Son pas s'arrêta net, sa main se crispa sur le guidon. Tout le corps, frémissant d'émoi, un peu aussi de frayeur, ébaucha un léger mouvement de recul. De sa bouche sortit un petit cri.

L'instant avait été tout bref.

Corbaix s'était avancé vers la jeune fille, sans remarquer le regard étrange que Monsieur de Calanges fixait sur elle.

Mariette avait eu la notion immédiate de ce qui se passait. Elle avait deviné la personnalité du vieillard. L'accueil n'était pas pour l'effrayer. Elle eut sans retard toute complète asurance.

— Pardon, Messieurs, je dois m'être égarée...

— Ne vous excusez pas, Mademoiselle, interrompit Corbaix, votre faute n'est guère pendable.

— Je me suis trompée de route. Je fais demi tour ; veuillez, je vous le répète, me pardonner.

— Pourquoi vous empêcherions nous de continuer une promenade qui semblait vous plaire? Je suis certain que M. de Calanges, chez qui vous êtes, sera heureux de vous prier de continuer votre chemin .

La galanterie de Corbaix s'était trouvée stimulée à l'apparition de cette délicieuse étrangère. En achevant sa phrase d'amabilité, il se tourna vers M. de Calanges comme pour demander confirmation de son invitation?

Et c'est alors seulement qu'il vit l'expression émue du visage du vieillard.

Le teint s'était coloré. Les yeux brillaient d'un feu éclatant. Les lèvres, entr'ouvertes, tremblaient. Le buste s'était redressé. Les mains, soulevées des genoux où elles avaient accoutumé de s'appuyer, toujours lasses, se tendaient visiblement vers Mariette. Il pouvait sembler qu'une véritable résurrection faisait le soudain miracle

de couler de la vie nouvelle dans les veines, d'incendier les yeux, de raidir les nerfs du moribond.

Mariette et Corbaix s'étaient tus, impressionnés au spectacle de cette attitude, troublés par ce regard qui savourait visiblement l'avide volupté de contempler la jeune fille.

M. de Calanges parla enfin à mots très lents, mais d'une sûreté de voix qu'on croyait à jamais disparue en lui. Il parla comme s'il n'eût rien entendu de ce qu'avaient dit l'étrangère et le commandant.

— Mademoiselle, je ne sais pas qui vous êtes? Je ne sais ni pourquoi ni comment vous êtes ici ; mais ne parlez pas de partir. Ne vous excusez de rien... Vous ne pouvez pas comprendre ce qui se passe en moi...

Monsieur — et il désignait Corbaix — Monsieur qui me connaît pourra seul peut-être se rendre compte du miracle que votre apparition réalise à mes yeux. Laissez-moi bien vous voir, permettez moi de bien vous admirer. C'est toute ma vie que je revis en cette minute... Oh! votre regard de douceur, vos cheveux, votre sourire de jeunesse, ces boucles qui encadrent votre front!... Commandant, dites, quelle ressemblance? N'est-ce pas bien elle? Commandant, dites, le portrait?... Le portrait...

La vue de Mariette hallucinait véritablement M. de Calanges. Une force imprévue lui permit de se lever, de prendre les mains de la jeune fille, de l'attirer à lui vers le banc sur lequel il se rassit. Et il se mit, sans mot dire, à désaltérer son regard heureux dans la con-

tentation du délicieux visage, évocation de son passé adorable.

Corbaix avait appuyé le vélo à un tronc d'arbre et assistait, silencieux, à la scène qui se prolongeait.

La venue de cette étrangère l'émouvait autant que le trouble impressionnant de M. de Calanges.

C'est alors qu'un bruit de pas, de branches froissées, des mots de joie retentirent auprès du carrefour où apparut bientôt Jean, les mains pleines de sa cueillette.

— Quelle récolte! Figurez-vous...

Les champignons roses et blancs étaient tombés sur le sol et la voix s'était arrêtée dans la gorge du jeune homme.

Ni Jean ni Mariette ne purent feindre: l'imprévu de l'incident était trop extraordinaire...

La jeune fille retira ses mains de celles du vieillard, rougit, fut prête à s'enfuir sans que ses pieds cloués à terre voulussent la porter. Jean ne sut réprimer un geste de dépit, de colère, prononcer qu'un seul mot:

— Mais...

Tout cela fut aussi brusque que le vol d'un oiseau traversant le carrefour au-dessus de leurs têtes.

Jean s'était presque remis cependant:

— Mademoiselle Sandrine... Quelle surprise!...

— Monsieur de Calanges! Si je me doutais!...

— Tu connais Mademoiselle? interrogea le vieillard.

— Certainement. J'ai eu le plaisir de la rencontrer à Bruxelles. Mademoiselle est précisément en villégiature

à Wépion avec Madame Sandrine. Un hasard m'a fait les retrouver l'autre jour. Mais comment se fait-il?...

— J'allais à l'aventure. Je passais ici près. J'ai vu une route d'ombre attirante. Je suis entrée. Ma curiosité m'a valu de déranger la promenade de ces Messieurs.

— Allons, tout cela est encore plus heureux que je ne l'espérais, dit M. de Calanges. Mademoiselle, je vous répète que vous n'avez pas été intruse en pénétrant chez moi ; doublement parce que mon petit-fils a l'honneur de vous connaître et aussi... que c'est... comme si moi-même je vous avais connue depuis très, très longtemps...

Ce langage intrigua Jean. Toutefois il avait dans la tête en cette minute trop d'idées diverses pour s'étonner longuement : c'était de l'inquiétude, de la colère, de la jalousie aussi en présence de Corbaix si prévenant, mais de la satisfaction vis-à-vis de l'issue favorable de l'événement .

— Monsieur Corbaix — mon ami, ajouta-t-il en manière de présentation — vous priait tout à l'heure de poursuivre sans crainte votre promenade dans le parc. Puis-je compléter cette invitation en y ajoutant la demande d'un très grand plaisir qu'il vous est donné de me procurer ?

— Oh ! Monsieur...

— Acceptez de nous accompagner. Je ne suis plus bien solide ; mais vous ne refuserez pas de me laisser m'appuyer sur votre bras et nous ferons ensemble le tour du château. Auprès de vous, je me sens la force de réaliser encore des prouesses. Voulez-vous ?



Jusqu'où avait été l'aventure. (page 253)

— Si je veux?

— Nous nous reposerons un instant chez moi, Jean, tu iras prévenir Martine : prends les devants. Elle préparera des rafraîchissements pour Mademoiselle.

Menant la bicyclette, le jeune homme partit, la tête et le cœur à l'envers, se demandant s'il devait être furieux ou se réjouir de ce qui était arrivé, mécontent en tous cas d'abandonner Mariette auprès de Corbaix.

Quand il arriva au château, toujours appuyé sur le bras de la jeune fille enhardie, redevenue rieuse et bavarde, M. de Calanges était méconnaissable.

Naguère muet et sombre, douloureux sans répit, il parlait maintenant, égayait son visage d'un sourire heureux, semblait avoir à tout jamais perdu le souvenir de son mal, de sa faiblesse.

Il voulut que la jeune fille s'assît en face de lui, tout près de son fauteuil et il ne cessa de considérer avec de l'allégresse plein les yeux la jeunesse adorable de l'enfant.

Il l'avait priée d'enlever son chapeau et, au geste de coquetterie que faisait Mariette pour relever les boucles désordonnées, resserrer les ondes envolées de ses cheveux, il l'arrêta d'un signe presque suppliant, d'un mot :

— Non ; faites-moi ce grand plaisir ; restez comme ceci, c'est charmant.

Et il interrogea son petit-fils et Corbaix :

— N'est-ce pas? C'est tout *son* portrait. Je suis rajeuni de cinquante ans.

Mariette ne comprenait guère ; mais l'aventure l'amu-

sait ainsi que l'accueil. Quant à Jean, il en devait bien prendre son parti.

Au surplus, tout s'était passé sans accroc.

Au bout d'une heure de causerie, — jamais M. de Calanges n'avait, en autant de minutes, prononcé pareille quantité de paroles —, Mariette dut bien songer à son retour.

Il était naturel que Jean s'offrît à l'accompagner en vélo : c'était d'ailleurs son trop vif désir pour qu'il s'en fît faute.

— Revenez encore, Mademoiselle. Revenez souvent si la promenade a pu vous plaire et si je ne vous ai pas trop importunée. Vous êtes bonne du reste et vous vous direz que votre présence ici sera toujours une grande joie pour le vieillard que vous y rencontrerez et qui vous a peut-être paru bien étrange...

Mariette promit de reprendre plus d'une fois le chemin du château, tant qu'elle serait à Wépion.

Et sitôt que, Jean pédalant à ses côtés sur le ruban de route blanche, ils eurent perdu de vue M. de Calanges et Corbaix qui avaient voulu les regarder s'éloigner, Mariette se mit à rire aux éclats, narquoise un peu :

— Vrai, ton grand-père est amoureux de moi! Et tu ne voulais pas que je me risque à l'approcher?

— Cela n'empêche que tu as dû en faire à ta tête et que ta sotte escapade pouvait aussi bien mal tourner.

— Veux-tu parier que tu es jaloux?

— Ne dis pas de bêtises ; examinons plutôt la situation.

— Oh! elle est très réjouissante. Et ne te plains pas de moi.

— Je n'y songe pas. Mais puisque tu as manqué de tout gâter, arrangeons-nous au contraire à présent pour profiter de l'heureuse issue de ton imprudence.

— Ma foi, je ne vois qu'un moyen. Puisque tu ne sais plus guère venir à Wépion, c'est moi qui viendrai te voir. Et ce sera amusant de nous bien tenir devant ton grand-père...

— Mais rudement dangereux!

— Il ne verra rien. Et puis je vais l'entortiller, je vais lui tourner la tête, à ton aïeul!

— Mariette!...

— Crains rien, bêta, je l'obligerai à la décence.

— Ne plaisante pas. Ce n'est pas de mon grand-père que nous aurons à nous méfier; mais du commandant Corbaix. Celui-là ne le quitte plus depuis qu'il va moins bien.

— Tiens, c'est vrai. Qui est ce boiteux encore tout gaillard malgré sa courte jambe?

La conversation continua jusqu'à l'arrivée à l'hôtel. On conta ce qu'on voulut bien conter de la gaminerie de Mariette à sa mère, de la rencontre et de l'accueil de M. de Calanges, de la promesse d'autres prochaines visites.

Ce récit produisit sur Madame Sandrine une énorme impression que les amoureux étaient loin de prévoir.

Le cœur de la bonne femme, plus que jamais, se leurra au bienheureux mirage de la décision, très-imminente, lui semblait-il à présent. Elle vit Jean informant son

grand-père de ses projets. Elle vit le vieillard recevant avec bienveillance cet aveu du jeune homme. Elle vit Mariette surprise par M. de Calanges et celui-ci ravi du charme de la fillette, heureux de la rappeler souvent auprès de soi pour connaître et admirer et aimer un peu avant de mourir celle qui devait être la femme de son seul et cher enfant.

Une grosse larme attendrie d'émotion, de joie, furtivement fut écrasée au coin de l'œil de Madame Sandrine. Son cœur se gonfla d'un bonheur immense. Elle bavarda durant une heure, raconta des histoires folles, fut d'une gaîté nerveuse, plongea dans un grand étonnement Mariette et Jean, qui n'y comprenaient rien.

Le trouble de Jean, l'échange des regards entre lui et Mariette au cours de la visite du château, quelques hésitations, des mots imprudents n'avaient pas trompé M. de Calanges. Il s'était bien douté qu'un sentiment meilleur et plus vif qu'une simple connaissance, une banale amitié de hasard unissait les jeunes gens. Entre eux déjà le lien, d'après lui, devait être plus fort que celui des convenances mondaines respectueuses. Et de cette découverte le vieillard conçut une très grande satisfaction.

Apparue toute blonde et rieuse comme cela s'était fait dans le cadre joli des frondaisons de fraîcheur, Mariette avait évoqué au souvenir du solitaire amant d'autrefois l'image tant adorée toujours présente au cœur et aux yeux. La tendresse de cette physionomie de jeunesse

heureuse appelait certes le charme de l'âme, la bonté, la douceur — privilèges de l'épouse inoubliée...

Ce que, depuis cinquante ans de douleur, d'isolement, de silence, rien ni personne n'avaient pu faire, la vue de Mariette le réalisa : M. de Calanges vécut hors de sa vie d'intimité, regarda hors de son rêve, parla selon sa pensée, éprouva enfin, — éprouva surtout une joie!...

Et affaibli par la venue de sa fin prochaine, plus intensément peut-être subit-il la suggestion heureuse de son illusion.

— Jeanne de Montleux, — Mariette Sandrine...

Son esprit vagabondait ; son rêve s'était fait palpable.

Le portrait, — la jeune fille ...

Les cheveux blonds, les mêmes yeux et puis le sourire, — oh! le sourire, radieux comme une éclosion de fleurs, — tout cela s'imprécisait dans la sensation ravie à laquelle il s'abandonnait.

— Jean, dit M. de Calanges au retour du jeune homme, ne crains-tu pas que cette demoiselle n'ose revenir ici?

— Non, non. Vous pouvez vous rassurer, grand-père. Vous l'avez du reste trop bien reçue...

— N'importe. J'ai trouvé un moyen d'aplanir toute difficulté. Sais-tu si Madame...

— Madame Sandrine.

— ... si Madame Sandrine compte prolonger son séjour dans ces environs?

— Peut-être bien. Je ne l'ai pas encore entendu parler d'un départ probable.

— Eh! bien, puisque tu la connais et que moi-même maintenant je connais sa fille, il est convenable et il serait poli de ma part de prier Madame Sandrine de me faire visite. Je devrais plutôt moi-même me rendre auprès d'elle. Mais tu expliqueras que mes pauvres jambes ne me porteraient plus jusque là.

— Je suis certain qu'elle sera flattée. Mais...

Cent objections venaient à la bouche de Jean : il ne pouvait vraiment en avouer aucune. Décidément, l'impasse était sans issue et les scrupules du jeune homme se révoltaient.

Les relations qui menaçaient de s'entamer entre les Sandrine et le château ne pouvaient que favoriser son amour et ses rencontres avec sa maîtresse ; mais il avait trop trompé déjà la confiance de son grand-père pour oser en abuser plus longtemps.

Hélas! le premier pas que l'on fait dans une faute oblige souvent à achever, contre son gré, de l'accomplir. Jean avait à présent bien des raisons de ne pas confesser sa duperie. Le respect humain tout d'abord vis-à-vis de Corbaix ; la crainte des reproches de M. de Calanges ; mais surtout la sûre tristesse, le danger peut-être de la désillusion de celui-ci l'arrêtaient dans ses bonnes intentions de franchise. Ne serait-ce pas terminer d'un coup la lente et mélancolique agonie que de révéler le méprisant mensonge et déflorer la pure pensée au sujet de Mariette?

Jean n'osa rien dire.

— Quel empêchement vois-tu à cela? poursuivait M. de Calanges.

— Aucun, c'est vrai...

— Même, nous pouvons faire mieux. De mon temps, on n'eût hésité de part ni d'autre. Je suppose que les habitudes de galanterie et d'hospitalité n'ont pas changé? Ces dames sont seules, dépaysées sans doute dans un hôtel plus ou moins confortable. Pourquoi ne leur offrirais-je pas de passer le reste de leur séjour ici?

Jean était épouvanté; mais intimement tout en joie.

Cette fois, c'en était fait. Il n'y avait plus à hésiter ni à tergiverser. Le précipice était ouvert devant ses pas; à lui de risquer de dégringoler sans trop d'accident, puisqu'il devait s'y jeter!

Certes il restait une chance et un moyen de tout briser là. C'était de jouer partie fausse au château comme à Wépion et de tromper les uns et les autres.

— Le prétexte me sera facile à leur proposer, pensait Jean, pour décider le retour à Bruxelles. Mariette à présent n'insistera guère pour dire non : la campagne ne la retient plus beaucoup. En même temps j'annonce ici ce départ imprévu. J'assure bien entendu que l'invitation a été accueillie avec reconnaissance. Mais les événements empêchent d'y faire honneur...

Conclusion...

Conclusion : ce dénouement mécontentait tout le monde et lui, personnellement, le désapprouvait.

D'autre part, combien la perspective était tentante de cette vie côte à côte avec Mariette!

Cela durerait une semaine, deux peut-être? On se verrait du matin au soir, tantôt seuls dans le parc aux sûres cachettes, dans la forêt, et ce serait l'apaisement de gourmandes fringales ; — tantôt devant grand-père, devant Madame Sandrine, devant Corbaix, et ce serait un jeu délicieux de mensonge, de sous-entendus, un secret dont on éclaterait de rire sitôt les yeux tournés.

Et puis les nuits,... les nuits discrètes, la descente toute lente, toute prudente de Jean vers le palier où, la porte entr'ouverte, Mariette guetterait son arrivée. Quelle saveur auraient ces baisers pour lesquels il faudrait se cacher et mentir, tout comme si l'on avait commis un crime affreux! Joie d'être complices et de s'aimer parmi tant de périls qu'on devine!

Non, non, Jean ferait l'offre gracieuse et Madame Sandrine, stylée, s'installerait au château de Calanges. Grand-père croirait que le portrait bien-aimé était descendu de son cadre et qu'il le voyait passer dans les allées du parc, qu'il l'entendait adorablement lui parler, qu'il souriait à son sourire enfin vivant.

Et grand-père pourrait peut-être mourir dans du bonheur!

Quant à Corbaix, ma foi, il ne lui restait qu'à faire la cour à Madame Sandrine...

Et c'est l'âme en liesse, presqu'en éclatant de rire, que Jean lança ses roues légères sur le chemin de Wépion.



IV

— Mais c'est qu'elles ont l'air de vous connaître, Martine ?

— Si elles me connaissent ! Mais, Mamzelle, il ne leur manque quasiment que la parole à ces petites bêtes-là. Et c'est gentil ! C'est affectueux ! Venez, poulette, venez... Vous voyez bien la noire, n'est-ce pas, eh ! bien, ça fait : cotte ! cotte ! de plaisir dès que j'arrive... Et les deux petites blanches se bataillent toujours à qui me sautera le plus haut vers les mains. Ah ! oui-da, que c'est gentil !

— Et elles pondent, comme cela, tous les jours ?

— Cela dépend. Il y a les saisons. Et puis les unes sont meilleures que les autres. Et puis c'est le moment des couvées ; ou bien c'est l'hiver...

La minute d'après, Mariette, délaissant Martine et sa basse-cour, risquait un œil au potager.

— Bonjour, Joseph!

— Bonjour, Mademoiselle. Déjà levée?

— Il fait si beau, Joseph. Et qu'est-ce que vous examinez là avec tant de soins?

— Ça, c'est les tomates.

— Les tomates? Mais c'est tout vert.

Et Joseph rit de bon cœur :

— Encore un peu de soleil, et elles seront toutes rouges, vous verrez!

Après l'étonnement naïf des tomates, c'était l'admiration des pruniers bleus de fruits, des pommiers, des noyers gigantesques dans lesquels la fillette lançait une pierre pour abattre une noix dont le brou lui brunissait les doigts

Chaque nouveauté l'égayait; et tout était neuf pour elle dans cette nature et cette campagne paisible.

Martine et Joseph, maussades à l'annonce de l'arrivée des deux étrangères, eurent bientôt fait d'être à l'aise avec elles. Madame Sandrine était sans façons, bienveillante, familière; Mariette, gamine et rieuse, fut une enfant gâtée des deux vieilles gens.

M. de Calanges dépérissait malheureusement de plus en plus et la pensée présente à tous de la fin prochaine endeuillait un train de vie qui eût pu être, sans cela, si parfaitement heureux.

Madame Sandrine passait auprès de lui la plus grande partie de la journée. Il lui semblait que c'était déjà entrer un peu dans la famille que de jouer ce rôle de garde-malade, d'être la compagne des derniers jours. Elle

était flattée de soupçonner ce désir derrière l'invitation de M. de Calanges.

Dès qu'il sortait de sa somnolence, le vieillard parlait de Mariette. Ses yeux ne s'ouvraient plus, une flamme ne les allumait plus jamais que pour voir la mignonne tête blonde lui sourire ; pour entendre la voix douce ; pour passer ses doigts tremblants sur les cheveux de soie.

Il parlait de moins en moins. Tout ce qui lui restait de vie était concentré dans ses regards pour Mariette.

Corbaix chaque jour, comme auparavant, venait au château. Mais il prenait plaisir à présent à cette visite, qui n'était autrefois qu'un devoir, et un devoir peu récréatif.

Il n'avait pas tardé, malgré les prudences, et les prudences à son égard surtout, à deviner autre chose qu'une amitié de bon ton entre Mariette et Jean.

Il avait, d'autre part, fait bavarder Madame Sandrine. La bonne femme n'avait pas su cacher le fond de son cœur.

Dès que son attention éveillée eût regardé et écouté d'un peu près, Corbaix acquit la conviction qu'une intrigue existait entre les jeunes gens. Et si Madame Sandrine en connaissait ou en supposait quelque chose, ce n'était pas tout à fait le vrai.

Jusqu'où était allée l'aventure ?

Telle était encore l'unique incertitude de Corbaix ; mais il savait Jean habitué à mener ses amours tambour-

battant ; il le voyait mal attardé aux lentes sentimentalités.

Quant à la fillette, elle était exquise et ne semblait pas farouche. Elle coulait des yeux de tendresse et penchait la tête avec un air qui ne pouvait laisser de doute à l'observation avisée du commandant en ces matières délicates.

D'ailleurs tout, autour des jeunes gens, se prêtait à favoriser leurs amours. Il fallait les yeux aveugles de Martine et de Joseph ou la confiance bénévole de Madame Sandrine pour ne remarquer rien.

Une ou deux fois déjà, Corbaix était parvenu à s'entretenir avec Mariette seule. Il avait adroitement essayé de lui arracher une parole imprudente ; mais leurs conversations jamais n'avaient pu être très longues. Jean survenait et son attitude, la brusquerie de ses paroles, une sourde colère qu'il ne parvenait pas à cacher entièrement prouvaient à Corbaix sa jalousie et augmentaient de plus en plus sa conviction.

Si Jean lui eût avoué franchement que Mariette était sa maîtresse, Corbaix n'eût trouvé que des louanges envers le bon goût de son ancien élève.

Il eût peut-être hasardé par scrupule une réticence au sujet de la situation dans laquelle la présence de la jeune fille et de sa mère mettait tout le monde au château. Mais ce n'eût été là qu'une restriction de pure forme. Il eût en réalité applaudi à la chance de Jean et encouragé, en l'admirant, leur roman d'amour.

Aujourd'hui, la défiance et le secret de Jean le

vexaient et l'offusquaient. La rancune du jeune homme à son égard était décidément trop durable. S'il avait lui-même des raisons de taire sa liaison avec Lucie, il ne voyait pas que le jeune homme en eût de pareilles pour ne pas le prendre comme confident.

Du reproche au désir de tirer une vengeance si petite soit-elle, il n'y a qu'un pas. Et comme on ne mesure point toujours à sa volonté ce pas que l'on fait, il arrive qu'on exagère et que le vengeance est trop amère et méchante.

Une après-midi, Jean était parti pour un village voisin, chez un tendeur aux oiseaux qui lui arrangeait ses filets. Mariette ne l'avait pas accompagné. Elle était avec sa mère au chevet de M. de Calanges.

Le jour finissait. De l'ombre envahissait déjà la chambre.

— Ouvrez les rideaux, demanda le malade. Eclairez le portrait : je les verrai *toutes les deux*...

Et de Jeanne de Montleux à Mariette, de la vivante à la morte, son regard se posait tour à tour sur leurs deux beautés tendres.

Quand M. de Calanges se fut assoupi, Mariette sortit à pas silencieux, laissant sa mère auprès du vieillard. Elle descendit et rencontra précisément au rez-de-chaussée le commandant Corbaix qui venait faire sa visite coutumière..

— Il sera inutile de monter, Monsieur Corbaix, M. de Calanges vient de se mettre à sommeiller.

— Il va toujours de même?

— Toujours.

— Il s'éteindra sans secousse. Nous pouvons nous attendre à le perdre d'un moment à l'autre.

— C'est encore heureux de mourir ainsi sans souffrances.

— Oui, vous aurez été pour beaucoup dans la paix, et j'oserai même dire la joie de ses derniers moments.

— Moi?

— Oui, Mademoiselle. Oh! vous le savez bien : M. de Calanges a retrouvé en vous la grâce et le charme et la beauté d'une épouse qu'il a perdue toute jeune, qu'il a pleurée et toujours aimée durant le reste de sa vie.

— Un vieillard dont les facultés sont déjà ébranlées comme le sont, hélas! celles de M. de Calanges, se trompe aisément sur la foi d'une vague ressemblance.

— A tout autre propos, je dirais que vous avez raison. Mais s'il s'agit de Madame de Calanges, bien que morte depuis si longtemps, il est certain que M. de Calanges ne fait aucune erreur. Le souvenir de sa femme est la seule chose qui soit restée précise absolument en son cœur. Ce fut du reste le seul souci, la seule pensée de son existence exilée. Ce qui la rappelait pouvait uniquement lui importer ; ce qui était hors d'elle lui était étranger. Votre venue fut un bonheur, car elle illusionna un peu ses derniers jours.

— C'est une consolation qu'il m'est bien doux et d'ailleurs bien facile de lui accorder.

— Facile surtout.

— Que voulez-vous dire?



Corbaix s'efforçait à une désinvolture narquoise. (Page 268)

Ils étaient, tout en devisant, sortis de la maison ; ils avaient gagné le parc, marchaient lentement côte à côte.

— Je veux dire, répondit Corbaix, qu'il est toujours bien aisé pour une fée de charmer et de conquérir autour de soi.

— Une fée?

— Et n'êtes-vous pas la fée de beauté ravissante qui n'a eu qu'à paraître pour transformer ici en gaîté un silence depuis longtemps morose? A toucher quelque chose, vous l'enjolivez ; à approcher de quelqu'un, vous le courbez à vos pieds...

— M. Corbaix! M. Corbaix!

— Mais je n'ai mis personne à mes pieds!

— Ne vous défendez pas : vous ne pouvez nier d'avoir révolutionné le château.

— Qu'en savez-vous?...

Corbaix s'était arrêté, presque devant Mariette, la forçant à interrompre aussi sa marche. Il posait sur elle un regard de nette interrogation où s'affirmait un aveu d'audace, une prière également et une violente supplication de tendresse...

La soudaineté de cette attitude prit la jeune fille au dépourvu. Elle eut un instant d'hésitation, ne sachant si elle devait rire, se fâcher, avoir peur, le prendre de haut ou feindre un émoi manquant de sincérité.

Sans avoir prononcé un mot catégorique, le commandant n'en avait pas moins osé une déclaration très précise.

Mariette était trop coquette pour n'en point éprouver

de flatterie. Elle n'était plus assez immensément possédée de son premier amour pour mettre fin à un entretien qui menaçait de tourner très étrangement.

Une femme ne répond que rarement par une réponse directe à qui l'interroge. Il est vrai qu'elle se fait ainsi mieux comprendre : on la sait en effet trop volage pour tenir un engagement assuré formellement.

— Qu'en savez-vous? avait demandé Corbaix.

— Je ne vous soupçonnais pas farceur, tergiversa Mariette après une minute.

— Farçeur? et pourquoi? Parce que j'ai saisi une précieuse occasion, et rare, de vous dire quelle impression votre apparition ici, votre vue de chaque jour ont faite sur moi? Non pas. Je veux au contraire en profiter pour vous affirmer enfin que vous êtes à mes yeux la plus exquise des fillettes. Il n'y a pas grand mal, je pense, à m'apercevoir de cela, et ce n'est pas un crime de vous le dire...

— Allons, allons, taisez-vous. Si je n'étais pas une écervelée, je me serais rappelée depuis longtemps déjà que je ne puis pas vous écouter : vous me dites des horreurs...

— Des horreurs? Osez un peu convenir que vous êtes vraiment épouvantée?

— Sérieusement, Monsieur Corbaix, parlons d'autre chose. Allons, de quoi?... Mais dites donc quelque chose ; trouvez un sujet de conversation.

— Mais vous, voilà mon seul sujet.

— Encore!... Tenez, parlons de Monsieur Jean. Il ne revient pas vite.

— Vous êtes si impatiente de le revoir?

— Moi? Mais pourquoi?

—Que sait-on? Les heures sont parfois longues au château. Monsieur Jean est de votre âge. Vous vous connaissez depuis longtemps. Depuis plus longtemps que vous et moi par exemple... Monsieur Jean est un gai luron. Vous avez, vous, le cœur tout à la joie...

— Mais tout cela?

— Tout cela me fait comprendre que vous guettiez le retour de Monsieur Jean et que je suis un compagnon trop morne et peu récréatif, même inconvenant, paraît-il, pour tromper la lenteur de l'attente.

— Mais vous vous faites là des idées! Vraiment, vous me prêtez des sentiments peu polis.

— Silence, j'entends le grelot de la bicyclette. Jean est proche d'ici : je me sauve, je ne veux pas qu'il nous trouve ensemble.

— Pourquoi cela? Du tout, Monsieur Corbaix. Je ne veux pas que vous interprétiez mal mes intentions. Demeurez au contraire. Je ne comprends aucune de vos allusions ni de vos réticences.

— Fine mouche, ma charmante! Mais je n'ai pas la cruauté de vous chagriner. Je disparais par la droite, car j'entends qu'on vient par la gauche. A demain, belle enfant!

Evidemment Corbaix avait lu dans leur jeu.

Mariette était dépitée. Forcée à le faire, elle eût avoué bien haut ses amours. Les savoir devinées malgré elle la vexait et l'humiliait. Le ton railleur du commandant

augmentait encore sa colère. Elle se soulagea sur le pauvre Jean, le reçut d'une façon plutôt revêche :

— Enfin, ce n'est pas dommage!

— Qu'y a-t-il, chérie?

— Il y a que je me morfonds à t'attendre depuis deux heures.

— Mais tu savais bien que je ne pouvais pas rentrer plus tôt. Je n'ai cependant pas perdu une minute. Vois, je suis tout en nage.

— Décidément, vas-tu te mettre à faire ici comme à Wépion et m'abandonner pendant des journées?

— Mais c'est la première fois que je m'absente. Et tu y avais consenti, puisque tu devais passer ce temps auprès de grand-père.

— Ton grand-père dort.

— Pouvais-je prévoir que tu t'ennuyerais?

La journée fut morne pour l'un et l'autre. Jean souffrait de se sentir lié à l'esclavage de cet amour accaparant, dont le poids commençait à être bien lourd. Mais pourtant il oublait tout ennui et toute tristesse dès que les bras de Mariette se fermaient sur lui, dès que sa bouche s'écrasait sur la sienne. Une minute de caresses le réconfortait de vingt heures de peines et de lassitude.

Mariette, elle, s'énervait à la monotonie de cette existence dont le dénouement trop vague commençait à la préoccuper. Le mensonge de son amour n'avait plus la nouveauté imprévue qui, au début de sa liaison, lors des escapades à Bruxelles, en faisait toute la saveur. Elle commençait à être honteuse de soi et sa fidélité n'était

plus même récompensée par les délices de l'étreinte qu'elle ne goûtait plus guère.

Chaque jour il y eut dès lors entre elle et Jean des froissements, des bouderies qui se prolongeaient à l'occasion d'un mot méchant. La jeune fille ne cachait plus ses reproches, devenait presque mauvaise et Jean souffrait.

Il avait des heures de rêverie douloureuse. Il revivait en contraste dix ans de sa jeunesse, puis l'année qui allait finir. C'étaient le calme d'un côté, le bonheur paisible, l'insouci affectueux auprès de son grand-père. Puis la fièvre subite de son ardent désir, ses plaisirs frelatés, ses soi-disantes joies d'amour...

Lucie, Margot, celle-ci encore, ensuite cette autre, quelques-unes dont le nom même lui était devenu étranger, autant de grandes flambées de passion. Mais là-dessus de la tristesse ; de la réalité décevante après l'illusion.

Un nouvel espoir enfin, vraiment radieux, avait lui : la puérile et tout d'abord naïve tendresse de Mariette, la virginité de ce cœur et la sincérité de cet attachement. Il entrevit le bonheur, très pur et durable.

Toutes les étapes : le premier délire, sous les feuillages, à Groenendael ; les courtes et grisantes folies dans l'appartement d'Aline Drieux, rue du Parchemin ; les vagabondages à la campagne chaque dimanche ; la supercherie amusante du départ pour Wépion ; les surprises de la fillette au début, ses émerveillements devant cette pleine nature et leurs baisers sans fin et leur amour perdurant...

Hélas! Un nuage dans ce ciel : les premiers ennuis de Mariette, le temps qui se fait long, le plaisir sans variété, la tendresse qui ne suffit plus...

Vint l'événement de l'installation au château.

Aujourd'hui, c'est une autre mélancolie. Ce sont de nouveau les heures lentes sans diversité.

Jean se désole. L'amour de Mariette ne vaudra-t-il pas mieux que les autres? Y a-t-il encore du chagrin et du mépris et de l'humiliation embusqués derrière tous ces baisers qu'ils échangent? Vraiment la vie serait-elle aussi navrante?...

Cela durait depuis huit jours.

La mauvaise humeur de Mariette tournait en querelle souvent.

M. de Calanges se mourait, tranquille, silencieux, en adorant Mariette...

Par agacerie, la jeune fille n'avait manqué, vis-à-vis de Jean, aucune occasion d'être coquette avec Corbaix. Celui-ci n'avait cessé d'être prévenant, visiblement aimable en présence de tiers, mais très audacieux, railleur un peu et d'un jeu d'adroite susceptibilité lorsqu'il parvenait à se réserver un court tête-à-tête avec Mademoiselle Sandrine

Celle-ci prit peu à peu plaisir aux galantes assiduités de Corbaix. Elle trouvait dans la conversation du commandant plus de joie que dans celle du pauvre Jean, devenu morose et taciturne, d'humeur de plus en plus irritable au fur et à mesure qu'approchait la mort lugubre.

Jean avait conservé trop de reconnaissance à son grand-père pour ne pas éprouver très cruellement la douleur de le perdre. Mais il n'était pas dans le caractère de Mariette de partager l'affliction de ce deuil, lorsque surtout la cour de Corbaix l'incitait à se distraire.

La jeune fille croyait payer d'assez de gratitude déjà l'hospitalité luxueuse reçue au château par le dévouement de sa mère, veillant sans cesse le malade, attentive à ses moindres caprices. Personnellement, elle mettait toute sa bonne volonté à jouer le rôle de portrait vivant, à se laisser appeler de cent noms d'enfantine admiration, à se laisser cajoler, câliner des mains, des yeux, des mots par ce vieillard halluciné de souvenirs.

Jean était forcé de laisser Mariette souvent seule. Lorsqu'il versait de longues larmes silencieuses auprès du mourant, il aimait à ne pas être troublé dans sa douleur sincère ; lorsqu'il courait chez le docteur, lorsqu'il partait à la recherche de médicaments, de fruits rares, de boissons, de mets légers dont on essayait de nourrir encore son grand-père, il devait bien rester éloigné durant des heures. Alors Mariette sortait, mécontente, essayait de tromper les moments d'ennui de plus en plus fréquents par des promenades dans le parc. Elle allait même jusqu'au village. Elle ne se détournait sûrement pas du chemin où elle pouvait rencontrer Corbaix.

Elle poussa ses curiosités juqu'à la maison des Ifs. Le commandant la régala de champagne, de biscuits, de gaîté. Elle se sauva très tard ; le grand air seul et la course rapide du retour dissipèrent sa commençante griserie.

Combien ces folles heures plaisantes en société du commandant jovial contrastaient avec les journées entières passées dans la lassitude uniforme et triste de la compagnie de Jean! Combien elles la changeaient de celles passées auprès de M. de Calanges, en sa chambre qu'une demi-mort emplissait déjà de douleurs.

Une après-midi, le jeune homme était parti pour Namur, son vélo permettant de hâter une course urgente.

Mariette dévastait des noisetiers, croquait les cosses avec d'adorables efforts de ses quenottes blanches.

Corbaix, ayant aperçu le passage de Jean s'enfuyant sur la grande route, gagna vite le château, se mit à la recherche de la jeune fille. Il l'eût bientôt rejointe.

— Encore seule, pauvrette?

— Toujours seule, oui. Mais vous voyez que je me console.

— Vous grignotez? Serait-ce que vos lèvres vous démangent? En ce cas, si coriace soit ma vieille joue, c'est peut-être moins dur que les cosses de noisettes?

Corbaix approchait le visage de la bouche appétissante de Mariette qui ne s'effarouchait pas.

— Prenez garde! Il y a des dents.

— Même quand elles mordent, ce doit être encore une caresse. Essayez?...

Il s'était enhardi de plus en plus, avait entouré du bras la taille de la fillette sans grand refus. Il frôlait presque ses lèvres. Sa moustache faisait frissonner d'imperceptibles plissements les joues chatouillées de Mademoi-

selle Sandrine. Et comme celle-ci éclatait de rire, se renversait sur le bras de Corbaix, luttait seulement par jeu, ne donnait pas le baiser demandé pour obliger sans doute à le prendre, le commandant écrasa longuement ses lèvres sur les lèvres de Mariette, but à même tout son désir...

La lassitude, enfin, seule, ouvrit leur étreinte heureuse, les laissa, rouges, les paupières fermées, les mains encore enlacées et le souffle éperdu en face l'un de l'autre...

Ils s'assirent sur un banc tout proche et ce banc était celui sur lequel se trouvait, quinze jours auparavant, M. de Calanges, lorsque surgit l'apparition - - miraculeuse à son regard heureux — de Mlle Sandrine. .

Durant près d'une heure, Corbaix et Mariette se câlinèrent, s'excitèrent à cent agaceries délicieuses, se becquetèrent comme fauvettes amoureuses, murmurèrent un tas de choses adorablement sottes, que Mariette écoutait la vie, amusée, surprise d'avoir pu tant aimer un Jean qui n'en contait jamais d'aussi belles...

Corbaix demanda tout ce dont avait envie son violent amour — il disait *amour* et il pensait *désir* - - et Mariette accorda tout ce qu'elle pouvait donner pour le régal de cette joyeuse fête imminente...

Et Mariette révéla tous les secrets gracieux de sa mignonne beauté et elle éprouva la volupté frissonnante des expertes caresses de Corbaix. Et Mariette rendit autant de baisers qu'elle en reçut et elle en offrit pour en obtenir de nouveaux en échange.

Ce fut un festin d'amour dont s'égayèrent à l'envi tous

les oiseaux curieux, venus risquer leurs petits yeux indiscrets entre les feuilles, parmi les ramures du carrefour...

Lentement, unis des bras et des mains, ils quittèrent le banc, gagnèrent, par un sentier sous-bois, un abri de bûcherons abandonné pour le moment. Mariette reposait sa tête sur l'épaule de Corbaix. Le bras de celui-ci entourait le cou d'une frémissante étreinte.

La bouche à l'oreille de sa compagne, heureuse et voluptueusement grisée, le commandant continuait, en l'exaltant de plus d'audace perverse et tentante, sa chanson prometteuse.

Derrière eux parfois des branches écrasées provoquaient un grand bruit d'ailes et de pépiements effarouchés. L'amoureuse ivresse des deux passants fermait leurs oreilles à tout bruit autre que celui de leurs baisers et de leurs paroles, éloignait leur esprit de toute pensée de crainte ou de prudence.

Ils parvinrent à la hutte de claies que verdissaient des mousses et à laquelle des viornes flexibles faisaient une tenture de rustique élégance.

L'entrée basse était presque cachée sous les branches retombantes. La terre dure de la cabane était recouverte de bruyères sèches, dont la molle épaisseur avait, durant leur sommeil, soulagé bien souvent le repos des travailleurs de la forêt.

Les amants, sans une hésitation, se dirigèrent vers la baie que fermait un véritable rideau de verdure. Ecarté un instant, celui-ci se referma et voilà le mystère des embrassements éperdus.

Tout proches, un pas saccadé, pressé, le bruit des feuilles écrasées dans le sentier...

Jean arrive devant la hutte.

Pour abréger la distance, à son retour de Namur, Jean avait coupé au court par le chemin du bois et s'était trouvé tout-à-coup en présence de Mariette et de Corbaix enlacés sur le banc. Des buissons le séparaient des amoureux. Distraits, ils n'aperçurent ni n'entendirent Jean venir sur sa bicyclette silencieuse.

Un violent coup avait frappé au cœur le jeune homme, avait arrêté son sang une seconde. Il avait senti qu'il devait être très pâle.

Sa machine immobilisée d'une brusque tension des jarrets sur les pédales, il avait sauté à terre, s'était préparé à bondir, furieux et brutal, sur les coupables.

Mais, à cet instant précis, Mariette et Corbaix se levaient. Ils partaient vers l'abri propice aux étreintes secrètes et ce mouvement, ce départ firent hésiter une minute Jean, le retinrent en place, avide de tout savoir, de tout voir peut-être.

Et, le cœur méchant, sa jalousie improvisant des gestes et des mots de vengeance, d'indignation, de dégoût, il suivit dans le sentier la lente marche heureuse des deux amants.

Il les vit s'approcher de la hutte. Il vit le bras de Corbaix écarter la tenture de feuillage. Il entendit le cri ironique, et qui lui fit mal, d'un geai que cette intrusion dans ces parages dérangeait. Il vit enfin retomber le rideau discret de verdure...

Alors il traversa, courant, bondissant, la clairière ; il arracha d'un bras nerveux les ramures pendantes ; il pénétra à son tour dans la cabane.

Le premier cri qu'on entendit fut celui d'angoisse de Mariette.

Le gémissement de Jean fut douloureux, poignant comme un râle.

Le jeune homme recula hors de la hutte. Il était très pâle. Ses mains passaient sans cesse et très vite sur ses yeux comme pour essuyer des larmes. Mais ce geste était machinal : il ne pleurait pas.

Il marchait dans la clairière, allant, venant devant la hutte, indécis sur ce qu'il voulait faire.

Corbaix se montra sur le seuil de l'abri. Il s'efforçait à une désinvolture presque narquoise.

A voir surtout cette attitude, Jean sentit se préciser toute sa rancune, tout son dégoût envers son ancien maître.

Le souvenir des tristesses passées et des ennuis dont Corbaix fut la cause lui monte au cœur avec amertume et colère.

Son reproche enfin éclate. D'une voix haletante, il s'adresse au traître :

— Commandant, vous voulez donc que je vous méprise bien profondément ?

— Hé, mais...

— Vous allez peut-être vous défendre ou vous rire de moi ou avoir l'audace de me prêcher morale et conseil ? C'en est assez de vous à moi, voyez-vous. J'en sais plus

que je n'en ai jamais dit et j'avais envers vous plus de ressentiment que vous ne le pouviez soupçonner. Somme toute, je suis chez moi ici, et je puis vous y dire des choses franchement que j'hésiterais peut-être à dire ailleurs.

— Chez vous? Mais, mon ami, il me semble que vous avez bien peu le respect de ce chez vous...

— Serait-ce pour cela que vous vous croyez le droit d'en avoir moins encore? Oui, Mariette Sandrine est ma maîtresse. Mais je ne trompe personne et je ne la vole à personne, moi, lorsque je l'aime. Vous ne vous doutez donc pas de ce que c'est que la douleur affreuse de surprendre une trahison comme celle-ci dont vous vous êtes fait l'artisan?

— Les grands mots! Les grands mots! Allons, mon garçon, sois plus philosophe! Ta Mariette s'ennuie, tu la délaisses. Elle veut se distraire : moi ou un autre...

— Vous moins qu'un autre. Parce que vous, vous avez orienté ma vie vers une destinée qui me semble lui réserver de bien douloureux avenirs ; parce que c'est vous qui m'avez soufflé le vent maudit des désirs d'amour et m'avez jeté le premier dans des bras de femme. Vous vous souvenez de celle-là : Lucie, la belle Lucie du Piroy, n'est-ce pas? Elle roule les boîtes de Bruxelles à présent et s'y fiche de vous entre vos visites...

— Jean!

— Ne vous fâchez pas! Ne protestez pas. Je suis plus renseigné que vous ne croyez. Rappelez plutôt vos souvenirs. J'ai eu plus de scrupules que vous, lorsqu'il s'est

agi de vous tromper avec Lili, l'ex-Lucie. Mais oui, vous tromper tout bonnement, avec Lili de la rue de l'Enclume. Cela vous étonne et cela vous vexe : oh! vous ne savez pas tout. Je n'avais pourtant qu'à me laisser faire, moi, et non pas induire en tentation d'amour, comme vous l'avez fait sournoisement dans le but de surprendre ici une sotte fillette.

— Cessons là, je te prie. Aussi bien ces insolences et ces discours encolérés ne changeront rien à ce qui est fait. Puisque tu prends l'aventure au tragique, je vais calmer tes fureurs. Je me retire de la partie : je te laisse ta Mariette. Tu ne me trouveras plus dans son chemin ou dans le tien. Suis-je assez conciliant?

— Ce que vous pourriez faire ne réparera pas l'irréparable.

— Allons, allons, tu es encore au seuil des naïves illusions...

— Moins que vous ne croyez, je vous jure.

— ... et tu te désespères devant la duperie d'une gamine.

— Dites plutôt que je me dégoûte devant la vilenie d'un ami.

— Soit, j'ai tous les torts, si tu veux. Mais ne perds pas non plus de vue que cette jeune personne pas trop farouche et sa mère bien aveugle sont ici sous le toit de M. de Calanges où tu les as assez cyniquement installées et qu'un esclandre serait peu honorable.

— Vous savez aussi bien que moi que c'est à mon corps défendant que ces personnes ont été introduites

et reçues au château, et qu'une étrange circonstance seule a fait que mon grand-père a voulu retenir auprès de soi Mariette. Au surplus, je n'ai nulle intention de provoquer le moindre événement, de nature à causer un scandale. Je tiens au contraire à ce que rien en apparence ne soit changé autour du pauvre mourant. Et c'est à ce propos que je veux vous faire une prière. Je suis, avouez-le, bien un peu en droit de compter que vous y souscrirez.

— De quoi s'agit-il?

— Dans moins de quinze jours, mon congé expire, hélas! Je crois bien que grand-père n'existera plus avant cette époque. Tant qu'il vivra, rien ne doit être modifié dans les habitudes du château, dans nos attitudes à nous. Madame Sandrine et sa fille resteront ici parce que la présence de Mariette est la seule consolation qui puisse adoucir les derniers moments du pauvre vieux. Vous viendrez régulièrement comme toujours et grand-père mourra peut-être heureux, ses yeux se fermant sur la vision vivante de celle qu'il a tant aimée...

— Et après?... Après que tout sera fini?

— Alors je m'appartiendrai et je crois bien que nous ne nous reverrons plus!

Jean partit sur ces mots, brusquement.

Mariette, tremblante, avait entendu le violent colloque. Elle sortit de la hutte quand elle comprit que son amant se fût éloigné de la clairière.

Corbaix l'accompagna dans le chemin par lequel ils étaient venus. Ils marchaient maintenant l'un derrière l'autre sans mot dire, troublés, inquiets.

Au premier carrefour, Mariette tendit une main à Corbaix, lui dit un seul mot d'adieu, presque banal. Elle partit, d'un pas rapide, vers le château.

Corbaix regagna la route qui le ramenait chez lui.

De son côté, rentré dans sa chambre, Jean s'y enferma. Ses nerfs enfin se détendirent ; toute sa colère tomba et il se mit à pleurer longuement, à gros sanglots, des larmes soulageantes.

Décidément, l'amour n'était que grandes tristesses, amertumes traversées par de courtes et rares joies. Celles-ci ne compensaient pas celles-là.

En un an, il avait connu vingt femmes, goûté à leurs caresses, entendu leurs mensonges, cru en leurs sincérités et de toutes il avait été la dupe. La bonne fille, la rouée, la mélancolique, la folâtre, la professionnelle, chacune avait fini par se jouer de sa confiante tendresse ou par lui devenir un sujet de mépris. La vierge, enfin, cette Mariette découverte toute jeune et novice, façonnée au gré de son seul amour à lui ; cette enfant naïve et bonne qui s'était donnée si entière et heureuse, voilà qu'elle détruisait à son tour le délicieux tabernacle de dévotion érigé par Jean en son cœur pour célébrer plus purement la fidélité de son affection et l'éternité de ses sentiments...

Mariette, tu ne valais donc pas mieux que les autres ! Mariette, douce Mariette, tu fracasses du jeu méchant de tes folles étourderies les dernières illusions du pauvre enfant désolé, toujours en pleurs !

— Pourquoi, songe Jean, pourquoi n'ai-je pas rencon-

tré la femme de souverain et radieux amour qui vous possède pour toute une vie? Grand-père, grand-père, c'est vous qui avez connu le vrai bonheur!

Et Jean est trop affligé pour se dire qu'il est à l'aube de sa jeunesse seulement et que, plus tard encore, un jour prochain peut-être, l'Attendue sera sur son chemin. Il n'aura qu'à lui ouvrir son cœur endolori : elle le guérira du baume suave et doux...

Jean est trop affligé pour comprendre que l'éducation amoureuse ne se fait pas sans blessures ni humiliations, sans déceptions, sans amertumes. Mais les plaies d'amour et celles d'amour-propre peuvent se panser et se guérir. L'expérience, pour être cruelle, n'en fortifiera que mieux pour plus tard.

Tout cela, Jean ne se le dit pas. Il n'a de pensée que pour la trahison présente. Et c'est la raison de ses lentes et longues larmes...

Le soir est venu, un soir brumeux de septembre, vite tombé, morose, emplissant d'ombre la chambre.

Jean sèche ses yeux gros. Il faut bien qu'il envisage la situation. Comme il l'a dit à Corbaix, rien ne peut être changé dans les apparences. Autour de son grand-père, tout doit continuer à bercer d'illusion les dernières heures.

Après...

Après, une fois seul, libre, Jean est décidé à rompre avec Mariette, à renvoyer les deux femmes à Bruxelles, à ne plus les revoir. Lui rentrera à l'Ecole, terminera son existence d'amoureuses folies. Il s'acharnera à l'étude,

y cherchera et y retrouvera toutes ses joies. Plus tard, il reviendra au château de paix de son aïeul et il devine bien que c'est dans le calme de cette retraite qu'il goûtera le plus sûr de son bonheur.

Toutefois, il décide de ne rien laisser soupçonner à Mariette de ses projets de rupture, de ne laisser transpirer nulle froideur vis-à-vis de Madame Sandrine. Leurs présences sont nécessaires jusqu'aux derniers moments de la vie de M. de Calanges.

Donc, Jean prit à l'égard de sa maîtresse une attitude d'indifférence, d'oubli qui surprit étrangement celle-ci, mais lui agréa naturellement. Elle s'attendait à des reproches certains, s'était préparée à subir une scène violente, et voilà que Jean se taisait, ne faisait pas même allusion à l'évènement.

Les trois jours qui suivirent, Jean ne témoigna aucune tendresse, ne dit aucun mot, ne fit aucune tentative d'amour. Mariette et lui auraient passé à des yeux inavertis pour deux camarades très étrangers l'un à l'autre.

Cette contenance, plus peut-être qu'une scène très acerbe, mais qui se serait apaisée dans une touchante réconciliation, des larmes, des pardons, des promesses mutuels, inquiétait Mariette.

Elle prit le parti, voyant que la situation se prolongeait, de tenter les avances.

Elle se fit peu à peu plus câline, ne quitta plus Jean que durant les minutes indispensables. Elle affecta des attentions et des soins inaccoutumés à son égard. Elle recherchait, elle prolongeait les occasions de tête-à-tête.

Elle s'ingéniait à envelopper le jeune homme d'une atmosphère de douce affection un peu humble, quémandeuse.

Ce fut comme si Mariette eût fait la lente conquête de son amant.

Depuis l'aventure, ils ne s'étaient pas donné le moindre baiser. Un soir, au moment de se séparer pour le repos, il se fit que Mariette et Jean se trouvèrent seuls dans le couloir, devant la porte de la jeune fille.

— Bonne nuit, Mariette.

— Bonne nuit, Jean.

Et comme le jeune homme faisait mine de la quitter ainsi, sans plus, s'apprêtait à gravir l'escalier vers l'autre étage :

— Et tu t'en vas comme cela, sans un petit mot d'amitié? demanda d'une voix attendrie la fillette.

— Que veux-tu que je te dise?

— Autrefois tu n'avais pas besoin de me le demander.

— Autrefois!... Oui...

— Tu m'en veux donc bien toujours?

Et Mariette avait déposé son bougeoir à terre auprès d'elle et avait placé ses deux mains sur l'épaule de Jean. Comme elle était plus petite que lui, sa tête se renversait pour que son visage fût sous le visage du jeune homme. Sa poitrine s'appuyait contre la sienne. Toutes frémissantes, ses jambes, au travers des jupes, enlaçaient la sienne et dans la demi-lumière vacillante, Jean ne pouvait s'empêcher d'être fasciné, reconquis presque par le regard adorant de sa maîtresse qui suppliait, qui le tentait.

Sur le mur, leurs grandes ombres se touchaient, dansaient étrangement.

— Tu ne veux donc pas oublier? C'est bien fini, va, cependant. J'ai été folle, vois-tu ; tu dois me plaindre et me pardonner. Viens, viens comme avant. Voilà quatre jours que tu ne m'as embrassée. Viens!

Et Mariette entraînait Jean, cramponnée à ses épaules, pendue à son cou. Elle poussa du pied la porte, entra à reculons dans sa chambre, attirant Jean qui luttait encore.

Et la tristesse, et la honte, et la colère, et la jalousie furent les plus fortes.

D'un brusque effort, Jean se dégagea, grimpa l'escalier, s'enferma dans sa chambre.

Toute la nuit, Mariette pleura.

Dès le lendemain, le calme apparent régna, l'indifférence qui cachait tant d'orages. Jamais plus Mariette ne tenta une reprise de son amant. Jamais Jean n'essaya un rapprochement ; sa rancune n'eut aucune faiblesse.

Corbaix ne venait plus que de rares instants au château, le temps de s'informer de la marche trop sûre de l'imminente catastrophe. Il ne parla plus une seule fois à Jean et il ne revit Mariette que dans la chambre ou de loin dans le parc. Ni elle ni lui ne cherchaient d'ailleurs à se rencontrer.

Il n'interrogea pas, ne sut pas si le jeune homme avait pardonné.

Un soir, le médecin avertit que M. de Calanges mourrait avant le jour. Le vieillard se rendait compte que

l'heure était venue. Plus de vie l'avait ranimé. De la lucidité avait éclairé ses pensées. La voix sortait de sa gorge et son regard voyait mieux.

•Au moment de s'anéantir, le corps et l'esprit éprouvent de tels réveils ; un dernier effort paraît tendre les forces et les facultés — puis tout s'achève...

M. de Calanges demanda à Jean et à Mariette de rester seuls quelques instants auprès de lui.

Madame Sandrine conçut la définitive certitude de ses ambitions réalisées. Martine s'en fut cacher ses sanglots devant ses fournaux éteints. Joseph courut au Bois-de-Villers prévenir le prêtre que M. de Calanges n'avait pas refusé.

— Jean, dit à voix lente le mourant, tu as toujours été un bon enfant. Tu m'as aimé pour me récompenser de l'affection que j'ai eue pour toi. Tu sais la douleur de toute ma vie ; mais tu sais aussi quelle pensée en a toujours été la consolation... Je vais m'en aller et tu seras seul. Souviens-toi de ton vieux grand-père et tâche d'avoir le bonheur d'aimer et d'être aimé qu'il a eu. Mariette, donnez-moi votre main. Regardez-moi, que je vous voie... et le portrait aussi... Jean, j'ai eu bien peur lorsque tu es parti d'ici. Je vois que tu ne t'es pas égaré... Mariette, en vous revit un charme défunt. Jean, je te donne le portrait. Garde-le bien ; c'est tout ce qui te restera des tiens... Moi, je m'en vais bien heureux ; je la quitte ici et je la retrouve là-bas pour toujours...

De sa main, il avait enlacé la main de Jean et celle de Mariette et, les fixant d'un grand regard paisible, il contempla leurs deux jeunesses, leur beauté.

Mais il ne vit rien de leur pâleur, ne sentit pas le frémissement dont frissonnèrent leurs doigts au contact auquel sa main qui les unissait les contraignit.

— Ne pleurez pas, mes enfants... Je suis si heureux. Est-ce que je suis triste, moi?

Lentement, il ferma les yeux, s'endormit, respira d'un souffle court et faible. Son sommeil dura jusqu'au petit jour. Le prêtre vint officier sans qu'il fût présent d'esprit.

M. de Calanges ne se réveilla pas...

Durant deux jours, Jean ne vit personne autre que Martine, ne dit aucune parole, se cloîtra dans son chagrin.

Après les funérailles, auxquelles vint très peu de monde et qui furent de toute simplicité, le commandant Corbaix se présenta au château pour apporter à Jean des consolations qu'il n'avait pu lui offrir jusque là, le jeune homme ayant obstinément condamné sa porte.

— Non, Martine, continua-t-il à refuser, non, dites-lui que, *lui surtout*, je ne veux pas le voir, je ne peux pas le voir...

Le soir même, Jean avait écrit deux lettres, l'une au directeur de l'Ecole Militaire pour offrir sa démission d'élève; l'autre à Madame Sandrine pour la prier de rester au château et de s'y installer "comme chez elle" avec sa fille. Il mettait pour seule condition d'avoir à conserver toujours Joseph et Martine, et plutôt comme des compagnons que comme des serviteurs.

Il laissait supposer, mais à mots très vagues, un pos-

sible retour prochain. Toutefois, rien n'en fixait l'échéance.

Jean prévint en outre un notaire, qui était à la fois son tuteur indifférent, de ses désirs quant aux dispositions pour l'avenir.

Notamment Mademoiselle Sandrine, chaque mois, devait recevoir une somme généreuse et la jouissance du château lui était réservée sa vie durant, une fois sa mère morte, et quoi qu'il advînt d'elle-même.

C'était l'accomplissement d'ailleurs de ce vœu qu'avait exprimé plus d'une fois Monsieur de Calanges : voir Mariette, le gracieux fantôme vivant de son amour, installée dans le domaine où toujours avait vécu à ses côtés le souvenir adoré de Jeanne de Montleux.

Ayant pris ces quelques dispositions, sans dire d'adieu, sans revoir personne, Jean s'enfuit.

Comme un malfaiteur enlevant son larcin, ou comme un avare son trésor, il emportait pour tout bagage le portrait de Jeanne de Calanges.

Namur, 1900-1901.

TABLE DES MATIERES

	Pages
I. — INITIATION	5
II. — DESILLUSION	73
III. — PASSION	142
IV. — TRAHISON	207



DU MÊME AUTEUR :

Par les Chemins, contes. (Lacomblez, Bruxelles.)

Des Enfants (id.)

Vieilles Amours. (La Plume, Paris.)

L'Habit d'Arlequin, préface de *Paul Adam* (Balat, Bruxelles).

Haine d'aimer (id.)

Chers Petits singes ! (id.)

* * *

L'Indifférence et l'Injustice belge en matière littéraire (Éd. de la *Jeune Belgique*).

La Psychologie du militaire (Éd. de la *Revue de Belgique.*)

Celles qu'épouseront nos fils (Balat, Bruxelles.)

COLLECTION ORCHIDÉE

Marc de **MONTIFAUD**

LES GRANDES AVENTURIÈRES

Jean de la **HIRE**

INCESTUEUSE

Ernest **LA JEUNESSE**

DEMI-VOLUPTÉ

Jacques **YVEL**

DEMI-FEMME

Romans Passionnels

Illustrés par la Photographie d'après Nature

EN VENTE PARTOUT. — CHAQUE VOLUME : 3 FR. 50

COLLECTION ORCHIDÉE

Maurice **MONTÉGUT**

L'AMOUR A CRÉDIT

CONTE AMOUREUX ET CHARITABLE

ORNÉ DE VINGT ILLUSTRATIONS HORS TEXTE



En vente partout : 3 fr. 50.

COLLECTION ORCHIDÉE

Georges de LYS

La Vierge de Sedôm

Roman illustré par A. L. Lacault

EN VENTE PARTOUT. 3 FR. 50



COLLECTION ORCHIDÉE

Marc de MONTIFAUD

La Chair qui aime

La Chair qui tue

Roman passionnel illustre par la photographie d'après nature

EN VENTE PARTOUT. 3 FR 50

COLLECTION ORCHIDÉE

Jeanne LANDRE

CRI-CRI

ROMAN PASSIONNEL

ORNÉ DE 30 ILLUSTRATIONS HORS TEXTE



En vente partout : 3 fr. 50

COLLECTION ORCHIDÉE

Armand SYLVESTRE

MADEMOISELLE CHLOÉ

Roman passionnel illustré par la photographie d'après nature

EN VENTE PARTOUT: 3 FR. 50



COLLECTION ORCHIDÉE

Jérôme MONTI

QUAND J'ETAIS BANDIT

Roman vécu. Autobiographie. Orné de nombreux dessins d'après nature

Par A. L. LACAULT

EN VENTE PARTOUT: 3 FR. 50

COLLECTION ORCHIDÉE

Camille de SAINTE-CROIX

HISTOIRE D'ALCOVE

Roman passionnel illustré par la photographie d'après nature



EN VENTE PARTOUT: 3 FR. 50

COLLECTION ORCHIDÉE

Victorien du **SAUSSAY**

LA SUPRÈME ÉTREINTE

Roman passionnel illustré par la photographie d'après nature.

EN VENTE PARTOUT. 3 fr. 50



COLLECTION ORCHIDÉE

Jean de la **HIRE**

LE TOMBEAU DES VIERGES

Roman historique passionnel. Illustré par la photographie d'après nature.

EN VENTE PARTOUT. 3 fr. 50.

COLLECTION ORCHIDÉE

Comte Léonce de LARMANDIE

VENGÉ !

Roman passionnel illustré de nombreux dessins hors-texte.



EN VENTE PARTOUT : 3 FR. 50

COLLECTION ORCHIDÉ

Paul BURANI

LES HÉTAÏRES

ROMAN DE MŒURS GRECQUES

Illustré par la photographie d'après nature.

En vente partout : 3 fr. 50.



COLLECTION ORCHIDÉE

Victorien DU SAUSSAY

JEUNE FILLE AVEC TACHE

ROMAN PASSIONNEL

Illustré par la photographie d'après nature.

En vente partout : 3 fr. 50.

DÉSIRS PERVERS



COLLECTION ORCHIDÉE

Antonin RESCHAL

DÉSIRS PERVERS

Roman passionnel

Illustré par Jack Abeillé, Bernard, Coulon, Coutumier, G. Delaw, F. Fau, Front, Guydo, Iribe, Jeanniot, Plumet, Roubille, Sandy-Hook, Simonaire.

EN VENTE PARTOUT : 3 FR. 50

EN PRÉPARATION

COLLECTION ORCHIDÉE

Gabriel **MAISNÉ**

La Messe Noire

Emile **BRUN**

La Vieille Marcheuse

Jean **AJALBERT**

EN AMOUR

Laurent **TAILHADE** et Raoul **RALPH**

Son Importance Auguste Pluchon

Georges **ROIS**

PRÉCOCE

Xavier de **RICARD**

EST-CE UN CRIME !

LA MEUSE
IMPRIMERIE ÉLECTRO-MÉCANIQUE
LIÉGE
(BELGIQUE)

843/AND
27686